

Les
enfants
d'Enkidu

Ludovic CAREAU

Seconde partie

XV.

1953... Nuit d'orage...

Devant la porte du manoir, un homme n'en finissait pas de se faire du mauvais sang.

Malgré la pluie battante, la nuit froide et le vent tumultueux, il restait là, debout sur le seuil, inflexible, à patienter en guettant, vers le lointain, le moindre mouvement, le plus infime signe de vie... Mais, malgré ses efforts, ses yeux n'arrivaient pas à pénétrer l'épaisseur de l'obscurité ambiante. Engoncé dans son ample et sombre gabardine, les cheveux trempés et le visage dégoulinant, le père qu'il était, s'inquiétait du retard inhabituel de sa fille.

Soudain, à la lueur d'un énième éclair, zébrant la noirceur du ciel, il crut deviner la silhouette de l'adolescente revenir vers son foyer. Se dégageant de la sombre forêt, celle-ci marchait d'un pas hasardeux.

- Cléon ! Appela aussitôt l'homme. - Cléon !

La porte s'ouvrit. Muni d'un large parapluie noir, un autre individu finit par émerger du manoir. Vêtu tel un domestique, se battant avec détermination contre les éléments, essayant de positionner le pépin face aux assauts répétés du vent, ce dernier vint se porter à la hauteur de son patron.

- Je suis là, monsieur ! Cria-t-il pour essayer de couvrir l'assourdissant hululement venteux.

Sans rien dire, ses grosses lunettes embuées au bout du nez, son employeur lui désigna cette ombre qui venait vers eux. Sans rechigner à la tâche, le majordome s'élança aussitôt vers elle...

Quelques temps après, la domesticité, prévenue, s'empressa d'allumer un maximum de bougeoirs et de candélabres : la foudre venait de s'en prendre au réseau électrique, plongeant ainsi la demeure dans une soudaine et totale obscurité...

En habits de nuit, liquettes, robes de chambre et pyjamas, le personnel de maison accueillit comme il se doit une jeune femme détremée et fiévreuse. On cavala dans les escaliers, les bras chargés de draps propres. On apporta une grande bassine d'eau ainsi que des linges tandis que le maître

des lieux suivait hâtivement son majordome, celui qui portait l'inconsciente à la force de ses bras.

On monta au premier étage dans une atmosphère de panique organisée.

- Mademoiselle Moreau ! Héla le propriétaire. - Enfilez quelque chose sur vous et prenez la voiture pour aller de ce pas quérir le docteur Favre ! Faites vite !

La femme, ainsi interpellée, s'exécuta sur le champ.

Les flashes des nombreux éclairs se projetaient de façon stroboscopiques sur les murs chaulés de la cage d'escaliers...

Le grondement feutré de l'orage se fit entendre, tonnant de façon inégale tandis que la pluie ruisselait sur les carreaux de la vaste pièce dans laquelle ils déboulèrent précipitamment.

Là, le majordome déposa la souffreteuse sur un lit à baldaquin alors qu'à sa suite, deux femmes de chambre disposaient sur des chaises le nécessaire pour la changer.

- Il faut lui retirer ses vêtements ! Ordonna une grosse femme d'âge mur, coiffé d'un bonnet de nuit blanc. - Ils risquent d'aggraver sa fièvre...

Un bougeoir à la main, le visage décomposé par l'angoisse, le père assistait, impuissant, au manège incessant de ses subalternes qui s'affairaient tout autour de la couche...

L'imposante femme qui menait la danse l'exhorta fortement, ainsi que son majordome, à quitter prestement les lieux pour laisser les femmes s'occuper de la jeune malade afin de préserver sa pudeur..

- Cette petite écervelée a attrapé la mort, monsieur. Lui indiqua-t-elle en le poussant vers la sortie. - Elle a de la température. Qu'allait-elle faire dehors par un temps pareil ! Je vous le demande !

- Elle va s'en remettre ? S'inquiéta l'homme, se voyant ainsi chasser de la chambre.

- Priez monsieur. Lui conseilla sa gouvernante. - Priez pour elle de toutes vos forces !

La porte se referma, laissant ce père avec son inquiétude au beau milieu du couloir.

- Ne vous en faites pas, monsieur. Lui signifia son majordome. - Mademoiselle Laine sait ce qu'elle fait.

- Que Dieu vous entende, Cléon. Que Dieu vous entende...

On retira les effets détremés de la jeune femme, étendue sur le lit, le visage aussi blanc que la chaux. Ensuite, on la revêtit d'un pyjama et on la glissa dans les draps avant de remonter la couverture sur elle. Mademoiselle Laine s'employa à raviver le foyer de la cheminée en y plaçant plusieurs bûches. Les flammes léchèrent bientôt le bois ainsi déposé pour croître en intensité et éclairer la petite pièce d'un disque ambré et vacillant. Sa jeune assistante, prénommée Félicité, rassembla nonchalamment les frusques mouillées pour les remiser dans une grande corbeille à linge.

Le docteur Favre, un quinquagénaire aussi malingre que petit, le cheveu brun mi-long, le nez démesurément aquilin et la mine austère, arriva sur les coups de 21 heures, suivi par Mademoiselle Moreau. Ce dernier grimpa à l'étage et pénétra directement dans la chambre concernée.

Aussitôt, il retira son ample pardessus, retroussa ses manches de chemise avant d'ouvrir sa lourde sacoche en cuir sous les yeux inquiets du père, de son majordome et de mademoiselle Laine, groupés au pied du lit.

L'homme posa le revers de sa main sur le front de la jeune Yolande, sans émettre le moindre commentaire, sans s'émouvoir davantage.

- Hum. Fit-il simplement en s'armant de son stéthoscope.

Il souleva légèrement la couverture puis le drap, plaça le pavillon métallique au niveau de la poitrine de la patiente et écouta durant de longues et interminables minutes. - Hum. Fit-il à nouveau en retirant les embouts de ses oreilles puis en replaçant le tout dans sa sacoche. - Sans nul doute une bonne bronchite. Dit-il enfin d'une voix sans éclat. - Il faut à présent s'assurer que la fièvre baisse durant la nuit. Alimenter le foyer pour augmenter la température...

- C'est grave, docteur ? Demanda Le père.

- Je détecte une légère hypothermie. Ajouta le spécialiste en collant son oreille sur la poitrine de la malade. - Vous entendez ces râles ? Tous tendirent alors l'oreille et perçurent la respiration saccadée et souffreteuse de la jeune endormie. - Comment cela est arrivé ?

- Elle est sortie en toute fin d'après-midi, précisa-t-il d'une voix chevrotante, pour aller se balader je ne sais où... C'était dans ses habitudes... Et puis sont arrivés cet orage et cette pluie...

- Ah, la jeunesse ! Fit le médecin. - Elle nous crée bien du tracass. Je sais ce que sais, vous savez. J'ai moi-même deux filles... Il faut éviter l'engorgement

des bronches par un trop plein de mucus. Éviter que l'infection ne tombe sur les voies respiratoires... Tiens !... Fit brusquement Favre en écoutant plus attentivement d'un air intrigué. - Qu'est-ce que c'est que ce bruit ?... Étrange...

Soudain, Mademoiselle Laine se mit à crier, la mine décomposée par une frayeur sans nom. D'un doigt fébrile, elle désigna la jeune malade. - Son visage ! Indiqua-t-elle. - Son visage !

Son employeur ainsi que le majordome concentrèrent leur attention sur l'objet de sa brusque terreur et, estomaqués, réalisèrent à leur tour que l'épiderme de la jeune fiévreuse venait de prendre une teinte nécrosée.

- Docteur ! Prévint alors le père.

Alerté, ce dernier releva légèrement la tête pour observer de près ce stupéfiant phénomène.

- Par tous les saints ! Soupira-t-il avant que la jeune ingénue ne rouvre les yeux. Son regard affichait des pupilles étonnamment dilatées ainsi que des iris d'un jaune fauve. La diablesse réveillée lui adressa un tendre sourire puis se mit à produire de sourds grognements. Sa bouche pulpeuse s'ouvrit en grand, révélant une dentition anormalement développée.

- Alors doc', on aime me tripoter les seins, à ce que je vois ! Dit-elle d'une voix singulièrement rauque. - Ça vous excite, n'est-ce pas ?

D'un mouvement rapide, ses canines surdimensionnées vinrent le saisir au niveau du cou puis serrèrent puissamment leur étreinte. L'homme se mit alors à hurler de douleur tandis que des projections de sang entachaient déjà l'oreiller ainsi que la blancheur satinée des draps. Aussitôt, le père fit le tour du lit et attrapa le médecin par les épaules pour l'aider à se dégager. Mais Yolande ne paraissait pas vouloir lâcher aussi aisément sa prise et s'ingéniait à mordre cette viande bien rouge et bien juteuse avec davantage de vigueur tout en poussant des grognements inhumains. Le sang arrosait généreusement le visage, devenu blême, du pauvre praticien. Ses yeux se révulsaient à mesure que sa patiente s'acharnait avidement sur sa jugulaire. Les hurlements de la victime devinrent vite des geignements puis hoquetèrent pour ne plus être que de longs soupirs d'abandon... L'hémoglobine s'écoulait abondamment, se déversant sur la couverture, se répandant sur le plancher et s'égouttant par vagues adipeuses... Malgré les efforts surhumains déployés par le père de la tigresse puis par le majordome, venu en renfort, Favre perdit connaissance avant de s'effondrer sur le sol,

aussi raide que mort...

Après s'être pleinement repaît, la jeune alitée, aux cheveux blonds et au faciès pourrissant, toisa son assistance médusée durant une longue minute, la gratifiant d'un sourire comblé, tout barbouillé de rouge.

- J'ai particulièrement appréciée ce hors-d'œuvre. Leur confia-t-elle d'une voix rocailleuse. - Gouttons à présent au plat de résistance... Par qui vais-je commencer ?... Voyons...

D'un geste voluptueux, elle commença à adopter une position provocante à souhait, ricanant en voyant les réactions ainsi suscitées. De sa bouche, impossible à fermer tant sa dentition carnassière paraissait encombrante, s'échappa de légers gloussements de contentement puis des râles plus prononcés, censés retranscrire l'acte orgasmique. Un long et fin filet de bave s'écoula depuis sa lèvre inférieure. Des excroissances charnues commencèrent alors à poindre sous son épiderme en émettant de faibles bruits de succion. Ses mâchoires s'avancèrent imperceptiblement, étirant les tissus et déchirant les chairs. Son nez amorça une visible restriction pour, finalement, se muer en un renflement évoquant un museau canin. Ses yeux s'enfoncèrent davantage dans leurs cavités orbitaires tandis que ses arcades sourcilières enflaient jusqu'à doubler de volume. Le front perdit de sa masse. Ses oreilles se hissèrent vers le haut du crâne en affinant ses terminaisons en pointes. Sa chevelure s'épaissit pour former une sorte de crinière hirsute. Des touffes pileuses, de teinte brunâtre, crûrent par dizaines, recouvrant une bonne partie de son cou ainsi que de ses avant-bras. Ses mains se tordirent en mille craquements. Ses doigts s'allongèrent et des ongles churent pour laisser place à des extensions plus fines, longues et aiguës...

- Mon Dieu ! S'écria mademoiselle Laine, pétrifiée par la peur. - Sauvez nos âmes !

- Cléon ! Héla Maître Lavergne en se précipitant sur sa fille, la renversant en arrière. - Aidez-moi à l'attacher ! Mais le domestique ne bronchait pas, lui aussi fasciné par ce terrifiant spectacle. - Cléon ! Gueula son employeur. - Émergez, voulez-vous et venez m'aider, nom d'un chien !

La jeune malade se débattait telle une furie, distribuant des coups, griffant au hasard, mordant, remuant dans tous les sens et grognant avec rage. Tandis que le tonnerre grondait encore au dehors et que les éclairs illuminaient la pièce de leurs éclats aveuglants, deux hommes s'acharnaient à entraver une jeune femme à l'aide de sangles improvisées, ficelles et cordes

dégotées çà et là, dans la précipitation, afin de l'immobiliser. Dans un flot d'injures et d'insanités proférées, la victime de cette agression tentait par tous les moyens de s'en défendre tandis que la gouvernante, restée au pied du lit, un bougeoir à la main, passait son temps à se signer en psalmodiant doucement les paroles d'un obscur évangile...

XVI.

Plus tard dans la nuit...

Dans la vaste salle à manger du rez-de-chaussée, aux murs décrépis, et sous la lumière blafarde d'un poussiéreux lustre, les membres de la congrégation avaient pris place autour d'une grande table en bois de chêne.

A l'extrémité de celle-ci, Cléon Ravel observait ses ouailles comme un artiste observant ses œuvres. Vêtu de ses plus beaux appareils, les mains jointes devant lui, il attendait patiemment que les esprits s'apaisent et que le silence s'impose de lui-même...

Ce qui restait de la petite communauté était au complet, même si deux d'entre eux manquaient à l'appel. Il y avait là l'éruptif Étienne et son indécrottable allure de biker, à ses côtés se tenait Fred et son immuable sourire caustique, le sombre et taiseux Fabrizio, la jeune Félicité et son éternelle expression de lassitude, la pétillante Gwendoline, aussi discrète qu'ingénue, Augustin le bienheureux rouquin ainsi que Victor, un adolescent noir venu de sa lointaine Afrique.

Leur leader, au visage impénétrable, leva la main et le calme absolu s'imposa enfin. Les chamailleries cessèrent, les rires s'estompèrent jusqu'à s'interrompre et les regards attentistes se tournèrent vers celui qui les commandait. Ce dernier prit une profonde inspiration, marqua un court silence puis commença à parler d'une voix terne et caverneuse :

- Mes enfants... Changement de programme... La situation vient brusquement d'évoluer. Dit-il, en prenant le temps nécessaire pour peser chacun des mots employés. - Mon contact à Modeyrot m'a téléphoné... Les habitants sont extrêmement remontés. Majoritairement, ils condamnent sans appel nos récentes actions... Personnellement, je tiens à souligner que je me désengage de l'initiative prise par deux de nos membres... Cet enlèvement sur la personne de ces jeunes campeuses était un manquement évident à nos principes... Les frères ont payé le prix fort leur acte irresponsable. Cette condamnable entreprise nous a contraints à commettre l'irréparable... Ainsi, quatre agents de la maréchaussée ont été tués. Il faut s'attendre à ce que Guéret envoie du renfort pour enquêter sur leur disparition... Il est fort probable que d'autres gendarmes investissent les

environs afin de les retrouver... Nous n'avons plus guère le choix. Nous sommes devant le fait accompli... Guerlande et son complice ont libéré ces deux otages... A présent, ces derniers risquent de parler... Nous allons devoir quitter notre retraite et nous réfugier dans la forêt...

- Quoi ? S'étonna Fred en ouvrant de grands yeux. - Nous enfuir ?

- Plutôt mourir ! Protesta Étienne en frappant du poing sur la table.

- Et que proposes-tu, gros malin ? Lui rétorqua Augustin, le sourire goguenard.

- Que va-t-on faire dans la forêt ? S'inquiéta la fragile Gwendoline. - Il y fait froid et humide. Ici, nous sommes au chaud et mangeons à notre faim...

Ravel leva les mains d'un air excédé. Le silence revint. Tous étaient accrochés à ses lèvres et tous attendaient des précisions...

- Une fois dans la forêt, nous serons à même de mieux nous défendre. Nous connaissons parfaitement le terrain, ce qui est un avantage non négligeable. Nous y chasserons le gibier et nous y resterons unis face à cette épreuve.

- Et si nous éliminions une bonne fois cet empêcheur de tourner en rond ? Proposa Fabrizio d'une voix mesurée. Aussitôt, les regards interdits se tournèrent vers celui qui, d'ordinaire, rechignait à donner son avis. - Bah oui, fit-il, réglons son compte à ce vieux fou et à ses protégés. Il est possible que ces deux femmes n'aient encore rien dit. Il est probable qu'elles n'aient pas encore été tout déballer aux flics. Si nous les réduisons au silence et que nous nous appliquons ensuite à faire disparaître leurs dépouilles, les gendarmes auront certainement plus de difficultés à prouver quoique ce soit et à établir un quelconque lien avec nous...

- Si je te suis bien, mon garçon, releva Ravel d'un air intéressé, tu nous proposes d'outrepasser les règles en éliminant Guerlande... hum... Pas bête, fiston. Pas bête du tout...

- Au diable ces règles ! Exulta Étienne. - Elles sont poussiéreuses ! Dépassées ! Fabrizio a raison : il faut se décider une bonne fois à franchir l'interdit ! Qui pourra nous en empêcher ? Hum ?... Ces pleutres, au village ?... Lavergne et ses moutons chient dans leurs frocs à chaque fois qu'un étranger vient traîner ses guêtres dans leur maudit patelin ! Ils n'aspirent qu'à vivre en paix, incognitos. Des invisibles, voilà ce qu'ils sont devenus ! Des couards ! D'authentiques chiffes molles ! Affirmons une bonne fois notre nature et allons courir ce monde qui nous tend les bras, celui qui fut autrefois le nôtre ! Pourquoi en serions-nous exclus ?...

- Alléluia ! S'écria Fred d'un air rigolard.

- Qu'en penses-tu, Félicité ? Demanda Ravel.

Ainsi interpellée, l'adolescente se redressa vivement sur sa chaise.

- Heu... Bah moi je vous suis. Dit-elle simplement, avant de réprimer un bâillement.

- Victor ? Le jeune noir parut déstabilisé par cette brusque attention. - N'aie pas peur de donner ton point de vue, mon garçon. Tu es un membre à part entière de notre communauté. Tu as le droit à la parole.

- Lance-toi Vic ! L'encouragea Augustin, dont le ricanement pouvait invariablement faire penser au grouinement d'un porcelet.

Ravel adressa à ce dernier un geste ferme et autoritaire de la main tout en fixant Victor de ses grands yeux bleus.

- Vas-y Victor. Donne-nous ton sentiment.

Après plusieurs hésitations, l'ado timoré émit quelques sons puis parvint à prononcer des mots intelligibles :

- Je... Pourquoi doit-on s'en prendre à monsieur Guerlande ?... Dit-il d'une voix hachée et hésitante. - Pourquoi user de la violence ?...

- Parce que nous n'avons pas le choix, rigolo ! Répliqua Étienne. - Il s'agit là de notre survie à tous ! Si ces deux pouffiasses témoignent, nous sommes cuits, archi-cuits ! En ce moment, je les imagine en train de baver devant ce vieux débris !

- Étienne ! Gronda Ravel. - Tu te rappelles ce que je t'ai dit ? Modère un peu tes dérives langagières !... Quant à toi, Augustin, je présume que tu ne vois aucune objection à suivre la position majoritaire.

- Aucune, chef. Répondit succinctement ce dernier.

A cet instant, le chef de file se leva pesamment de table et s'éloigna de quelques mètres pour se diriger vers la grosse caisse en bois disposée sur le plancher.

- Étienne, Fred, un petit coup de mains, voulez-vous ? Les deux hommes abandonnèrent aussitôt leurs places puis vinrent soulever l'encombrant objet pour venir le placer au centre de la grande table. - Chose promise, chose due. Leur déclara Ravel, arborant un large sourire. - Nous allons rendre une petite visite à monsieur Guerlande et à ses invités. Nous irons là-bas en conservant notre apparence humaine. Le vieux grigou connaît trop bien notre nature sauvage et sait comment la combattre. Non, nous allons le surprendre en agissant comme le ferait un de ses congénères, désireux de lui

régler son compte. Ouvrez-la. Leur ordonna-t-il. Aussitôt, les deux trentenaires s'exécutèrent et, sans le moindre effort, arrachèrent le couvercle de la caisse à mains nues.

- Ouah ! Fi Fred, enthousiasmé par son contenu. - C'est Noël avant l'heure !

Ses semblables jetèrent, à leur tour, un coup d'œil pour y découvrir tout un assortiment d'armes à feu dont la datation ne laissait aucun doute.

- Wouah ! Fit Augustin. - Des reliques !

Du plat de sa main, Étienne lui asséna alors un rude coup, juste derrière le crâne.

- Un peu de respect, morveux !

- Ces armes ont été entreposées dans le grenier depuis plus de quarante années. Leur précisa Ravel. - A cette époque pas si lointaine, l'endroit était une cache pour les FFI. C'est là qu'ils entreposaient leurs trésors de guerre.

Subjugué, Fred s'empara d'une authentique mitraillette MP38.

- Que de souvenirs ! Dit-il en caressant l'objet. - Combien de boches ai-je refroidis avec cette petite merveille !

- Tu étais un FFI, toi ? S'étonna Félicité.

- Un indépendant. Lui répondit-il sèchement, les yeux rivés sur l'arme.

- Je n'ai jamais appris à tirer. Déclara la jeune Gwendoline.

- Aucun souci. Répliqua Étienne. - Ces bijoux ne sont pas fait pour une princesse telle que toi. Idem pour toi, Victor. Ajouta-t-il en gratifiant le jeune noir d'un regard empli de mépris. - Désolé mon gars, mais nous n'avons pas d'arcs et de flèches en magasin.

Brusquement, Ravel le saisit à la gorge et le souleva du sol de plusieurs mètres.

- Qu'insinues-tu, mon grand ? Grogna-t-il en serrant davantage son étreinte. - Que Victor n'est pas à la hauteur ? Cela fait plusieurs fois que je te mets en garde, Étienne. J'ai l'impression que tu n'enregistres pas ce que je te dis, mon garçon. Victor est un membre à part entière de notre famille. Tu devras t'y faire et l'accepter, lui montrer du respect. Sinon, tu peux choisir de t'en aller pour ne plus revenir ici, c'est clair ?...

- Oui... Bredouilla le trentenaire qu'une voix quelque peu étouffée. - J'ai compris le message... Cinq sur cinq...

- Présente tes excuses à Victor. Ordonna le chef de file. - Victor, mon fils, approche-toi. Étienne a quelque chose à te confier...

Indisposé par la situation, le jeune malien finit par s'exécuter et d'un

pas hésitant, vint se placer aux côtés de Ravel, les yeux levés vers celui qu'il maintenait par le cou.

- Nous t'écoutons, Étienne. Dit ce dernier. - Victor t'écoute.

- Désolé pour ce que je t'ai dit, Vic. C'était stupide... Désolé, mec.

- Victor, acceptes-tu ses excuses ?

Le garçon hocha la tête en guise d'assentiment.

- Très bien. A ces mots, Ravel consentit à relâcher l'étreinte. Étienne retomba lourdement sur le sol en se tenant douloureusement la gorge, toussant et râlant avec force, tentant par tous les moyens de retrouver un peu de souffle, le visage rougi et les yeux larmoyants. - Je te préviens Étienne. Ceci est mon dernier avertissement. Au prochain faux pas, la sentence sera bien plus ferme et définitive...

Un silence de marbre traversa l'assistance. Les visages se fermèrent et les comportements se disciplinèrent davantage. Chacun pouvait à présent s'enquérir du contenu de la caisse en adoptant une gestuelle toute appliquée, presque solennelle. Aussi, les uns après les autres, les membres de la petite congrégation firent un choix rapide parmi les nombreuses armes proposées et optèrent pour l'une d'entre elles selon ses préférences ou ses aptitudes. Naturellement, Gwendoline jeta son dévolu sur un *Luger*, plus malléable et plus discret. Augustin préféra le vieux *Mauser*, amusé par ses formes non conventionnelles. L'énigmatique Fabrizio, quant à lui, opta pour le mythique fusil d'infanterie allemand, le *Karabiner 98k*. Sans grande conviction, Félicité prit le pistolet *Walther PP*.

Vint alors le tour de Victor. Peu enclin à vouloir manier un tel outil, il resta une longue minute à fixer cette boîte débordant de frisures de bois. Indécis, se sachant observé, il se décida enfin, contraint et forcé, à plonger une main tremblante dans cet amoncellement de paille jaunes et fouilla un court instant l'intérieur de la caisse avant de toucher l'acier froid d'une arme. Il s'en saisit puis la remonta pour découvrir l'engin de mort qu'il venait de sélectionner de façon aléatoire.

- Très bon choix, mon garçon ! L'encouragea Ravel. - Le pistolet-mitrailleur MAS, modèle 1938 ! Une arme de bonne facture et de fabrication française, de surcroît ! Elle est faite pour toi !... A toi, Étienne ! Indiqua-t-il en plantant son regard menaçant dans celui de l'homme à l'allure de biker. - Fais vite. Nous n'avons pas toute la nuit.

Sans se poser de question, visiblement remonté par la réprobation

publique dont il venait de faire les frais, ce dernier tomba sur un fusil standard datant de la dernière guerre.

- Excellente arme. Commenta l'ancien majordome. - Le fleuron de l'armement américain : le *Garand M1*.

- Et vous, patron ? Demanda Fred, un rictus ironique aux coins des lèvres.

Mais avant que leur leader ne puisse répondre, des bruits feutrés, espacés mais puissant se firent entendre. Le plafond vibra. Le lustre tressaillit. Tous les regards s'orientèrent aussitôt vers le haut. Un long silence s'ensuivit avant que le tambourinement ne reprenne, répété, violent et frénétique...

- Qui était chargé de lui administrer le sérum ? Demanda Ravel en observant le plafond.

Félicité leva mollement la main.

- Désolée. Dit-elle d'un air penaud. - J'ai complètement zappé.

- Répare de suite cette erreur. Lui enjoignit-il. - Monte la voir et tranquillise-la.

- Mais pourquoi on n'en finirait pas une bonne fois avec elle ? Suggéra Fred.

- A quoi sert ce foutu sérum, sinon à l'assommer ? Son état est de plus en plus critique et rien ne semble évoluer dans le bon sens ! Abrégeons ses souffrances une bonne fois ! Jamais elle n'ira mieux !

- Tais-toi ! Aboya Ravel en le dardant d'un regard assassin. - Je ne veux plus que l'on aborde cette question, c'est compris ? Gwendoline, avec Félicité, vous restez ici afin de monter la garde en notre absence... A présent, vous êtes toutes les deux suffisamment armées pour pouvoir faire face à n'importe quelle intrusion... Quant à vous les garçons, je vous emmène faire une petite excursion en forêt. Il est grand temps de rendre visite à ce bon vieux monsieur Guerlande ainsi qu'à ses convives...

XVII.

Guerlande et ses amis s'apprêtèrent à quitter le bureau lorsque Myriam et le freluquet hilare, leur barrèrent le chemin.

- Désolé mais vous n'irez nulle part. Leur indiqua Lavergne, le regard toujours posé sur sa paume de main dans laquelle reposait le collier au pendentif cruciforme.

- Comment ça, on ira nulle part ? S'étonna le sexagénaire. - Nous sommes vos prisonniers, c'est ça ?

- Logique. fit Alistair. - Si nous colportons toute cette histoire, ce village sera bientôt envahi de flics ou de journalistes. Et ça, pour rien au monde, ils ne le souhaiteraient...

- Bien raisonné, monsieur Kridge ! Considéra le maire en se retournant vers eux.

- Bon c'est quoi cette blague ? S'emporta Stéphanie. - De quel droit nous retenez-vous prisonniers ?

Lavergne s'approcha d'elle.

- C'est fâcheux, mademoiselle, je le reconnais. Dit-il. - Mais voyez-vous, nous ne voulons pour rien au monde attirer l'attention extérieure. C'est là notre devise et nous nous y tenons. Voyez-vous, nous souhaitons simplement vivre entre nous, sans devoir quoique ce soit à personne. Vous saisissez ? Si vous vous en allez d'ici, vous irez de ce pas , et c'est bien naturel et compréhensible, prévenir les autorités. Et cela, nous mettrait dans une bien désagréable position.

- Alors qu'allez-vous faire de nous ? Réitéra Alistair - Nous éliminer ?

- C'est une possibilité. Souligna Myriam, le visage toujours aussi fermé.

- Lucien. Appela le maire. L'homme patibulaire, coiffé d'un bonnet de marin, tendit l'oreille. - Conduis-les à l'église. Ligote-les solidement aux anneaux.

- Nous attacher ? Objecta énergiquement la jeune femme. - Mais vous êtes malade !

Ne relevant pas l'indignation, Lavergne poursuivit :

- Ensuite, occupe-toi de Suzy. Prends Myriam et Jeannot avec toi s'il le faut.

Amenez le corps chez Gustave. Il saura quoi en faire. Il faut bien que son fournil serve à quelque chose...

- Comme naguère, il servit à faire disparaître bon nombre de gens ! Souligna Guerlande. - Ceux que vous avez massacrés.

- Ils l'avaient cherché ! Protesta le dénommé Jeannot, l'énergumène dégingandé à la veste de jean. - Ce n'était que justice !

- Ordure ! L'injuria le sexagénaire alors que Stéphanie tentait de le raisonner.

- Silence ! S'écria le maire en levant les bras. - Nous ne sommes pas là pour parler du passé mais pour nous intéresser à ce qui peut advenir...

Sous la contrainte d'un fusil pointé dans leur dos, Guerlande et ses deux comparses émergèrent du bâtiment. Silencieux, ils longèrent le parking dans l'obscurité relative de la nuit, traversèrent une partie de la place du village puis prirent la direction du parvis de l'église. On ouvrit les portes de l'édifice religieux afin de s'y engouffrer. Là, on s'appliqua à enchaîner solidement nos trois amis à de gros anneaux rouillés, incrustés dans le mur Est. En une série de cliquetis métalliques, on referma les bracelets sur leurs poignets ainsi qu'autour de leurs chevilles dans la clarté orangée que dispensaient des centaines de cierges encore allumés.

- Que cherchez vous à faire, au juste, monsieur le maire ? Lui demanda Alistair. - Pensez-vous que nous attacher de la sorte évitera ce qui va, inéluctablement, se produire ? Vous ne faites que gagner du temps. Tôt ou tard, Modeyrot se verra envahi de policiers. Jusqu'ici, vous n'avez pas manqué de talent et d'ingéniosité, je le reconnais. Cela vous a permis de passer entre les gouttes durant plus de quarante ans. Malheureusement pour vous et les vôtres, j'ai bien peur que ce simulacre de vie en collectivité touche à sa fin...

- Nous verrons bien, monsieur Kridge. Lui répondit l'homme aux épaisses lunettes.

- Vous n'allez pas nous laisser partir, n'est-ce pas ? Devina Stéphanie. - Vous avez trop peur que je puisse parler... Votre seule échappatoire est de nous faire taire de façon définitive... Avouez ! Votre sentence a déjà été décidée ! Tout ça pour préserver votre foutue tranquillité !

- Navré, mademoiselle Jamet. Dit Lavergne d'une voix tempérée. - Vous vous êtes retrouvée au mauvais endroit, au mauvais moment. Je le regrette,

sincèrement. Ce n'est pas de gaîté de cœur que je fais cela, croyez-moi, mais les circonstances font que je ne peux pas prendre un tel risque, pour le bien de notre communauté.

- Mais qui croira mon histoire ? Plaida-t-elle. - Croyez-vous sérieusement que les gendarmes m'écouteront ? Pensez-vous qu'ils goberont le fait qu'il puisse exister un village habité par des loups-garous ?

- Relâchez-nous, Lavergne ! Menaça Guerlande. - Relâchez-nous avant que tout cela n'aille trop loin ! Je saurai passer l'éponge. Un petit coup de canif dans notre contrat initial, mais rien de bien grave. Nous comprenons parfaitement vos craintes mais croyez-nous quand nous vous disons que nous n'irons pas vous dénoncer.

L'homme ainsi sollicité, ôta ses lunettes en poussant un léger soupir puis tira un mouchoir de la poche de poitrine de sa veste pour en essuyer méthodiquement les verres.

- J'aimerais tant vous croire sur parole, René. J'aimerais que la tournure de ces derniers événements soit différente... J'aimerais tant et tant de choses. Pourtant, je suis lucide. J'ouvre les yeux et je constate. Tout simplement... Votre mission s'arrête ici, René. Je vous relève de votre tâche. Après quarante ans de bons et loyaux services, je vous libère. Le pacte n'est plus, dès lors que vos amis, ici présents, se sont immiscés entre nous... Quant à votre sort, à savoir s'il est irrévocablement scellé, sachez que je me laisse encore le temps nécessaire à la réflexion. Disons, quelques heures, peut-être... Ou bien quelques jours...

- Quelques jours ? S'inquiéta le dénommé Jeannot. - Pourquoi ne pas en finir tout de suite ?

- La ferme, moustique ! Aboya le rugueux gaillard au bonnet de marin, le fusil de chasse bien en main. Sa voix rauque alla se répercuter dans les hauteurs de la nef, se répercutant sur chaque ogive avant de s'étioler puis disparaître complètement...

Myriam attrapa doucement le jeune homme par les épaules, le forçant ainsi à réprimer ses élans impulsifs.

- Il faut nous comprendre, René. Dit cette dernière. - On peut pas courir ce risque. Fallait pas mêler ce type dans notre histoire. Précisa-t-elle en regardant fixement Alistair. - Encore moins cette donzelle.

Lavergne s'approcha bientôt de l'enseignant et sembla le jauger avec insistance.

- Quelle est le réel motif de votre venue ici, monsieur Kridge ? Quelque chose me dit que votre présence n'est pas due au simple fait du hasard. Ai-je tort ?

A cet instant, les mains enserrées par des bracelets aux rebords tranchants, Alistair interrogea Guerlande du regard comme s'il lui demandait une quelconque permission.

- Bof. Fit ce dernier. - Au point où on en est !

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Releva Myriam en s'avançant vers le sexagénaire entravé. - Que cachez-vous ?

- C'est vrai ! Avoua Kridge. - C'est vrai...

- Qu'est-ce qui est vrai ? Interrogea Lavergne.

- Ma présence en cette région est tout sauf hasardeuse... J'avais une amie... La mère de mon fils... Il y a de cela une dizaine d'années, elle se baladait dans votre secteur en compagnie d'un copain... Elle avait un faible pour les randonnées pédestres... Moi, personnellement, c'est pas trop ma tasse de thé mais bon, chacun ses goûts... A ce moment du récit, le dénommé Lucien émit un faible grognement à son encontre, relevant légèrement sa lèvre supérieur et fronçant le sourcil. - Enfin bref, au détour d'un chemin forestier, ils se sont faits agresser par une créature mi-humaine, mi-animale... Enfin, un de vos congénères qui, en fait, n'en était pas vraiment un... Son ami a été tué par cette chose... Quant à ma compagne, Alicia, elle a seulement été mordue... Pour faire plus court, Guerlande l'a sauvée de ce monstre, l'a soignée et lui a confié un de ses médaillons en forme de croix, la préservant ainsi de toute contrariété future... Malheureusement, ce qui devait arriver arriva... Ma compagne a fini par égarer ce précieux collier et s'est transformée... Menaçant notre fils, j'ai dû l'abattre...

- Votre fils, vous dites ? Nota Lavergne, le visage illuminé. - Votre moitié et vous avez eu une progéniture ? Alistair confirma l'information d'un simple hochement de tête. - Mazette ! C'est donc faisable ! Même contaminés, nous pouvons procréer !... C'est édifiant... Vraiment, extraordinaire !...

- Édouard ! L'interrompit fermement Myriam. - Reprenez-vous. L'affaire est sérieuse.

Rappelé ainsi à l'ordre, le présumé alpha modéra ses ardeurs et se reprit en adoptant une brusque posture qui se voulait autoritaire mais que l'enseignant considéra comme risible.

- Donc, si je vous comprends bien, monsieur Kridge, vous êtes venu jusqu'ici

pour connaître le fin mot de cette tragique histoire... Et notre cher Guerlande, ici présent, vous a mis au parfum, si je puis m'exprimer ainsi. Vous êtes ici pour votre enfant, n'est-ce pas ? Vous pensez qu'il pourrait, un jour, suivre le chemin de sa regrettée génitrice. Alors vous espérez un remède miracle afin de le sauver. Afin de lui éviter tous ces désagréments et ce... ? Soudain, l'homme se figea, comme frappé par la grâce. - Oui !... Bien sûr !... Dit-il en reculant puis en allant se poster juste devant le sexagénaire. - Ce brave René vous a révélé le secret. Après vous avoir parlé de la sœur Marthe, de sa vie recluse, de ma fille et de tout ce qui s'en est suivi, il vous a donné la recette miracle : se débarrasser de l'alpha pour espérer annihiler sa prétendue malédiction. N'est-ce pas, René ? L'individu ainsi visé, baissa les yeux. - Sacré René. Ainsi, je découvre que notre bon vieux grigou espérait secrètement mettre un terme à tout ce que nous avons pourtant conclu en éliminant le seul être capable de maintenir l'équilibre de la meute. C'est à dire, moi... Ainsi, tu souhaites ma mort, vieille baderne ! Tu envisageais d'utiliser ton nouveau copain pour me faire la peau !...

- Ou celle de votre principal concurrent ! Souligna Alistair. - Votre ancien majordome.

- Ce vautour n'est pas l'alpha ! S'insurgea Lavergne, subitement rouge de colère. - JE suis l'alpha ! Le chef incontesté de cette meute ! Ceci est mon territoire, ma tanière ! Et je n'admettrais pas que l'on mette mes semblables en danger ! Il reprit son souffle, inspira puis expira fortement avant de reprendre ses esprits. - La colère est mauvaise conseillère. Dit-il d'un air brusquement enjoué. - Nous n'aimerions pas renouer avec ce que nous avons pu vivre il y a de cela plus de quarante ans. Guerlande s'en souvient. Il était alors ce grand et beau gaillard, plein de fougue et de courage. Assez téméraire pour nous opposer une étonnante résistance.

- Nous ne souhaitons pas renouer avec ce douloureux traumatisme. Commenta Myriam. - Redevenir une bête sauvage est notre pire crainte. Nous sommes des Humains. Des êtres évolués, des enfants de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous descendons d'Adam et d'Eve. Dieu l'a voulu ainsi. Nous devons combattre le mal qui est en nous et ne plus jamais le réveiller.

- Oui, ma sœur. Reprit l'ancien notaire. - Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour expurger notre âme de ses anciens péchés...

- Comme massacrer toute une population. Souligna Guerlande. - Comme

mes parents, mes frères et ma pauvre sœur...

- Tu es encore plein de rancune, René. Lui fit-il remarquer. - Tu souhaites encore venger leur mort. Tu n'as pas renoncé et cela, malgré le pacte. Sache une chose alors. Une dernière chose avant que tu ne quittes ce monde. Tes parents, tes frères... Je m'en suis personnellement occupé, cette nuit-là. J'avoue avoir apprécié cela. Leur chair était d'une exquise tendreté. Leur sang, un excellent millésime...

- Enfoiré ! Gueula le sexagénaire en voulant se jeter sur lui, mais empêché par la longueur restreinte de sa chaîne. - Je te tuerai !

Jeannot gloussa de plaisir en le voyant ainsi se débattre, mu par la rage.

- Allons, René. Répliqua Lavergne en grimaçant un sourire crispé. - Garde tes forces, tu en auras bien besoin. Tu n'es plus tout à fait un sémillant jeune homme même si, je dois le reconnaître, tu as encore de beaux restes !... Lucien, que Gustave, notre bon et loyal boulanger, prépare bien ses fourneaux. Dès demain matin, il y aura matière à brûler...

- Je t'emmerde ! Pesta une nouvelle fois Guerlande, le visage défiguré par la haine. - Enfant de putain ! Je t'arracherai le cœur !... Ignorant les injures, le trio quitta les lieux, refermant et condamnant derrière lui la lourde porte. - Salopard !... Enfant de salauds !... Éreinté par tant d'énergie dépensée à jurer, manquant de souffle, l'homme finit par se taire.

- Ça y est ? Lui lança Alistair. - Calmé ?

- Je pensais que ces gens vous adulaient. Lui dit Stéphanie en tirant vainement sur ses liens.

- Ils se sont toujours méfiés de moi. Avoua le sexagénaire. - Ils me toléraient, voilà tout...

- Maudits bracelets, maudite chaîne ! Fulmina la jeune femme. - Toute cette rouille va finir par me filer le tétanos ! Oh et puis, après tout, mourir de ça ou d'autre chose... De toute façon notre destin est tout tracé !... Cette nuit sera pour nous la dernière... Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour mériter ça ?... Je croyais m'en être sortie lorsque vous nous avez délivrées des mains de ces deux australopithèques ! Je pensais naïvement que tout allait pouvoir s'arranger, que je retrouverais ma vie d'avant... Et voilà ! A nouveau sur le grill !... Quelle poisse !...

- Et vous, l'Irlandais, lança Guerlande, vous n'avez pas un truc pour nous sortir de ce pétrin ? Ce dernier lui lança un regard las. - Je suis sûr que les gars de l'IRA savaient se jouer des menottes ! On vous apprend ça à l'école

des terroristes !...

- Très drôle. Lui renvoya l'enseignant. - Très fine, la remarque !

- Dites, le vieux mal luné, intervint Stéphanie, au lieu de vanter les autres à tout bout de champ, vous n'auriez pas mieux à faire ?

- Bah quoi ! Se défendit-il, l'air faussement étonné. - On m'a toujours dit que les terroristes suivaient des entraînements poussés. Alors j'imagine que se débarrasser de ses entraves en un minimum de temps fait partie de leur formation initiale ! Vous ne vous êtes jamais fait serrer par les policiers anglais, Al ? Ou devrais-je dire Roy !... On ne vous a jamais mis les pinces ?

- Oh ! Gronda la jeune femme, histoire de le rappeler à l'ordre. - On peut essayer de se concentrer pour trouver une solution à nos problèmes actuels ? Je vous rappelle que demain, dès le lever du jour, nous passerons devant le peloton d'exécution ! Désolée, je ne sais pas vous mais moi, je n'ai pas tellement envie de finir rôtie dans un four !...

XVIII.

La meute cerna rapidement le cabanon, armes à la main, progressant avec fulgurance, malgré l'obscurité ambiante. Tel un commando expérimenté, elle s'échangeait des directives en utilisant un langage codé suffisamment élaboré, se postant avec célérité à des endroits clés tout autour de l'habitat.

Bien vite, la petite troupe prit vite conscience que ce dernier ne montrait aucun signe de vie. Son unique fenêtre était plongé dans un noir absolu. Nulle clarté, même infime, ne venait l'iriser. Cette constatation faite, les membres de l'équipée décidèrent de brûler les étapes, avec l'assentiment de leur leader. Ainsi, deux éclaireurs ouvrirent le chemin en atteignant le porche en bois, suivis bientôt par le reste du groupe.

Au loin, une chouette hulula tandis qu'une brise moyennement soutenue exerça son influence venteuse sur les feuillages avoisinants.

De chaque côté de la porte close, l'avant-garde attendit, les sens en éveil. Puis, ne constatant rien de tangible, elle se décida à employer la manière forte. D'un coup de pied savamment dosé, ladite porte fut enfoncée et la clenche sauta, permettant aux deux individus de s'engouffrer à l'intérieur de la maisonnée.

Après un rapide examen des lieux, l'un d'eux s'écria : « RAS ! ».

Aussitôt, trois autres individus, revêtant de semblables combinaisons noires et intégrales, déboulèrent dans la pièce désertée, l'arme au poing.

Là, ils réalisèrent que le poêle central venait d'avoir été récemment éteint, et que des traces visibles, jalonnant encore le plancher, témoignaient d'une lutte acharnée.

Bientôt, les intrus s'écartèrent pour laisser la place à un sixième personnage. Celui-ci pénétra les lieux sans arme, adoptant une démarche impériale. L'homme finit par tomber sur un vieil interrupteur à bascule qu'il actionna de sa main gantée de noir. Une pauvre ampoule, pendouillant au plafond, se mit alors à grésiller avant de monter en puissance, dispensant la pièce d'une poussive luminosité jaunâtre.

Très vite, il se dirigea ensuite vers le rocking-chair, le huma avec

insistance puis passa au canapé usé. Au passage, il remarqua les restes d'une table, plusieurs morceaux ramassés le long d'un mur et fit une moue dubitative. Puis, il axa son intérêt vers les planches disposées le long du même mur avant de filer droit vers le buffet aux placards fermés. Il les ouvrit et remarqua une constellation de clous plus ou moins rouillés. « Hum » fit-il, d'un air pensif alors que ses subalternes, immobiles, assistaient sans broncher à cette curieuse inspection.

- Lourdemment armés. Laissa-t-il échapper.

- Qui ça ? Demanda l'un de ses hommes.

- Il semble qu'ils aient tout emporté. Eux aussi conservaient un solide arsenal..

A cet instant, ils entendirent nettement la voix d'un homme les appeler depuis les profondeurs de la forêt. Alerté, le petit comité émergea aussi prestement de la cabane et quitta son perron. Là, ils purent deviner une vague silhouette, vêtue d'un épais manteau au col fourré, s'extraire de l'obscurité et accourir vers eux.

- Maître Ravel ! S'écria l'inconnu qui, visiblement, montrait des signes de fatigue d'avoir tant couru. - Maître Ravel ! Répéta-t-il d'une voix essoufflée, au bord de la rupture. L'homme s'effondra pesamment sur le sol terreux, couvert d'épines et de mousse, reprenant avec difficulté sa respiration. - Ils vont les exécuter !...

- Gustave ? Reconnut le chef du commando en allant à sa rencontre. - C'est bien toi ?

- Oui, c'est moi. Répondit faiblement l'homme à terre, un quinquagénaire d'imposante corpulence, le cheveu bouclé, poivre et sel, et la barbe généreuse.

L'ex majordome posa un genou à terre pour le forcer à le regarder droit dans les yeux. Le gaillard avait le visage auréolé de vapeur et son teint affichait la rougeur de l'effort. Chacun des pores de sa peau suintait d'une abondante sudation.

- Que fais-tu ici, à cette heure de la nuit ? Qui va être exécuté ?

- Guerlande et ses amis. Ils sont actuellement au village... Lavergne les a enfermés dans l'église en attendant leur supplice... Ils viennent de rompre le pacte, patron... Ils... Ils m'ont demandé de rallumer mon vieux four à pain... Pour une crémation...

- Une crémation ? S'étonna son interlocuteur. - Qui va être incinéré ?

- La dépouille de Suzanne Moreau.

A l'énoncé de ce nom, Ravel manqua de faillir, comme violemment heurté par une frappe percutante et invisible. Retrouvant son équilibre, il se redressa, le visage devenu blême et ses traits contractés. Pendant de longues minutes, dans les halos bleutés de leurs lampes-torches, ses hommes surprirent son air absent. Puis, peu à peu, au comble du désespoir, il se mit à grimacer de douleur, à râler doucement puis à grogner, tel un animal blessé. Réalisant ce qui allait inévitablement se passer, l'un des siens se jeta sur lui, le prit par les épaules puis le secoua vivement en enserrant fermement ses mains autour de son visage.

- Patron, non, pas ça ! Lui conseilla-t-il en plantant son regard autoritaire dans le sien. - Pas maintenant !... Reprenez-vous ! Faites le vide en vous, inspirez, expirez... Ne glissez pas... Voilà, c'est ça... Revenez vers nous...

Ravel parvint enfin à se dominer et considéra celui qui venait de le sortir de sa crise émotionnelle avec étonnement.

- Fred ? Dit-il d'un air pitoyable. - Ma Suzy est morte !... Ils l'ont assassinée...

- Nous la vengerons. Lui promit son assistant. - Je vous en fais le serment.

Le commando poursuivit ses fouilles, inspectant avec minutie les proches environs du chalet, reniflant l'air avec insistance, balayant de leurs regards perçants les moindres recoins.

Soudain, l'un d'eux flaira quelque chose, à quatre pattes sur le sol, humant la terre encore meuble et fraîchement retournée.

- Là ! Prévit-il. Aussitôt, ses équipiers accoururent.

- Étienne ?... Qu'as-tu débusqué ? Lui demanda Augustin, un brin moqueur.

- Un mulot ?

Sans prendre la peine de relever la pique, l'homme se débarrassa de son arme puis se mit à gratter frénétiquement la terre avec, comme seul outil, ses propres ongles, longs et effilés. Sous les yeux intrigués de ses compagnons, tel un chien truffier, s'activant avec détermination, il finit par mettre à jour ce qui semblait être une partie d'un drap maculé de tourbe. Aussitôt, il déchira l'étoffe, l'élargit pour enfin découvrir une moitié de visage au teint laiteux.

- C'est l'une d'entre elles. Observa Fabrizio. - Je la reconnais.

- Merde. Fit Étienne. - Où est passée l'autre ?

- Certainement avec Guerlande et l'autre type.

- Attendez ! Fit le trentenaire aux allures de biker. A nouveau, il huma

bruyamment la dépouille, à plusieurs reprises, puis se redressa, sûr de son coup. - Elle a subi un changement.

- Comment ça, un changement ? Demanda l'incrédule Victor. - Tu veux dire une mutation ?

L'homme acquiesça.

- C'est tout à fait ça, mon poteau. Dit-il en se relevant, les yeux toujours rivés sur sa macabre découverte. - Un des frères a dû la contaminer avant qu'elle ne soit libérée par nos deux lascars. Plus tard, une fois à l'abri dans cette foutue cabane, elle a dû se transformer. Ils n'ont pas eu d'autres choix que de s'en débarrasser...

- C'est glauque. Considéra le rouquin d'un air faussement accablé. - Une si belle femme !...

Plus loin, devant le perron, Ravel et Fred tournaient autour du dénommé Gaspard, resté agenouillé, comme deux vautours cherchant à piquer leur proie...

- Qui l'a tuée ? Interrogea le leader, apparemment remonté.

- Bah heu... En fait, j'en sais trop rien. Bredouilla l'ancien boulanger. - Ils ne me l'ont pas précisé... Ils m'ont juste dit de relancer la machine pour faire disparaître son corps et effacer toute trace...

- Tu l'as fait ?

- J'ai pas eu le choix, Cléon ! Si j'avais refusé, ils m'auraient réservé le même sort !... Je suis désolé pour Suzy... Je sais à quel point tu l'aimais... Mais vois, je suis venu aussitôt te trouver pour te l'annoncer... Je prends des risques en faisant ça... Si les autres découvrent le pot aux roses, je ne donne pas cher de ma peau ! Combien de fois vous ai-je rendu service ?... Eh, les gars, je suis de votre côté !... J'en ai marre de toutes leurs bondieuseries !... Ça devient franchement irrespirable, là-bas !... Croyez-moi, je veux vous aider...

- Alors pourquoi restes-tu avec eux ? Lui demanda Fred. - Pourquoi portes-tu ce colifichet ridicule autour du cou ? Tu as peur, Gustave ? Peur de ce que tu es vraiment ?

- Tu vis dans le déni, mon ami. Lui lança Ravel en faisant signe à son partenaire. Celui-ci saisit le message, se délesta de sa mitraillette et lui tendit.

- Et cela, depuis plusieurs décennies... Tu aurais dû nous prévenir avant de jeter ma Suzy dans ton brasier. Tu aurais dû, Gustave... Je l'aurais moi-même mise en terre avec tous les honneurs qui lui étaient dus... Discrètement, il

s'empara de l'arme offerte. - Je suis déçu, Gustave. Très déçu... Baisse les yeux et prie pour le salut de ton âme, mon ami. Prie... Prie celui que tu vénères par-dessus tout...

- Pitié, Cléon. Supplia l'homme agenouillé. - Ne me tue pas... Déconne pas... Pitié...

- Patron ? S'inquiéta Fred en le voyant diriger le canon de l'arme vers la tête du condamné. - Est-ce nécessaire ?... Patron ?... Il nous a quand même aidés à plusieurs reprises !... Et puis, si Suzy n'est plus là, qui va la remplacer au village ?

- Personne. A cet instant, l'arme crépita bruyamment. L'onde détonante raisonna dans les environs en milliers d'échos jusqu'à s'évanouir dans le lointain. Le crâne ainsi pulvérisé, le dénommé Gustave s'écroula de tout son poids...

Abasourdi, Fred continua à fixer ce corps, au formes rebondies et au visage morcelé, se vider d'un sang noir et liquoreux.

- Tiens. Fit sèchement Ravel en lui repassant l'arme encore fumante.

- Pourquoi, chef ? Demanda son subalterne d'une voix presque inaudible. - Ça n'a pas de sens !...

- Tu as peut-être un nez, Fred mais tu n'as pas de flair. Lui répondit-il. - Il puait la trahison à plein nez, la compromission et la frousse... Tôt ou tard, il aurait retourné sa veste et misé sur le bon cheval.

- Mais qui sera nos oreilles et nos yeux là-bas ?

- Je te l'ai dit. Personne. Il n'est plus temps de faire des concessions. Cette nuit, nous nous arrogeons le droit de prendre ce qui nous revient de droit. Cette nuit, les habitants de Modeyrot devront me prêter allégeance ou bien mourir. Cette nuit, Lavergne ne sera plus qu'un mauvais souvenir...

XIX.

Ce matin là, les rues de Londonderry étaient désertes.

Sous un crachin discontinu, ses trottoirs miroitaient la grisaille d'un ciel sans éclat...

Non loin du Craigavon Bridge, surplombant le lit de la Foyle, un cortège de quatre jaguars noirs, arborant des fanions aux couleurs de l'Union Jack, emprunta John Street, défilant au pas devant les façades en briques de bâtiments accolés, alignés tout le long du parcours...

Bientôt, le petit convoi bifurqua lentement pour emprunter le pont et ainsi rejoindre l'autre rive.

A cet instant, des silhouettes d'individus masqués, surgirent de nulle part, armes à la main. On perçut nettement leurs injonctions résonner dans tout le quartier encore endormi tandis que les jaguars amorçaient une lente accélération. Crissements de pneus sur l'asphalte détrempe, coups de volant fulgurants, crépitements de pistolets-mitrailleurs et détonations claquantes, des protestations se mêlèrent bien vite aux pétarades.

Les assaillants couraient en direction des voitures tout en déchargeant sur elles un nombre incalculable de munitions. Les impacts ne firent que ricocher sur les carrosseries blindées, ébréchant faiblement les vitres, côté conducteur, avant que les moteurs ne se mettent à vrombirent dans un épais nuage de fumée blanchâtre...

Depuis l'autre rive, alertés, deux *Land Rovers* kakis, accompagnés d'un blindé, s'engagèrent au plus vite sur le pont afin de rejoindre le théâtre des échauffourées.

Rapidement, le canon répondit aux crépitements des mitraillettes. Des explosions arrachèrent le bitume par morceaux, ouvrant des brèches sous une pluie de flammèches. La fumée devint sombre et plus conséquente tandis que les balles sifflaient de toute part.

Un des insurgés tomba, perforé de plein fouet par une déferlante de projectiles. Les dégâts occasionnés bloquèrent l'avancée du convoi. Celui-ci s'immobilisa à l'entrée du pont. Quelques portières avants s'ouvrirent. Des hommes en complets noirs en émergèrent, armés de pistolets, tentant, au

péril de leur vie, de défendre leurs passager en ripostant allégrement.

De leur côté, les renforts ne purent progresser plus en avant, eux aussi empêchés par les nombreux et imposants gravas qui jalonnaient à présent la voie.

L'opacité ambiante rendait toute visibilité difficile. La fumée prenait de l'ampleur et savait onduler ses gros bourrelets brumeux. Pourtant, dans ce dédale infernal où tous les sens de chacun semblaient s'amenuiser, des tirs nourris continuaient à pourfendre ce manteau cotonneux et suffocant.

Bientôt, de petits objets circulaires, plus volumineux que de simples balles, étaient lancés sur les véhicules militaires. Identifiants ces nouveaux projectiles comme étant des grenades dégoupillées, les soldats fuyaient l'hécatombe annoncée. Une puis deux déflagrations firent basculer les deux Land Rovers, soufflés par un formidable panache enflammé.

Deux jeunes hommes, coiffés de casquettes et revêtant de sombres gabardines, jaillirent de cet enfer, leurs pistolets braqués sur deux gardes du corps en complets noirs, bien à l'abri derrière leurs portières.

Les claquements se succédèrent. Le sang coula abondamment. Les deux gorilles, grands et costauds gaillards surentraînés, furent transpercés par les nombreux impacts. Désarticulés, leur corps partirent bientôt à la renverse avant de chuter sur l'asphalte éventré.

« Souvenez vous du *Bloody Sunday* ! » S'écria l'un des assaillants, comme un cri de ralliement, avant d'être à son tour percuté par une ogive qui lui fendit le crâne dans une éclaboussure de sang.

A ce signal, d'autres reprirent le flambeau et déclenchèrent une offensive fulgurante à grands coups de revolvers et de fusils à pompe. Le feu commençait à ronger les carcasses meurtries de deux Jaguars. Deux silhouettes incendiées prirent la fuite en hurlant de douleur. Mais leur course, hasardeuse et chancelante, s'arrêta à la moitié du pont. Les torches vivantes s'effondrèrent bientôt sur le sol pour s'y consumer entièrement...

Dans ce déluge de feu et de cris, L'un des deux jeunes hommes tentait, tant bien que mal, de se repérer. Les yeux irrités par la fumée, le souffle court, il fouillait les environs du regard, espérant pouvoir se raccrocher au moindre repère. Soudain, quelqu'un le tira en arrière et le força à se mettre à l'abri, derrière une Jaguar encore intacte. Celle-ci avait ses portières grandes ouvertes. Son habitacle venait d'être vidé par ses occupants.

Depuis leur cache, ils perçurent encore les gémissements de leurs

frères d'armes et les plaintes d'agonie de plusieurs soldats tombés au combat...

L'un d'eux souhaita se faufiler à l'intérieur de la voiture, sur la banquette arrière mais son compagnon l'en dissuada vivement :

- Non, Roy ! Lui dit-il en l'arrêtant dans son élan. - Si tu grimpe là-dedans, tu risques de te retrouver piégé ! Reste bien derrière...

La fumée s'estompa légèrement, balayée par le vent marin et le crachin persistant. Les volutes vaporeux s'enroulèrent au gré des courants tandis qu'au dessus d'eux, des mouettes riaient de bon cœur.

Brusquement, leur parvint le bruit sourd d'un ronflement, celui d'un moteur, ainsi que celui du déclenchement d'un mécanisme rotatif...

- Le blindé approche ! Préviens l'un d'eux, le corps tremblant et la mine apeurée. - Il va nous pulvériser, nous réduire en miettes !

- Chut ! Lui indiqua son partenaire, un doigt sur la bouche. - N'aies pas peur, frerot ! Fais-moi confiance. Il ne nous a pas repérés...

- Mais Archie...

- Calme-toi. Respire... Respire, Roy... Et prépare-toi à faire usage de ton flingue au cas où...

« Alistair ! » Héla une voix étouffée de femme. « Monsieur Kridge ! »

L'homme rouvrit légèrement les yeux et devina le visage trouble d'une jeune blonde qui le regardait d'un air soucieux.

- On se réveille ! Lui ordonna-t-elle. - Allez !

- Archie ?... Prononça-t-il d'un air vaseux.

- Qui est Archie ? Demanda-t-elle.

L'homme se redressa subitement, le visage empoissé de sueur et le cœur battant la chamade. Il réalisa alors les bracelets qui lui entravaient les poignets et se souvint.

- J'ai fait un cauchemar...

- Ça m'en a tout l'air ! Lui rétorqua Stéphanie. - Vous vous êtes assoupi pendant une bonne heure... Faut le faire ! Dormir dans une situation aussi préoccupante !

- Question d'habitude. Ironisa le sexagénaire d'un air défaitiste, assis à même le sol granitique, adossé au mur de l'église, les genoux ramenés vers lui. - Ces gens-là ont un mental à toute épreuve...

- Que s'est-il passé ? Demanda Alistair en essayant de rassembler ses pensées.

- Pas grand chose. Lui confia la femme. - Toujours enchaînés à ces maudits

anneaux en attendant tranquillement que sonne le glas...

Soudain, un couinement aigu et résonnant les alerta. Tous se redressèrent pour chercher du regard son origine jusqu'à entrevoir au loin, un des battants de la porte d'entrée s'entrouvrir doucement. A la lumière tamisée des cierges, les yeux plissés pour mieux y voir, les trois compagnons devinèrent bientôt une frêle silhouette s'avancer vers la nef. Celle-ci s'affirma davantage à son approche. Le pas craintif, la sombre silhouette se mua progressivement en une jeune adolescente aux cheveux châtain, longs et raides. Vêtue d'un pull-over beige et d'une robe désuète de couleur bleue, d'aspect chétif, le teint du visage blafard, la mystérieuse visiteuse se figea d'un coup à quelques mètres d'eux puis sembla les étudier de ses grands yeux gris sans prononcer le moindre mot.

A sa vue, Guerlande parut bouleversé. L'homme abandonna brusquement son air habituellement sarcastique pour adopter celui de la sidération.

- Marie ! Laissa-t-il échapper. - C'est bien toi ?... Est-ce un rêve ?...

- Non, mon frère. Répondit l'énigmatique jeune inconnue d'une voix douce, à peine murmurée. - C'est bien moi...

Le vieil homme voulut marcher vers elle mais fut vite rattrapé par sa condition. Pestant contre ses chaînes, il força sur elles mais dû se rendre à l'évidence.

- Pourquoi t'ont-ils attaché, René ? Lui demanda-t-elle d'un air candide.- Qu'as-tu donc fait de répréhensible ?

- Rien Marie. Dit-il en lui adressant un regard attendri. - Je n'ai rien fait qui soit condamnable. Je te le jure... Mes compagnons et moi avons été injustement retenus ici afin que nous ne puissions ébruiter vos secrets... Demain, Lavergne nous fera taire à tout jamais.

- Pourquoi ? S'étonna-t-elle.

- Marie ! Héla une voix venant du narthex de l'édifice. C'était une voix autoritaire, aussi tranchante que la lame affûtée d'un couteau. La voix d'un homme vêtu d'une austère soutane. - Tu ne dois pas venir ici, ma fille. Reviens tout de suite.

Guerlande reconnut l'individu en question.

- Bonsoir, mon père. Lui dit-il.

- Bonsoir René. Répondit ce dernier. - Navré de cette malheureuse situation.

- Depuis tout ce temps, Marie était chez vous. Je la croyais morte.

Aussi petit que malingre, l'homme d'Église remonta lentement l'allée centrale pour venir camper juste devant le sexagénaire.

- Elle l'est, René. Déclara-t-il froidement. - Marie n'est plus ta jeune et jolie sœur. Tout comme nous, son âme est en prise aux tourments. Tout comme nous tous, elle a été damnée. Certes, tes petits cadeaux nous ont apporté un sursis mais sache qu'il n'est en rien éternel. Bientôt, l'Enfer s'ouvrira sous nos pieds pour nous emporter, tous autant que nous sommes. Des pécheurs, René. Voilà ce que sommes réellement... Mais toi, tu as été épargné. Tu as su sauver ton âme. Et ça, c'est Dieu et Dieu seul qui l'a voulu...

Brusquement Guerlande perçut en cet homme comme un trouble émotionnel évident, un tiraillement des plus palpables. Hésitant, luttant de toutes ses forces contre des pensées contradictoires, il finit par céder à l'une d'entre elles. Aussi, il tira de sous sa soutane une imposante clé en fer forgé. Sans rien dire, le religieux écarta Marie sur son passage puis saisit les bracelets du sexagénaire pour, ensuite, insérer dans la serrure l'extrémité de la clé. D'un coup ferme, il tourna cette dernière. Un cliquetis métallique se fit alors entendre jusqu'à ce que les entraves ne se desserrent et finissent par sauter sous les yeux subjugués du détenu. Ce dernier s'empressa de se masser les poignets endoloris pendant que le prêtre s'occupait à libérer ses compagnons.

- Vous savez ce que vous risquez, mon père ? Le prévint Guerlande. - Lavergne est un type tordu. En son for intérieur, sous ses airs de notable respectable, c'est une ordure... Un despote...

- Je ne puis m'opposer à la volonté divine. Répondit l'ecclésiastique. - Tu n'es point corrompu, René. Malgré tes airs abrupts, ton âme est restée pure... A présent, mes amis, hâtez-vous de partir pour ne plus jamais revenir...

Mais ignorant le conseil, Guerlande s'arrêta devant sa sœur et lui caressa doucement le visage.

- Excuse-moi, ma belle Marie. Dit-il d'une voix émue. - J'ignorais que tu étais encore de ce monde... Je t'aime, ma douce Marie...

- Moi aussi, mon frère. Lui répondit-elle, souriante. - Que Dieu te vienne en aide et t'accompagne...

Brusquement, derrière ce visage faussement radieux, le vieil homme y décela un non-dit, comme un bleu à l'âme que l'adolescente avait bien du

mal à surmonter et cela, malgré les années écoulées. Un traumatisme incommensurable qui, à présent, ne demandait qu'à sortir. La digue se rompit brutalement et les grandes eaux jaillirent. Submergée par une trop forte émotion, elle émit alors un long geignement en s'abandonnant dans les bras de son parent.

L'homme la serra avec compassion, déstabilisé par ce brusque chavirage.

- Marie. Dit-il. - Ma pauvre chérie... Si j'avais su... Si au moins j'avais su que tu étais encore de ce monde... Que se passe-t-il, mon ange ?...

- Marie ! La rappela expressément le prêtre, le visage anormalement livide. - Il faut partir... Allez, viens, nous rentrons au presbytère !... Dépêche-toi !...

Stéphanie soupçonna le religieux et ses intentions. Ce dernier perdait ses moyens et affichait une attitude coupable.

- Que lui avez-vous fait, mon père, pour la mettre dans un tel état ? Lui demanda-t-elle en amorçant quelques pas vers lui.

- Quoi ? Fit le prêtre, la mine décomposée et le regard fuyant. - Qu'insinuez-vous ? Oubliez-vous que je vous ai à l'instant délivrés de vos chaînes ?... De quoi m'accuse-t-on au juste ?... Cette femme est folle !... Non mais, regardez-la ! Dit-il en prenant Alistair à témoin. - C'est une cinglée !...

- Oh, René ! Pleurnicha la jeune Marie, emmitouflée dans les bras protecteurs de son aîné. - C'est lui qui m'a infectée... Lui qui m'a cloîtrée de force chez lui, dans sa cave... Quarante ans d'humiliations et de brimades... Cet homme n'est pas un homme de Dieu... C'est le Diable en personne... Cette nuit, j'ai pu m'enfuir... Je ne savais plus où aller... J'avais si peur qu'il me retrouve... Ne le laisse pas m'emmener... Ne le laisse pas me faire encore du mal...

Les regards accusateurs se tournèrent alors vers l'individu ainsi désigné.

- J'aurai dû m'en douter. Siffla Guerlande tout en dorlotant sa sœur avec tendresse. - J'ai toujours eu quelques doutes à son encontre... Déjà, par le passé, des rumeurs circulaient sur son compte mais personne n'y attachait vraiment d'importance...

- Ouais. Fit Stéphanie. - Y a comme un parfum de pédophilie dans l'air ! Vous sentez, vous aussi, ce petit parfum de scandale ?

- Ce cureton est une belle saloperie. Considéra Alistair.

- C'est comme ça que vous me remerciez ! Se défendit le religieux en reculant

davantage dans l'allée centrale de la nef. - Marie n'a plus toute sa tête, depuis cette fameuse nuit !... Je l'ai recueillie, soignée et nourrie !... Elle est malade !...

- Ah oui ? Fit le sexagénaire, le visage congestionné par un brusque élan de haine. - Alors pour quelle raison ne m'avez-vous jamais dit que ma sœur était vivante, qu'elle avait survécu au massacre ?... Expliquez-moi ! Pourquoi m'avoir caché son existence, si ce n'est pour profiter d'elle à votre convenance et en toute discrétion ?... Enfoiré ! Toi et tes belles paroles, toi et tes foutus sermons... C'est toi le pécheur, le vrai !... Soit maudit, enfant de salaud !

A ce moment, Stéphanie se précipita sur lui en le repoussant violemment des deux mains :

- Je ne peux imaginer le calvaire que tu as fait subir à cette pauvre gamine, vieux pervers détraqué. Lui dit-elle d'un air écoeuré. - Tu ne mérites pas cette distinction. Ajouta-t-elle en lui arrachant les goujons de son col romain. - Comme tu ne mérites pas de porter ça ! D'un geste vif, elle tira un grand coup sur la chaînette de son pendentif argenté en forme de crucifix, rompant ainsi son attache puis, d'un geste rageur, la jeta à travers la nef, à quelques mètres de là, entre les différentes rangées de bancs. Réalisant la portée de l'acte ainsi commis, le prêtre se mit à blêmir, cédant subitement à la panique.

- Qu'avez-vous fait, sorcière ? S'écria-t-il en se vautrant aussitôt parmi les bancs à la recherche de son bien. - Non, non ! Pas ça, non !... Oh, mon Dieu ! Implorait-il d'un air éperdu.

- Laisse parler la bête qui est en toi, curé ! S'exclama la femme. - Elle te vaut bien, suppôt de Satan !

- Que se passe-t-il ici ? Clama une voix venue de plus loin.

Alertés par le vacarme, Lavergne et ses suiveurs débarquèrent dans l'église pendant que le prêtre subissait les premiers effets d'une terrible mutation. Entre deux rangées de banc, l'individu au visage de fouine se contorsionnait douloureusement en poussant des cris inhumains. En plusieurs endroits et sous la pression d'un étonnant gonflement, ses habits accusèrent de multiples déchirures. Les coutures de sa soutane défraîchie sautèrent les unes après les autres tandis que des masses de poils croissaient sur le dessus de son crâne ainsi que sur ses mains. Ces dernières s'étirèrent aussi facilement qu'un élastique. Cette fulgurante élongation atteignit

bientôt tout son corps...

Remarquant que le trio était libre de ses mouvements, le bourru Lucien et son sempiternel bonnet marin, s'élança en premier vers lui, longeant la nef à grandes enjambées, le fusil de chasse prêt à l'usage.

- Ne bougez pas ! Ordonna-t-il d'un air furibond. - Remettez vos bracelets et que ça saute !

D'instinct, Guerlande et ses compagnons levèrent les mains en signe de soumission alors que, de l'autre côté de l'allée centrale, s'érigait de toute sa hauteur une abominable créature canine, à la fourrure brune et épaisse et aux crocs démesurés...

- Lucien ! S'écria le maire en réalisant l'effroyable présence située non loin de sa position.

- Attention ! Prévint à leur tour Myriam et le freluquet Jeannot.

L'homme au bonnet fit volte-face en entendant grogner juste derrière lui. Terrifiée par cette vision cauchemardesque, la jeune Marie hurla de terreur alors que son frère l'incitait vivement à détourner le regard.

Alistair et Stéphanie étaient, quant à eux, comme fascinés par cette incarnation bestiale, incapables de bouger ni de penser, les visages marqués par une intense hébétude...

Les griffes du monstre s'abattirent sur le robuste bonhomme sans que ce dernier puisse tenter la moindre parade ni émettre le moindre son... Du sang, en profusion, arrosa les bancs environnants. Le fusil tomba bruyamment, provoquant un long chapelet d'échos qui essaima dans tout l'édifice. Une forme ovoïde, dont les dimensions rappelaient celles d'un ballon de football, surmontée d'un petit bonnet bleu marine, roula sur le sol sur quelques mètres avant de venir mourir non loin de l'autel. Pendant ce laps de temps, privé d'une tête qui venait juste d'être sectionnée, le corps trapu de l'agressé finit par choir mollement par terre, inondant, telle une source intarissable, le gris de la pierre d'un sirupeux fluide, couleur vermeil...

XX.

Les deux femmes gravissaient prudemment les étroits escaliers en bois terni. Chacune des marches ainsi foulées, craquait sous la pression de leur poids pourtant léger.

Bientôt, à la faible clarté jaunâtre des rares luminaires qui ornaient encore les murs marbrés de sombres moisissures, elles atteignirent le palier du premier étage.

- Qui est cette femme ? S'inquiéta la jeune Gwendoline, d'un air anxieux.

- Oh... L'ancienne gouvernante de la maison. Lui répondit évasivement Félicité qui la précédait. - Je dois lui donner sa piqûre quotidienne... Une vraie tannée !... C'est vrai, quoi ! Les mecs ont le droit de sortir fureter dans les bois et nous, les filles, on se coltine les tâches les plus ingrates !... C'est dégueulasse !...

Le long couloir au vieux plancher était plongé dans une pénombre toute relative. Là aussi, deux pauvres luminaires sur six, miraculeusement en fonction, le dispensaient d'une agonisante aura cuivrée.

Silencieuses, Félicité et son amie s'arrêtèrent devant une porte couleur vert amande dont le bois accusait de nombreuses altérations. La première s'arma d'un conséquent trousseau de clés, soupira longuement tout en les triant avec attention.

- Elle est enfermée ? S'étonna Gwendoline.

- Pas le choix. Lui précisa sa partenaire. - Elle est dangereuse, pour nous comme pour elle.

Elle trouva enfin la clé qui correspondait à la serrure et la tourna par deux fois, déclenchant ainsi le mécanisme d'ouverture. D'une simple pichenette, elle poussa la porte. Celle-ci s'entrouvrit en grinçant, laissant s'échapper une forte odeur de renfermé.

La pièce en question était obscure. Félicité actionna l'interrupteur à bascule, situé juste à sa gauche mais l'unique ampoule, pendouillant au centre du plafond, refusa de répondre favorablement.

- Bordel ! Pesta-t-elle. - C'est bien ma veine, ça !

Sans se démonter, elle tâtonna le dessus de la commode qui jouxtait la

porte, finit par localiser la vieille lampe à huile et la grosse boîte d'allumettes qui l'accompagnait. Après l'avoir sommairement débarrassée de son enduit collant, compact mélange de poussière et de toiles d'araignée, elle souleva sa cheminée de verre puis ouvrit la boîte cartonnée. De celle-ci, elle tira une longue allumette, la gratta sèchement puis attisa de sa flamme la mèche encore imbibée d'huile, la souffla puis replaça le verre, nimbant ainsi la pièce d'un halo orangé qui, le temps passant, s'affirmait doucement.

Là, Gwendoline, restée en arrière, sur le pas de la porte, devina les contours d'un lit sommaire, repoussé contre le mur du fond.

Bientôt, elle perçut les faibles gémissements de la personne qui l'occupait...

Pendant ce temps, son amie disposa sur la commode, juste à côté de la lampe, un étui en métal argenté qu'elle ouvrit avec maîtrise.

- Qui est là ? Demanda la voix éreintée de la femme alitée.

- C'est moi. Lui répondit Félicité qui lui tournait le dos, occupée à remplir une seringue d'un liquide translucide contenu dans un minuscule flacon en verre. - C'est l'heure du médicament. Vous avez encore fait une crise...

A ce moment là, le disque ambré de la lampe à huile s'intensifia davantage encore et ainsi, permit à la jeune Gwendoline d'entrevoir le visage boursoufflé de la patiente. D'instinct, elle fit un pas en arrière, choquée par cette vision.

- N'aie pas peur, Gwen. Lui dit son équipière. - Elle ne va pas te mordre. Enfin, si tu ne t'approches pas trop, tu ne risques rien. Elle... Elle est solidement attachée à l'armature de son plumard...

- Qu'est-ce qu'elle a ?... Elle est souffrante ?...

- Bah, à ton avis ! Ironisa Félicité tout en évaluant le bon fonctionnement de sa seringue. - Elle n'a plus toute sa tête, la pauvre !...

- C'est elle qui faisait tout ce ramdam, tout à l'heure ?

- Hum. Acquiesça son amie. - Tu ne l'avais jamais vue ?... Jamais entendue ?

- Non, jamais.. Cette porte est toujours fermée à clé... Je n'ai jamais soupçonné que cette pièce puisse être occupée...

- Ravel ne t'a a jamais parlé d'elle ? S'étonna Félicité. Une nouvelle fois, Gwendoline secoua vivement la tête d'un air indisposé. - Hum... pas étonnant... Cléon est un homme plein de secrets... En fait, il l'a considère un peu comme la mère qu'il n'a jamais eue...

S'improvisant infirmière, l'espace d'un instant, la jeune femme

s'approcha du pied de lit, souleva les draps sales pour découvrir les pieds gonflés de la malade. Des pieds recouverts d'escarres, de croûtes séchées et d'ecchymoses qu'elle examina fugacement.

- Hum... Pas joli tout ça... Considéra-t-elle en grimaçant un vif écoëurement. - Bouh !... En plus ça schlingue ! Sans attendre, elle piqua dans la cheville puis vida le contenu de la seringue. Sitôt fait, elle rabattit les draps et revint à la commode afin d'y ranger son matériel. - Voilà... Une bonne chose de faite ! Maintenant, elle va pouvoir dormir...

Soudain, la femme alitée se redressa d'un coup dans son lit crasseux, découvrant ainsi son visage terrifiant, ses cheveux gris en bataille, ses yeux exorbités, cerclés de vives rougeurs, son nez enflé et froncé, ses sourcils étonnamment broussilleux ainsi que sa dentition horriblement gâtée. Tel un chien féroce, elle se mit à grogner, à japper, secrétant une bave épaisse et laiteuse qui dégoulinait le long de son menton, tirant violemment sur sa chaîne, avec ce formidable espoir de pouvoir la rompre pour ensuite se jeter sur la nouvelle venue qu'elle paraissait trouver à son goût...

Gwendoline émit un hoquet de frayeur en tressautant sur place tandis que Félicité se contentait de finir son rangement d'un air amusé, visiblement rompue à ce genre de spectacle.

- On dirait que tu lui plais. Lui confia-t-elle d'un air quelque peu malicieux. Puis, la jeune femme souleva la cheminée en verre de la lampe à huile et éteignit sa mèche en la pinçant entre ses doigts experts, replongeant ainsi la modeste pièce dans un noir complet...

Les deux amies regagnèrent ensuite le couloir alors que l'occupante de la chambrée commençait à montrer des signes évidents de fatigue. Ses hurlements et son agitation s'estompaient. Bientôt, à travers la porte refermée on ne percevait d'elle que de faibles râles avant que ne revienne le silence feutrée d'une demeure ensommeillée...

Alors qu'elle tournait à nouveau la clé dans la serrure en la faisant pivoter par deux fois dans le sens des aiguilles d'une montre, Félicité nota l'expression tourmentée de sa camarade.

- Au début, j'étais dans le même état, tu sais ? Lui confia-t-elle.

- C'est toujours toi qui fais ça ? Lui demanda Gwendoline d'une voix fébrile.

- La piqûre ?... Eh oui ! Faut dire que je la connaissais bien. C'était une amie... Une bonne amie et une fidèle confidente... En fait, elle était ma supérieure hiérarchique, du temps où je travaillais ici en tant que bonniche

pour le compte de Maître Lavergne... La malheureuse, a elle aussi subi les foudres de cette peste de Yolande, cette fameuse nuit où nous avons tous été mordus par elle... Tu n'étais pas née... C'était il y a longtemps...

- Je sais... Victor m'a dit que vous étiez bien plus vieux que vous ne le paraissez.

- Il t'a dit ça ? Félicité ricana brièvement. - En réalité, si tu veux tout savoir, j'ai soixante-quatre ans.

- Et elle ? Demanda Gwendoline en désignant la porte de la chambre.

- Mademoiselle Laine ?... Houa ! Je crois bien qu'elle devrait être morte depuis des années ! A l'époque, elle était aussi âgée que ma pauvre mère !...

- Pourquoi est-elle dans cet état ?

A cette question, Félicité parut se rembrunir et, de fait, abandonner son habituelle légèreté. Son regard se perdit dans le vague tandis qu'une onde d'affliction l'envahissait...

- La pauvre femme... Elle n'a pas su faire face à sa nouvelle condition... C'était une dame très pieuse, tu sais... Très croyante... Elle se pensait maudite, fautive d'avoir mal agi... Se transformer en une créature primaire a été pour elle une réelle épreuve... Elle n'a pas su la surmonter et a sombré dans la folie...

- Oh. Fit sa jeune amie, désolée d'avoir ainsi ravivé de pénibles souvenirs. - C'est triste... Et toi ?

Félicité lui adressa un regard interdit.

- Quoi, moi ?

- Tu as facilement accepté le fait d'être devenue... Enfin, tu vois...

- Oui, je comprends. Dit-elle en esquissant un léger rictus. - Pas vraiment. Tu sais, ma vie d'avant la contamination n'était pas très heureuse... Ce changement m'a apporté une surprenante sérénité... Contrairement à mademoiselle Laine, je l'ai pris comme une sorte de bénédiction... Une opportunité. Et toi, ma chérie ? Qu'éprouves-tu ? Cela fait plus d'un an que tu partages notre quotidien. Je me souviens de ton arrivée dans cette demeure... Tu étais si désemparée, si seule et si démunie... Nul ne s'est vraiment inquiété de ce que tu ressentais... Comment vas-tu ?

La question sembla la perturber. Intimidée, Gwendoline prit le temps de bien choisir ses mots, hésitant longuement...

- Comment je vais ? Dit-elle d'une voix presque inaudible. - Bien... Enfin, je crois... A vrai dire, je ne sais pas trop ce que signifie aller bien... Mais tout ce

que je sais, c'est que je ne me sens plus seule... A présent, j'ai une famille, une vraie, sur laquelle je peux compter... Et même si ce n'est pas tous les jours facile, je peux dire que je me sens ici en sécurité... Avant, je voyageais constamment, placée de foyer en foyer, sans jamais pouvoir grandir... Tu vois ce que je veux dire ? Attendrie par le récit de la jeune femme, Félicité la gratifia d'un sourire empli d'affection et de compréhension. - Je n'ai jamais connu mes parents... Ils sont morts alors que je n'étais qu'une enfant... Ensuite, j'ai connu l'adoption, par des personnes mal attentionnées... Je n'ai pas eu de chance... Je tombais toujours sur des familles à problèmes, des gens qui couraient après l'argent... Jusqu'au jour où j'ai décidé de fuir, de m'en aller le plus loin possible...

- Je m'en souviens. Lui confia son amie. - Nous t'avons trouvée dans la forêt, transie de froid, affamée... C'était au cours de l'hiver dernier... Un hiver particulièrement rude... On aurait dit une petite poupée avec ta jolie robe à fleurs... Tu serrais ton ourson en peluche tout contre toi...

- Je l'ai toujours avec moi.

- Tu étais frigorifiée et terrorisée. Poursuivit Félicité. - Tes habits étaient détrempés et tes longs cheveux blonds couverts de boue... On t'a lavée, dégrassée, devrais-je dire, et on t'a nourrie... Il a suffi d'une simple incision pour que tu rejoignes définitivement notre clan. Juste une légère morsure au niveau de ton avant-bras. Ajouta-t-elle en lui prenant délicatement la main. - Qu'as-tu éprouvé la première fois que...

- Que je me suis transformée ?... A vrai dire, pour être franche, je n'en ai qu'un très vague souvenir... D'ailleurs, à chaque fois que cela arrive, je ne ressens que la douleur des tout premiers instants... Ensuite, je ressens un bien être absolu... Comme si je sortais de mon corps... Tu vois ce que je veux dire ? J'éprouve un sentiment de légèreté... Pas de haine, non. Seulement, de la vigueur et une sensation de pleine liberté...

- Tu n'es pas une personne mauvaise, Gwen. En cela, Victor et toi, êtes très semblables...

- Mais toi aussi, Félicité, tu n'es pas une personne mauvaise.

- Cela dépend du contexte. Répondit la jeune femme. - Mais je suis loin d'atteindre le niveau de cruauté de certains !

- A qui penses-tu ?

- Qu'importe... Je dis juste que certains membres de notre petite communauté dérivent dangereusement vers des pratiques auxquelles je

n'adhère pas forcément... Vois-tu, la mort des frères ne me chagrine en rien. Au contraire, le fait de savoir qu'ils ne reviendront plus me reconforte... Ces deux là ne m'inspiraient que du dégoût... Déjà, il y a quarante ans, les Morlan étaient connus pour leurs mœurs dégradantes... Tout le village en avait peur. Leur père les élevait seul depuis la mort prématurée de leur mère... On racontait que cette dernière avait fini par succomber aux nombreux coups que lui infligeait son alcoolique de mari... Les Morlan ont grandi dans un climat de violence perpétuelle. Ces dégénérés n'avaient pas l'once d'une quelconque morale !... Les savoir morts me soulage... Mais vois ce que monsieur Ravel, Étienne et Fabrizio ont fait à ces pauvres gendarmes... Oh bien sûr, tu pourrais me rétorquer qu'il n'avaient guère le choix, que c'était une question de survie... Pourtant, nous n'avons rien dit lorsque les Morlan ont utilisé notre propre cellier pour y enfermer leurs deux otages afin d'en disposer selon leur bon plaisir, nous n'avons rien dit lorsque ces trois là ont tout bonnement réduit ces quatre agents de la Maréchaussée en charpie... Oui, je te le dis ma douce, je suis inquiète... Très inquiète... Le monstre qui sommeille en nous tous tente par tous les moyens de nous rendre mauvais... De nous influencer de façon néfaste, de nous perdre sur les chemins de ce que nous croyons être notre libre-arbitre... Cet être primaire s'impose à nous et prend petit à petit le dessus sur notre volonté. A chaque fois que nous faisons appel à lui, à chaque fois qu'il apparaît au grand jour, il dévore un peu plus ce qui fait de nous des êtres humains, Gwen... Je crois que le mal qui nous habite est un poison lent mais un poison quand même... Il s'insinue en nous, à petites doses... Il prend davantage de place et bientôt, il envahira complètement notre âme et nous dominera jusqu'à nous perdre... Jusqu'à ce que nous puissions plus éprouver la moindre compassion, la moindre empathie... Notre chef, ainsi qu'Étienne et Fred, ont abusé de leurs capacités extraordinaires... Ils commencent à devenir autre chose, et cela, de façon définitive... Je le crains...

- Félicité, fit alors la jeune Gwendoline, l'air effrayé. - Félicité, tu me fais peur...

- Il n'y a pas de raison de t'inquiéter, ma puce. La rassura-t-elle en plongeant son regard dans le sien, la mine éclairée par un étrange et brusque enthousiasme. - Victor, Augustin et toi, vous pouvez encore vous en sortir !... Il n'y a pas de fatalité... Oui, vous pouvez encore vous en sortir... Pour vous,

l'espoir est permis... Vous êtes si jeunes... Vous pouvez encore vous opposer à la Bête... il n'est pas trop tard...

XXI.

L'effroi s'était abattu sur l'édifice religieux et pénétrait à présent les consciences de ceux qui se trouvaient en son sein...

Lavergne et ses adeptes s'empressèrent de rebrousser chemin, regagnant le narthex puis, bientôt, la double porte d'entrée qu'ils ne mirent pas longtemps à barricader de l'extérieur, espérant ainsi contenir la fureur dévastatrice de cette bête qui, à présent, sévissait au cœur du bâtiment...

Désœuvrés devant ce colosse à fourrure, Guerlande et ses amis s'appliquèrent à mettre la plus grande distance entre lui et eux, se réfugiant derrière un substantiel obstacle, essentiellement constitué de cinq rangées de bancs bien ordonnées.

Alistair ne parvenait pas à détacher son regard de cet hideux faciès qui leur faisait face. Une vision horrifique qui l'imprégna à tel point qu'elle finit par le renvoyer dans un passé récent, un souvenir éprouvant qu'il s'était pourtant efforcé d'oublier. Au sein même d'un pavillon de banlieue, lors d'une soirée feutrée passée en famille, il se remémora Alicia, son tendre sourire et sa joie de vivre lorsque, soudain, l'ombre d'un nuage se mit à assombrir le décor et le mécanisme de ce qui fait notre quotidien ronflant, se mit à dérailler. Cette femme, si prévenante, s'était changée alors en cette impensable chose. Témoin privilégié de la scène, la jeune Tiphaine avait poussé un hurlement de terreur tandis que le bébé braillait depuis le confinement de sa chambre...

Alistair se débarrassa vivement de cette résurgence mémorielle en secouant énergiquement la tête, ses mains compressant sa tête, comme pour l'empêcher d'exploser. Il cria de toutes sa hargne, comme pour se décharger une bonne fois pour toute de ces pensées funestes, sans cesse revenues pour le hanter et le faire atrocement souffrir. Il ne voulait plus s'estimer responsable de ce qui était arrivé à Alicia. Il mit un point d'honneur à extraire de son esprit ce désagréable sentiment de culpabilité qui ne cessait de venir le tarauder. Sous les yeux effarés de Stéphanie, de Guerlande et de la jeune Marie, le trentenaire parvint enfin à refaire surface, à hisser sa tête hors de l'eau après avoir fourni de multiples efforts...

- Al, ça va ? S'inquiéta le sexagénaire, troublé par ce curieux comportement.

La tête penchée en avant, ce dernier tentait de reprendre un souçon de souffle lorsque, soudain, son regard brouillé finit par se focaliser sur une forme échouée sur le sol, à quelques mètres de lui, juste au pied d'une rangée de bancs. « Le fusil ! » Réalisa-t-il alors. L'arme du dénommé Lucien se trouvait juste là, non loin de sa position tandis que la bête s'amusait encore à les traquer, se déplaçant furtivement d'un côté et de l'autre de l'obstacle qui les mettait temporairement hors d'atteinte.

Sans penser aux conséquences, Alistair plongea sur le sol et roula sur plusieurs mètres sous le regard interloqué du monstre.

- Al ! S'écria Stéphanie en le voyant ainsi jouer les imprudents.

L'infâme créature sembla comprendre le but de cette inattendue manœuvre et, dans un mouvement de rage incontrôlée, repoussa devant lui la première rangée de bancs. Cette dernière se renversa violemment pour venir s'enquiller obliquement sur la deuxième, lui ouvrant ainsi un étroit passage vers la promesse d'un festin.

Bientôt, alors que la bête velue, à la gueule avancée et aux crocs démesurés, se jetait à corps perdu dans cette brèche d'une démarche grossière, semblable à celle d'un grand primate, l'enseignant, allongé de tout son long dans un espace plus que réduit, étirait au maximum son bras ainsi que sa main pour enfin atteindre du bout des doigts la crosse du fusil tant convoité.

Dans une dernière tentative désespérée, à la seule force de ses bras, Stéphanie repoussa énergiquement le dossier de la dernière rangée de bancs en espérant ainsi interrompre la course effrénée de leur assaillant. Mais l'opération se solda par un échec. Car, malgré ce nouveau barrage dressé devant elle, l'abomination parvint à l'éviter en se déployant de toute sa masse pour passer par dessus. Pourtant, emportée dans son formidable élan, elle alla heurter vivement le mur Est de plein fouet, s'écrasant au sol, tel un énorme pantin désarticulé. Sonné par l'impact, l'ignoble canidé demeura inerte durant quelques minutes, le temps nécessaire pour Guerlande et ses deux protégées de prendre la fuite en prenant la direction de l'autel...

- La sacristie ! Gueula le sexagénaire. - Pourvu qu'elle soit ouverte !... Mon Dieu, faites que ce soit le cas !...

Soudain, la créature remua. Son ample tête pivota imperceptiblement sur son axe, ses oreilles pointues se redressèrent avant que son torse saillant

ne se remette à se dilater avant de se rétracter puis à enfler de nouveau. Sa gueule se rouvrit en grand. Ses yeux, aux iris couleur feu, se rouvrirent et son museau fronça ostensiblement. Bientôt, l'animal se hissa sur ses puissantes pattes arrières en geignant légèrement, s'aidant de ses bras musculeux pour se relever complètement. Secouant vigoureusement sa tête, comme pour mieux retrouver ses esprits, il finit par renouer avec ses instincts de chasseur, humant l'air avec détermination, orientant la tête dans tous les sens, afin de capter la moindre odeur. Soudain, il flaira une piste intéressante et focalisa son attention vers le chœur... Lui parvint alors le vacarme résonnant produit par ceux qui tentaient par tous les moyens de lui échapper.

Serrant de ses deux mains la poignée en laiton de la petite porte menant à la sacristie, Guerlande travaillait au corps son mécanisme d'ouverture. Mais celui-ci refusait obstinément de lui répondre favorablement.

- Saloperie !... Saloperie ! Jurait-il, paniqué.

- Allez ! Le pressait Stéphanie tandis qu'à ses côtés, la jeune Marie n'en finissait pas de criser. - Magnez-vous, bon sang !... Ce fumier arrive !...

L'homme avait beau secouer la clenche, rien n'y faisait. Derrière eux, subrepticement, grossissait l'ombre grognante de leur poursuivant...

Malgré les strictes recommandations de son frère, Marie ne résista pas à la tentation en jetant un coup d'œil par dessus son épaule. Voyant le danger s'approcher, la jeune femme décida de prendre congé du duo pour se diriger calmement vers la croisée du transept. Dépassant l'autel, elle se saisit du collier suspendu à son cou et le retira avant de s'en débarrasser, s'offrant ainsi, corps et âme, à la bête. Pourtant, celle-ci hésita à l'agresser car en elle, quelque chose venait de s'enclencher, quelque chose d'organique qui influait et modifiait physiquement ainsi que psychiquement son état général.

L'adolescente fut très vite en proie à de vives douleurs. Ne pouvant plus surmonter leur degré de virulence, elle finit par se contorsionner puis s'effondrer sur le sol, le visage grimaçant. Elle rampa sur quelques mètres encore, gémissant et griffant les dalles granitiques au niveau de leurs interstices. Puis, de violentes contractures apparurent, provoquant chez elle tout une longue série de spasmes et de convulsions incontrôlables...

A cet instant, toujours occupée à seconder Guerlande dans sa tentative désespérée d'effraction, Stéphanie osa, elle aussi, regarder en arrière et,

stupéfaite, assista à l'étrange spectacle.

- René ! Prévint-elle aussitôt son comparse en l'attrapant par son parka. - René, c'est Marie !... René !...

Ainsi alerté, Guerlande abandonna l'espoir de pouvoir forcer l'ouverture et porta son attention vers ce qui était en train de se tramer à quelques mètres de là. Il vit alors l'horrible créature à fourrure jauger celle qui était à ses pieds, la renflant avec ardeur alors que cette dernière subissait encore les affres d'une intense mutation.

- Marie ! S'écria-t-il en s'élançant vers elle.

- René, non ! Hurla Stéphanie qui, d'un geste vif, parvint à le retenir par la manche. - Restez là ! Lui intima-t-elle d'une voix autoritaire. - Ne vous en mêlez pas, c'est trop dangereux !

Malgré sa métamorphose, l'adolescente avait su préserver la majeure partie de ses attributs féminins ainsi que ses vêtements. Quant à la peau de son visage, elle avait adopté une teinte cireuse et fortement plissée, entièrement recouverte d'un fin duvet pileux. Sa chevelure châtain s'était considérablement éclaircie et accusait un volume plus conséquent, jusqu'à former une crinière semblable à celle d'un lion. Ses yeux jaunes, enfoncés dans leurs cavités orbitaires, s'abritaient sous de proéminentes arcades sourcilières. L'excroissance de ce qui fut un nez mutin ressemblait davantage à un museau dont la terminaison noire s'apparentait à une truffe canine. Ses oreilles, plus longues et plus étirées, s'érigeaient au sommet de son crâne comme les deux flèches d'une cathédrale. Sa dentition, écumante de salive, se caractérisait par la naissance protubérante de canines acérées. Concernant ses mains, outre les touffes de poils qui les habillaient, elles paraissaient longues avec des doigts osseux qui se prolongeaient en griffes.

La créature ainsi née se redressa pour ensuite s'opposer à son redoutable adversaire, la face déformée par la haine.

Sans hésiter, Marie lui sauta à la gorge pour le griffer et le mordre avec avidité. Mais le colosse velu eut tôt fait de l'empoigner vivement et de la ballotter dans un concert de grognements et de couinements aigus.

Pendant ce temps, Alistair récupéra le fusil et parvint enfin à se désengager de l'amoncellement de bancs renversés qui l'emprisonnait. Il rampa sur plusieurs mètres pour atteindre le centre de la nef, se remit debout puis s'assura du bon fonctionnement de l'arme en sa possession. Les mains encore peu assurées, il actionna sa bascule et remarqua les deux

cartouches engagées à l'intérieur de sa culasse. Sans perdre un seul instant, il la referma puis épaula, le doigt sur la queue de détente, l'œil gauche fermé pour mieux viser. Il régula ensuite sa respiration puis la bloqua d'un coup...

La déflagration éclata dans tout l'édifice, inondant l'air de ses ondes percutantes. Le premier canon venait de cracher son projectile dans une débauche d'étincelles et de fumée. Celui-ci vint percuter l'animal entre les omoplates, plongeant dans sa toison et perforant sa chair et ses os en un arc rougeoyant de sang. L'ancien prêtre devenu loup, hurla sous l'effet de l'impact, se raidit en une brusque contracture, la tête levée vers le haut plafond voûté, croisé d'ogives. Aussitôt, il desserra sa large patte griffue, libérant ainsi sa proie qui glissa pour venir s'échouer sur le sol.

D'un mouvement vif, il fit volte face et repéra le tireur, debout sans l'allée centrale, à peine à quelques mètres de distance. Dans un élan incertain, le souffle difficile, il bondit vers ce dernier avant de s'écrouler par terre, soudainement terrassé par les effets dévastateurs de sa blessure. Là, il ouvrit largement sa gueule, comme pour emmagasiner un maximum d'oxygène. Sa respiration devint saccadée. Son torse se bombait puis se rétractait sans discontinuer, à un rythme de moins en moins soutenu. Puis, ses oreilles en pointes s'affaissèrent lentement. Couleur feu, ses yeux se fermèrent et tout son corps finit par se relâcher jusqu'à ne plus bouger. Dans un ultime gargouillis de sang et de salive, la bête reposa sa lourde tête sur le sol jusqu'à rendre son dernier soupir...

Guerlande n'attendit pas pour s'enquérir de l'état de santé de sa sœur. Il s'agenouilla près d'elle et lui releva doucement la tête.

- Marie. Dit-il d'un air alarmiste. - T'en fais pas... Je suis là... Tiens le coup, ma belle, tiens bon... Au son de sa voix, l'adolescente, au système pileux pour le moins développé, finit par rouvrir légèrement des yeux dont les iris brillaient d'une lueur dorée. Sous le masque bestiale, son frère crut discerner ce qu'il prit pour un sourire empli de béatitude. - Tout va bien, ma grande... Reste avec moi... Bats-toi...

Alistair s'approcha silencieusement. Stéphanie les rejoignit.

- Comment va-t-elle ? Demanda-t-elle sans trop insister.

Non loin de là, le regard évasif de l'enseignant remarqua quelque chose scintiller sur le gris granitique. Curieux, il se dirigea vers ce phénomène et, s'approchant d'un peu plus près, réalisa qu'il venait de retrouver l'un des deux colliers. Il se pencha pour le ramasser et, le tenant

dans le creux de sa main, l'observa avec émotion. Ce bijou était, en tout point, l'exacte réplique de celui que portait continuellement sa défunte moitié et ce seul détail lui fit monter les larmes aux yeux. Très vite, il les essuya d'un revers de manche avant de rejoindre ses amis au chevet de la pauvre Marie. Sans rien dire, il s'agenouilla près d'elle puis déposa le collier sur sa poitrine, sous les yeux interdits de son frère.

- Que fais-tu ? Lui dit-il.

- Aucune idée. Lui avoua Kridge, pensif. - Je veux juste qu'elle redevienne humaine...

Au bout de quelques minutes d'attente, le phénomène mutatif enclencha son inversion. Pendant un laps de temps très court, tous les ajouts canins s'effacèrent progressivement pour laisser place au doux minois d'une rayonnante jeune femme. Celle-ci écarquilla les yeux puis les tournèrent dans tous les sens d'un air évasif.

- Où suis-je ? Dit-elle en se redressant brusquement. - Que s'est-il passé ? Heureux de la voir ainsi revenir parmi eux saine et sauve, Guerlande ne put refréner son irrépressible envie de la serrer dans ses bras. - René... Tu m'étouffes...

- Désolé. Lui dit-il en se dégageant aussitôt, les yeux baignés de larmes et le sourire ému. - Je sens pas ma force ! Ajouta-t-il en s'esclaffant d'un rire incontrôlé. - Vraiment désolé, petite sœur...

- Bon retour parmi nous. Lui lança Stéphanie, l'air soulagé. - On s'est fait un peu de mouron à ton sujet !

Soudain, la jeune femme remarqua le collier qui, doucement, glissait le long de son ventre. Sans rien dire, elle le prit et le porta à son cou, si fin et si pâle.

- Tu peux me le rattacher ? Demanda-t-elle à son frère, resté dans son dos.

- Bien sûr. Fit celui-ci en prenant délicatement les deux extrémités de la chaînette pour la passer ensuite derrière sa nuque délicate. - Qui te l'a offert ?

- Oh... Fit-elle en fouillant dans sa mémoire. - Certainement ce gros porc de prêtre !

A l'évocation du personnage, les regards s'orientèrent machinalement vers sa dépouille, affalée de tout son long sur le sol. Mais à la place d'un consistant cadavre à la fourrure brune, ils ne trouvèrent qu'un octogénaire réduit au plus simple des appareils, des cheveux éparses et blanchis sur un

crâne dégarni, un corps fort décharné, une peau blafarde et foncièrement flétrie...

- Bon, ne traînons pas ici. Avertit Alistair.

- Comment sortir ? Demanda Guerlande. - Ces enfoirés ont bloqué l'entrée principale. Il y a bien la porte de derrière. On y accède par la sacristie mais la pièce semble inaccessible... Impossible d'ouvrir cette foutue porte !

- Allons-y. Réitéra l'enseignant en se dirigeant vers l'autel.

Armé de son fusil, d'un air décidé, l'homme se présenta devant la porte récalcitrante, épaula à nouveau son arme tout en dirigeant le canon vers la poignée en laiton puis déchargea la seconde cartouche dans un tonnerre éclatant qui se répercuta dans tout l'espace en plusieurs résonances. Sous l'effet de l'impact, la clenche explosa en une profusion d'éclis et de sciure. - Maintenant, on peut partir. Leur dit-il sobrement avant d'ouvrir ce qui restait du battant...

XXII.

Dans l'intimité du salon, les deux jeunes femmes échangeaient quelques mots, s'offrant le luxe de profiter un peu de la chaleur d'une agréable flambée dans l'âtre de la rustique cheminée. Bien assises dans de confortables fauteuils, deux antiquités de style Louis XVI, le dos bien calé à leurs dossiers, revêtant les habits du soir, Félicité et Gwendoline rêvassaient paisiblement en laissant le feu inonder de chaleur la délicatesse de leur peau diaphane. La lueur vacillante du foyer nimbait la petite pièce d'une luminosité tamisée et intimiste...

- Qu'a-t-il dans La tête ? Lâcha Gwen d'une voix languissante.

- Qui ça ? Cléon ? Son amie acquiesça mollement de la tête. - Il a passé près de quarante années à essayer de damer le pion à son principal concurrent pour devenir le seul et unique *alpha*. Il a fait des pieds et des mains pour ravir des suffrages auprès des villageois, allant même jusqu'au plus abject des clientélismes. Mais Cléon est tout sauf un politicien, ni même un grand stratège... Et puis, ces derniers temps, il a commencé à se prendre pour une sorte d'élus, à se donner des airs de prédicateur... Ce Cléon là m'effraie... je te l'avoue bien volontiers... Il n'a jamais eu de famille. Jamais d'attaches. Avant qu'il ne devienne majordome pour le compte de Maître Lavergne, il n'était qu'un pauvre garçon de ferme, un orphelin, voué à une vie de labeur... Sa nouvelle nomination au sein de cette demeure lui a laissé penser que son destin n'était pas forcément écrit, qu'il pouvait encore espérer être quelqu'un d'autre, quelqu'un d'important... Cette idée fixe ne l'a jamais quitté. Aujourd'hui, il veut être le guide suprême des êtres qui lui ressemblent. Il veut s'entourer de disciples pour que ces derniers, vadrouillant à travers le monde, aillent porter sa bonne parole...

- Des disciples ? S'étonna Gwendoline, d'une voix plus alerte. - Comme le Christ et ses apôtres ?...

- Y a de ça... Nous sommes ses disciples. Mais il en veut d'autres, beaucoup d'autres. C'est pour cela qu'il essaie par tous les moyens de plaire à ceux qui vivent au village. Mais ces derniers ne partagent pas ses idées. Eux, ce qu'ils veulent, c'est pouvoir continuer à vivre comme avant l'épidémie, en paix et

en dehors du monde extérieur...

- Il veut que nous allions porter la bonne parole ? Retint la jeune ingénue à la chevelure aussi blonde que des épis de blé.

Félicité adopta brusquement une moue pleine de gravité.

- C'était une façon de parler. Dit-elle. - Cléon aimerait que l'on répande le virus à travers le monde, que nous convertissions le plus de gens possible. Traduction : que nous infections le plus grand nombre de personnes et qu'ensuite, nous prenions les rênes en tant qu'espèce dominante. Voilà pourquoi il a tenu à avoir à ses côtés des individus tels que Fred, les frères Morlan, Étienne ou Fabrizio... Des êtres capables d'essaimer la violence tout autour d'eux... Augustin, Victor, toi et moi, sommes là pour servir d'assurance auprès des autres, ceux de la partie adverse... Arrondir les angles, si tu préfères... Voilà pourquoi il faut penser à partir avant qu'il ne soit trop tard pour espérer faire machine arrière. Il ne faut surtout pas que nous nous laissions emporter par cette vague meurtrière. Car celle-ci risque un beau jour, pas si lointain que ça, de nous submerger de façon tragique... Il faudra attendre le moment propice, l'instant idéal pour fuir cette demeure. Il ne saurait tarder. Cléon est sur le point de déclencher l'irréparable. Profitons de cette confusion annoncée pour déguerpir...

- Tu penses qu'Étienne et Fabrizio sont dangereux ? Qu'ils pourraient nous faire du mal ?

- Il y a de cela environ trente ans, ces deux lascars étaient activement recherchés par la police pour de nombreux larcins. Écumant la région sur leurs bécanes, ils cambriolaient de riches demeures, la nuit venue. Ainsi, un soir de novembre 1975, ils jetèrent leur dévolu sur la nôtre. Étienne et Fabrizio forment un duo de la pire espèce, n'hésitant pas à user de violence pour arriver à leurs fins. Sous ses airs de ne pas y toucher, Fabrizio est le plus sadique des deux. Bien des fois, je l'ai vu à l'œuvre... Ces deux là n'ont aucune morale et aucun sens de l'honneur... Mal leur en a pris de visiter notre manoir. Fred et les frères Morlan les ont cueillis sans difficulté. Les gens de notre espèce savent parfaitement se mouvoir dans l'obscurité et possèdent des sens particulièrement affûtés. Mais Cléon les laissa vivre à condition qu'ils acceptent de rejoindre son clan. Bien évidemment, sous la contrainte, les deux fripouilles n'eurent pas d'autres choix que d'y consentir... Alors oui, pour répondre à ta question, ils seraient capables de te faire du mal, Gwen...

- Et Augustin ?
- Ce garçon est tout sauf méchant. Juste influençable. A vrai dire et pour être tout à fait franche avec toi, je ne suis jamais parvenue à le cerner.
- C'est comme avec toi.
- Comment ça ?
- Enfin, je veux dire... Tu vois, jusqu'à cette nuit, je pensais que tu étais comme tous ces jeunes qui refusent toute forme d'autorité. Un esprit revêche. Une fille secrète et peu liante. En fait, je découvre que tu es quelqu'un de très intelligent et très observateur. Tu es quelqu'un de fort, qui sait ce qu'il veut.
- C'est ma façon à moi de me préserver des autres. Comme je te l'ai dit, je n'ai pas confiance en certains d'entre eux. Je garde donc mes distances en jouant un personnage. Jusqu'à maintenant, ça fonctionne à merveille. Nul ne se méfie de moi. Personne ne me calcule vraiment dans cette turne...
- C'est un peu comme Augustin. Estima Gwendoline. - Il passe un peu inaperçu. D'où vient-il ? Que faisait-il avant d'échouer ici ?
- Tout comme Cléon, il était journalier. Sans aucune attache familiale, il vaquait de fermes en fermes pour gagner sa croûte. C'est un excellent travailleur, un garçon qui ne rechigne jamais à la tâche... Une valeur sûre. Un jour, il se retrouva sans rien. C'était la crise à l'époque... Les propriétaires d'exploitations ne pouvaient plus s'offrir le luxe de s'attacher les services de gens comme Augustin.
- C'était en quelle année ?
- En 1987, si ma mémoire est bonne. A l'évocation de cette date, la jeune femme insouciant parut stupéfaite. - Et oui, ma jolie, malgré son physique pour le moins pubère, Augustin a, en réalité, vingt-huit ans... Enfin bref, pour faire court, un beau jour, il est venu frapper à notre porte pour réclamer du travail. Cléon s'est immédiatement reconnu en lui. Il l'a donc embauché sans la moindre hésitation et il n'est plus jamais reparti... D'après les dires de quelques uns, Augustin serait devenu son p'tit chouchou, son préféré, et je ne suis pas loin de partager cette idée... Quant à notre rouquin, il voue à son patron un culte sans nom. Presque une dévotion. Il lui est fidèle, redevable et surtout, il se montre corvéable à souhait...
- Quant est-il de Victor ?
- Victor ? S'étonna Félicité. - Vous partagez la même chambre ! Ne s'est-il pas confié à toi depuis tout ce temps passé ensemble ?

A cette question, Gwendoline tourna la tête vers l'âtre et la générosité de son foyer. Les reflets ambrés soulignaient avec grâce les traits délicats de son minois et venaient renforcer l'état mélancolique dans lequel elle s'était brusquement réfugiée.

- Même si nous échangeons beaucoup, il reste inflexible quant à évoquer sa vie passée, comme s'il évitait le sujet... Je crois qu'il a énormément souffert...

- C'est peu dire. Souligna son amie. - Cléon en a parfois fait allusion. L'enfant qu'il était alors a fui les guerres tribales qui sévissaient dans son pays d'origine... Le pauvre a vu ses parents se faire assassiner. Réfugié en France, il a été envoyé dans un centre de rétention à Guéret. Mais les conditions de vie étaient telles qu'un beau matin, il a décidé de faire le mur. Il a erré des jours dans les parages, démuné et esseulé...

- Quelle horreur ! Fit Gwendoline. - Pauvre Victor...

- C'est un garçon traumatisé, fragile et désœuvré. Il ne méritait pas de finir ici, avec nous. Cléon n'aurait jamais dû le condamner de la sorte en le contaminant...

Soudain, Gwendoline se mit à renifler avec insistance d'un air écoeuré.

- C'est quoi cette odeur infecte ? Se plaignit-elle.

- Le cellier, je présume. Estima Félicité. - Des remontées de viande avariée. Sûrement dues à un courant d'air...

- Le cellier. Releva la jeune candide, le visage tendu. - C'est dans cette pièce que... ?

- Oui. C'est là que les autres conservent le fruit de leurs chasses. Là aussi que les corps, ou ce qu'il en reste, de ces pauvres gendarmes doivent lentement pourrir... Je te conseille vivement de te boucher le nez, ma jolie. Ces reflux risquent de réveiller la bête qui sommeille en toi... Tu n'es pas encore assez forte pour y résister...

- Tant pis ! Déclara-t-elle en s'extirpant de son fauteuil dans lequel elle s'était engoncée. - Je tiens à voir cette pièce. Accompagne-moi, Félicité. Je t'en prie. J'insiste.

Cette dernière hésita, le regard axé vers la cheminée, soupira à plusieurs reprises, tiqua de manière ostensible puis hocha la tête.

- Très bien. Décida-t-elle en se levant à son tour. - Mais ne viens pas te plaindre si tu défailles.

- Promis.

Le cœur battant, Félicité, qui répugnait à visiter ce sinistre lieu, ouvrit

la marche, le trousseau de clés dans une main et son arme chargée dans l'autre. Les deux femmes longèrent le long couloir d'entrée puis bifurquèrent dans un renforcement terminé par une porte basse légèrement voûtée. Sans rien dire, elle inséra une des grosses clés en fer forgé dans l'ample serrure et la fit tourner deux fois. Le lourd pêne de verrouillage finit par rentrer complètement dans son coffre et la porte céda.

L'entrebâillement laissa entrevoir une pleine obscurité et relâcha d'âcres odeurs de putréfaction qui les saisirent violemment. Le visage blafard, indisposée par ces infects relents, Félicité se tourna vers son amie, restée en retrait derrière elle. Celle-ci appréhendait le fait de pénétrer dans cet antre répugnant et affichait une nervosité visible.

Bientôt, l'ancienne servante passa une main puis un bras dans l'embrasure, à la recherche de l'interrupteur qu'elle finit par trouver et actionner. Le timide déclic se fit entendre mais aucune lumière ne sembla éclairer l'intérieur du cellier.

- Ah ! Fit-elle, d'un air faussement dépité. - L'ampoule a dû rendre l'âme. Constata-t-elle en retirant son bras. - Tu souhaites toujours visiter cet endroit, Gwen ? Lui demanda-t-elle, comme un défi à relever. Celle-ci opina du chef sans prononcer le moindre mot. - Très bien. En ce cas, à toi l'honneur ! Ajouta-t-elle, en ouvrant grand la porte puis en faisant un pas de côté afin de la laisser passer.

L'invitation refroidit la pauvre ingénue. Son corps tout entier se raidit et ses mains tremblèrent.

- Mais il fait noir là-dedans ! Souligna la jeune femme.

- N'aie crainte, ma douce, tes yeux vont s'y faire rapidement.

Le pas incertain et l'air effrayé, Gwendoline finit par obtempérer et s'avança vers l'ouverture. Ayant franchie le seuil, sa vision commença à s'adapter aux ténèbres ambiantes et lui permit ainsi de discerner les contours du maigre palier de forme carré sur lequel elle se tenait. Puis elle remarqua ceux d'une rambarde en bois qu'elle ne tarda pas à utiliser pour descendre les marches d'un fragile escalier. Plus elle s'enfonçait dans ce gouffre sans fond et plus son sens olfactif, particulièrement développé, se voyait confronté à ces repoussantes émanations. Bientôt, elle perçut le lancinant bourdonnement d'une myriade d'insectes volants, bruit qui se renforçait à mesure qu'elle effectuait sa lente progression. Alors que, pas à pas, elle rejoignait le cœur de ce lugubre espace, elle poussa un cri de stupeur,

tressaillant sur place en voyant jaillir dans son dos une brusque luminosité, en un seul craquement d'allumette. Juste derrière elle, l'ayant discrètement suivie comme son ombre, Félicité venait de mettre la main sur une vieille lampe à huile, toute poussiéreuse, qu'elle s'était empressée d'activer, irisant ainsi les lieux d'une naissante lueur dorée.

- Tu m'as fait peur ! Se plaignit Gwendoline.

- Désolée. Fit sa camarade d'un air amusé. - Trop tordant de te voir ainsi, si contractée... Si... Soudain, n'ayant pas le temps ni l'opportunité de finir sa phrase, le regard de la malicieuse s'arrêta net sur un détail pour ensuite le fixer avec un air épouvanté. - Mon Dieu...

- Quoi ? Fit son amie inquiète, en essayant de repérer l'objet de sa brusque aversion.

Là, juste sous son nez, à quelque pas de sa position, elle vit étinceler les rebords en inox d'une longue table, montée sur roulettes, sur laquelle reposait un bedonnant corps dénudé. Le souffle coupé, Gwendoline recula instinctivement, heurtée par cette vision d'horreur. Très vite, elle prit conscience que ses petits chaussons pataugeaient dans une flaque poisseuse, de couleur brunâtre. « Du sang ! » Pensa-t-elle en s'écartant vivement, la main sur la bouche, comme pour refréner une soudaine envie de rendre.

Sans se démonter, Félicité osa s'approcher de la dépouille ainsi délaissée dans le noir. La lampe à la main, elle la leva pour mieux l'apprécier.

- Dégueulasse ! Lâcha-t-elle d'un air rebuté. - Comment peuvent-ils s'adonner à ça ?

La peau du malheureux brigadier accusait une teinte crayeuse. Son bras droit avait été sectionné au niveau du coude et son ventre, rebondi et flasque, largement ouvert depuis le plexus jusqu'au nombril, laissant entrevoir la blancheur des os et du cartilage d'une cage thoracique découpée ainsi que l'aspect gluant et sanguinolent des organes internes...

- Tu l'ignoris ? S'étonna son amie, entre deux grandes respirations.

- Je savais que cette pièce était particulière. Lui avoua-t-elle. - Je savais qu'ils y entreposaient de la viande. Mais naïvement, je croyais qu'il s'agissait uniquement de gibier, chassé en pleine forêt... J'ignoris qu'ils y pratiquaient ce genre de chose... Manger de la chair humaine... Quelle monstruosité !...

- Mais enfin, tu savais qu'ils avaient tué ces gendarmes !

- Oui, bien sûr ! Mais de là à se délecter de leurs restes !... Crois-moi, j'étais à mille lieux d'imaginer ça... Du cannibalisme !...

- Que ressens-tu, là, à l'instant ?
- Que veux-tu dire ?
- As-tu envie, toi aussi, de goûter à toute cette viande ?
- Non. Pas une seconde... Cette idée me révolte !...

Non loin de la table, les deux femmes remarquèrent un petit chariot mobile, lui aussi en inox, sur lequel avaient été disposés tous les ustensiles nécessaires à la découpe. Les lames des bistouris, des scalpels, lancettes et de l'écarteur scintillaient encore de fines gouttelettes rouges et de minces résidus tissulaires.

En progressant davantage dans ce musée des horreurs au bas plafond, bien caché derrière un contingent de vieux tonneaux aux odeurs rances, elles tombèrent sur un imposant congélateur à l'intérieur duquel reposaient des dizaines d'abats humains variés, savamment emballés dans du papier cellophane.

- Tu crois que monsieur Ravel est au courant ? Demanda timidement la jeune Gwendoline, l'estomac retourné.

- D'après toi ? Lui rétorqua sèchement Félicité. - Imagines-tu un seul instant qu'il ne le soit pas ?

- Vraiment, tu ignorais ce qui se tramait ici ?

- Je te le répète : je pensais que ce local servait à conserver le gibier... Tu sais, malgré mon ancienneté, on ne me dit pas tout ici. Du reste, c'est bien la première fois que Cléon me confie toutes les clés du manoir !... A vrai dire, je crois que ces pratiques écoeurantes ont commencé à l'époque où Étienne et Fabrizio ont posé le pied dans cette communauté. Même si, auparavant, je me doutais que les Morlan se servaient de cette cache pour y enfermer leurs innocentes victimes, j'étais à mille lieux de m'imaginer qu'elle s'était soudainement transformée en boucherie...

Soudain, le visage de Gwendoline s'illumina en une moue de profonde sidération.

- Crois-tu... Crois-tu que nous ayons mangé de cette viande ? Sans le savoir, ne nous a-t-on pas servi quelques morceaux choisis lors de nos repas en commun, en pensant qu'il ne pouvait s'agir que de chevreuil, de lièvre ou bien de sanglier ?... Avons-nous été complices de tels forfaits ?... A-t-on été abusé et transformé en mangeur de chair humaine ?...

A son tour, son amie tira une tête de trois mètres de long, bouleversée par cette terrible théorie. Le visage défait, elle referma prestement le

couvercle du congélateur, incapable de trouver le moindre argument afin de réfuter cette effroyable possibilité...

- Les salauds ! Dit-elle au bout d'une longue minute, l'air épouvanté. - C'est l'œuvre de Cléon et de lui seul... Ça ne peut être que lui...

- Comment ça ?

- Cela fait partie de son dessein... A notre insu, ce fumier veut faire de nous des bêtes sauvages, assoiffées de sang et dénuées de morale. D'implacables prédateurs, mus par l'irrépressible désir de dévorer le monde...

XXIII.

« Dring... Dring... Dring»

Le combiné du téléphone finit par être décroché.

- Mairie de Modeyrot ? Annonça une voix légèrement essoufflée.

- *Bonsoir, ici la gendarmerie de Guéret. Précisa l'homme au bout du fil. - Capitaine Morin. Pourrai-je m'entretenir avec monsieur Lavergne ?...*

L'individu hésita.

- C'est moi-même... Bonsoir, capitaine... Que puis-je pour votre service ? Dit-il en prenant un ton plus détaché.

- *Bonsoir monsieur le maire. Veuillez excuser cet appel tardif mais nous sommes quelque peu préoccupés... Nous savons qu'une de nos patrouilles vous a visités aujourd'hui, au cours de l'après-midi. L'affaire concernait la disparition des deux jeunes randonneuses...*

- Ah oui ! Fit Lavergne. - Je les ai moi-même reçus dans mon bureau. Je leur avais précisé que nous avions diffusé les avis de disparition sur l'ensemble de la commune et que, malheureusement, nous n'avions, pour le moment, aucune information se rapportant à cette affaire. Ensuite, ils s'en sont retournés. Peut-être ont-ils décidé d'aller interroger quelques habitants du village... Mais depuis, je ne les ai pas revus... Pourquoi ?... Y a t-il un problème ?

- *Justement, oui.* Lui confirma le gendarme. - *Nous n'avons plus de leurs nouvelles depuis cette visite. La communication a été totalement rompue.*

- Ah. Fit Lavergne. - Je crois me souvenir qu'ils avaient effectivement l'intention de prospecter un peu dans le secteur avant de repartir pour Guéret... Écoutez, capitaine, j'essaie d'en savoir un peu plus de mon côté et je vous rappelle dès demain matin.

- *Inutile, monsieur le maire. Dès demain, tôt dans la matinée, nous organiserons des recherches approfondies par chez vous. Je tenais à vous l'annoncer de vive voix.*

- C'est tout naturel... Je comprends... Dès demain, j'en informerai mes administrés... Bonsoir capitaine.

L'air préoccupé, il raccrocha maladroitement le combiné tandis que, debout dans l'encadrement de la porte du bureau, patientaient Myriam et le

turbulent Jeannot.

- Alors ? Fit la femme, désireuse d'en savoir davantage.

- Alors nous sommes dans la merde. Lui répondit froidement Lavergne, le regard perdu dans le vide. - Ils vont venir ici, fourrer leur nez partout. Des dizaines de gendarmes en uniformes, des équipes cynophiles et quelques hommes-grenouilles afin de sonder les étangs et les rivières...

- C'est forcément Ravel. Lui indiqua le jeune à la veste en jean. - Sa clique et lui ont dû se débarrasser de ces gêneurs. Je l'avais dit ! Je vous avais bien prévenus ! Cette fois, il n'y a plus de pacte qui tienne, plus d'excuses ! Il faut faire table-rase !

- C'est pas le moment, idiot ! Gronda le maire en tapant du poing sur la table. - Il faut justement faire profil bas, ne pas attirer l'attention sur nous ! S'ils trouvent quelque chose d'incriminant au manoir, nous leur diront que nous ignorions tout, que nous n'y sommes pour rien... Ravel devra se dépêtrer seul de cette situation.

Myriam abonda en ce sens d'un léger mouvement de tête.

- Effectivement, c'est plus sage. Dit-elle. - Désolidarisons-nous de cette crapule et de toute sa bande de tueurs. Coupons les branches pourries... Que faisons-nous au sujet de ces empêcheurs de tourner en rond qui végètent dans l'église ?

- Espérons que le prêtre règle définitivement leur compte... Ensuite, nous aviserons en conséquence...

- Et si Ravel nous met en cause ? Souligna Jeannot.

- Et bien, nous nierons ! S'emporta Lavergne en se levant de sa chaise.

Soudain, un bruit étouffé de pétarade leur parvint. Cela provenait du dehors. Les visages se figèrent en adoptant des moues stupéfaites. Sans attendre, Lavergne se tourna vers la fenêtre de son bureau, s'en approcha et, de ses doigts, souleva deux lames plastifiées couleur crème de son store vénitien. Là, par ce maigre interstice et malgré la faible visibilité, il put distinguer plusieurs mouvements suspects. Bientôt, des cris d'hommes et de femmes fusèrent de toute part. Des silhouettes, poussées par la curiosité, eurent le malheur de mettre un pied hors de leurs maisons. Aussitôt, un fusil mitrailleur crépita et des corps tombèrent sur le sol.

- Nom de Dieu ! Fit le maire, le nez toujours collé au carreau. - Ces salopards ont décidé d'ouvrir les hostilités ! Aussitôt, dans l'emballement, l'homme aux épaisses lunettes se focalisa sur l'un des tiroirs de son bureau. Il l'ouvrit

pour ensuite en tirer un pistolet chromé de vieille facture.

- C'est l'arme de Guerlande ? Reconnut Jeannot.

- Exact. Je lui ai confisquée. - Je pense qu'elle va me servir. Précisa-t-il en le fourrant dans sa ceinture de pantalon. - Myriam et toi, aller au deuxième étage, dans la salle de réunion. Vous y verrez un grand placard métallique contre le mur du fond. Il est ouvert. Pas besoin de clé. Vous y trouverez de quoi riposter...

- Tu conserves des armes à feu au sein de la mairie ? S'étonna la femme.

- Je n'ai jamais pu me résoudre à m'en débarrasser. Des reliques datant de l'Occupation. Lui confia-t-il. - Tout porte à croire que j'ai eu raison...

Criblés de balles, une dizaine de corps sans vie, hommes et femmes de tout âge, jonchaient déjà le pas de porte de leurs demeures tandis que leurs meurtriers, revêtus de combinaisons noires, progressaient vers la mairie d'un pas énergique et d'une souplesse incroyable.

- Je croyais que nous devions les convaincre de nous rejoindre ! Fit remarquer l'un d'eux à celui qui semblait être leur chef.

- Plus le temps. Lui répondit-il. - Ce soir, nous mettons un terme à quarante années de mensonges, de détestations et de trahisons. Ce soir, Fred, nous prenons le pouvoir par la force. Nous sommes les élus, choisis par Dieu pour régner sur cette Terre. Ces villageois ne sont que des pleutres. Ils ne méritent pas d'entrer dans le grand dessein du Tout Puissant ! Ce soir, *les Enfants d'Enkidu* sortent les griffes ! L'homme arrêta sa marche puis se tourna vers lui pour lui planter son regard halluciné dans le sien. - As-tu quelque chose à ajouter, Fred ? Ce dernier, dérouté par le brusque revirement de son leader, se mit à pâlir et à bredouiller des choses inintelligibles. - Fort bien. A présent, allons débusquer ce couard jusqu'au tréfonds de sa tanière et finissons-en...

Depuis le seuil de leurs portes et le rebord de leurs fenêtres, les habitants les plus téméraires, décidèrent de répondre à l'incursion. A coups de chevrotine, ils les visèrent avec plus ou moins de réussite. Un vacarme assourdissant s'éleva alors dans le bourg tandis que les hommes de Ravel tentaient de se mettre à l'abri.

- Bande d'enflures ! Gueula un type depuis sa fenêtre tout en vidant, coup

sur coup, les deux canons de son arme.

Une des cartouches tirées parvint à toucher son but. L'impact percuta violemment l'épaule de Fred qui, aussitôt, lâcha son automatique en poussant un râle. Du sang gicla de sa blessure et son corps, ainsi percuté, partit à la renverse pour ensuite, s'effondrer sur le bitume. Aussitôt, Augustin et Victor se précipitèrent vers lui et le tirèrent par le col afin de l'évacuer et le mettre en sûreté.

Pendant ce temps, Étienne repéra le tireur, épaula son *Garand* et prit le temps nécessaire pour ajuster sa visée. Assurément, il jubilait à l'idée de faire un carton. Ne se souciant aucunement des balles qui fusaient tout autour de lui, encouragé par Fabrizio, il ferma l'œil droit, retint son souffle puis pressa la détente. La détonation éclata, résonnant en plusieurs salves. Depuis sa fenêtre, l'individu ciblé s'affala sur son rebord de fenêtre avant qu'une vive coulure brunâtre n'imprègne son mur couleur sable. « Touché coulé ! » Exulta le ténébreux trentenaire. « tu l'as eu, champion ! ».

Mais Fabrizio n'eut pas le temps de jubiler davantage. Une décharge de plomb l'impacta en pleine face, réduisant son visage en une bouillie sanglante et éclatante. L'homme chuta violemment sur le sol, le corps traversé par les dernières convulsions d'une vie qui, inexorablement, s'effiloçait pour s'échapper définitivement.

Au comble de l'impuissance et de l'horreur, Étienne resta figé à le voir ainsi s'en aller. Sans prendre conscience du danger, ignorant le feu nourri qui sévissait toujours, il s'agenouilla près de lui, lui tint la main fermement jusqu'à ce que, submergé par une brusque montée de haine, il échange son vieux fusil pour le *Karabiner* de son défunt camarade. Se redressant prestement en hurlant, il ouvrit le feu avec frénésie mais sans grande efficacité, arrosant de façon hasardeuse les façades environnantes.

- Étienne ! S'écria Ravel, réalisant l'aveuglement dans lequel il s'était réfugié.
- Calme-toi !... Cesse le feu et mets-toi plutôt hors d'atteinte !

Les coups pleuvaient de toute part, provenant des maisons alentours. Les projectiles, par dizaines, ricochaient sur le bitume en formant de brèves étincelles. Étienne finit par refréner ses pulsions et courut rejoindre les autres, regroupés derrière une Renault 19. Alors qu'un déluge de feu s'abattait encore sur eux, martelant la carrosserie par vagues successives, Ravel et ce qui restait de sa troupe, attendirent que l'orage passe.

- Les empaffés ! Lâcha Étienne qui n'avait toujours pas décoléré, accroupi

contre la portière côté passager. - J'vais me les faire ! J'vais tous me les faire, un par un ! Répétait-il en boucle tout en rechargeant son arme.

D'un geste délicat, Ravel repoussa la main de Fred afin de mieux constater l'étendue des dégâts.

- Tu pourras tenir ? S'inquiéta-t-il.

- Sans problème, patron. Le rassura ce dernier qui, malgré ses grimaces, parvint à esquisser un semblant de sourire. - Une simple égratignure... J'ai connu pire...

- A qui est cette voiture ? S'interrogea subitement Augustin, les yeux rivés sur elle.

- Certainement à cet étranger. Supposa Victor. - Celui qui accompagne Guerlande.

- Ils sont donc ici, avec cette femme. Ajouta Fred, le visage luisant de sueur. - A l'intérieur du bâtiment, avec le maire. Elle a dû déjà tout lui déballer concernant les conditions de son enlèvement...

- Bon, très bien les enfants. Interrompit leur leader en baissant le son de sa voix. - A mon signal, nous filons droit sur l'entrée principale du bâtiment. On court sans se retourner, sans tenter quoique ce soit, c'est compris ?... Augustin et Victor acquiescèrent sans hésiter, tous deux visiblement marqués par la tournure tragique des événements et la perte de Fabrizio. - Étienne ?

- Ok, chef. Grogna de dernier. - C'est d'accord...

Ravel enclencha le décompte en le matérialisant à l'aide de ses doigts. « Un... Deux... Trois. Allez ! »

Les cinq individus émergèrent de leur cache avec une étonnante réactivité puis se précipitèrent vers les portes vitrées de la mairie alors qu'une nouvelle vague de détonations se déclenchait juste derrière eux. Les impacts brisèrent les panneaux vitrés en mille éclats. Malgré ce déluge de feu, l'équipée parvint à passer les portes pour se réfugier dans le hall d'entrée, toujours poursuivie par un concert ininterrompu de déflagrations.

Sans perdre un seul instant, le quintet se mit à couvert, évitant à tout prix de rester dans le champ des tirs. Au bout d'une minute, ces derniers s'estompèrent puis cessèrent. Ravel et ses hommes en profitèrent pour gagner au plus vite l'accueil situé juste derrière une porte à double battants. Brandissant leurs armes, ils filèrent jusqu'à s'arrêter devant un point d'accueil silencieux, éclairé par une modeste lampe de bureau, restée

allumée. D'un geste précis de la main, leur chef indiqua une autre source lumineuse, émanant d'un entrebâillement de porte, située au bout d'un court renforcement, à l'extrémité gauche du comptoir. Malgré sa blessure, soufflant tel un bœuf, Fred ouvrit le chemin, aussitôt imité par Étienne, Augustin puis Victor.

Une sonnerie diffuse de téléphone leur parvint mais personne ne prit la peine de l'interrompre. Du canon de son arme, Fred poussa légèrement la porte et découvrit un bureau parfaitement éclairé mais déserté. La sonnerie se tut, plongeant à nouveau la pièce dans un silence feutré.

- RAS ! Indiqua-t-il à ses compagnons.

A cet instant, alors que ceux-ci pénétraient à leur tour dans la place, un bruit sourd, venant d'en haut, les alerta. Tous levèrent la tête vers le plafonnier en tendant l'oreille. Un long silence d'observation s'en suivit...

- Quelqu'un se déplace au premier. Fit remarquer Fred d'une voix modérée.

- C'est lui. Murmura Étienne. - C'est ce froussard.

Puis, les coups assourdis se dédoublèrent à un rythme plus ou moins régulier.

- Combien sont-ils là-haut ? S'interrogea le jeune rouquin, attentif à la moindre fluctuation sonore.

- Deux, on dirait. Intervint Victor. - Une personne d'au moins quatre-vingt kilos et une autre plus légère.

- Quelle formidable précision, mon garçon ! Considéra Ravel qui, enfin, daigna entrer dans la pièce. - Un talent inestimable et si précieux ! Vous avez entendu, messieurs ? Ils se terrent au premier étage. Dit-il d'un air mauvais en levant à son tour la tête vers le plafond. - Allez vite me les chercher.

Soudain, une rumeur naissante leur parvint depuis l'extérieur. Alerté par ce tumulte qui couvait, Ravel se dirigea précipitamment vers la fenêtre en contournant le bureau puis vint coller son visage à la vitre en soulevant les lames du store tiré. Malgré la nuit et son manteau obscur, il devina des ombres envahir la place. Des dizaines de silhouettes qui s'étaient agglutinées près du parking, discutant et gesticulant avec force et nervosité...

- Ne perdons pas de temps, mes enfants. Souligna-t-il d'une voix curieusement sereine. - Car nous n'allons pas tarder à avoir de la visite. Hâtez-vous avant que les choses ne se gâtent. Trouvez-moi Lavergne, Guerlande et tous les autres. Une fois ce problème définitivement réglé, nous forcerons tous ces habitants à se soumettre... S'ils refusent, nous nous

débarrasserons d'eux...

- Vous êtes sûr ? Demanda Fred. - Je veux dire... Êtes-vous certain à cent pourcents que ses fidèles nous pardonnent aussi facilement d'avoir exécuté leur leader ?

A cette question, Ravel se détourna de la fenêtre en se redressant puis gratifia son subalterne d'une mimique faussement réjouie.

- Si je compte bien, Fred, cela fait deux fois que tu remets en cause mes décisions... Que se passe-t-il, mon ami ?... Tu n'as plus foi en moi ?

- Si, mais...

- Il n'y a pas de « mais » ! S'écria brusquement son chef dont la teinte de ses iris venait de virer au jaune fauve. - Trouvez-moi Lavergne et que ça saute !...
Allez !

XXIV.

Alistair en tête, le petit comité retrouva enfin l'air glacial du dehors. Sortant précipitamment de l'église par sa porte arrière, il longea l'édifice d'un pas mesuré, s'aidant du mur extérieur pour progresser sans risquer la chute. Marie se proposa de les guider dans l'obscurité de la nuit, elle qui avait ce talent de pouvoir discerner les choses aussi nettement qu'en plein jour. Aussi, elle vint se placer en première ligne afin de mieux guider ceux qui la suivaient de près.

Pendant que des détonations sporadiques claquaient un peu plus loin, résonnant dans tout le bourg et même au-delà, le quatuor s'approcha furtivement de la place jusqu'à se figer en rang d'oignon à son approche...

Là, le regard axé vers les premières habitations apparaissant dans son champ de vision, Marie ne put réprimer un petit cri de frayeur, la main sur sa bouche afin d'en limiter l'amplitude.

- Quoi ? L'interrogea Alistair, inquiet. - Qu'avez-vous vu ?

- Des gens étendus sur le seuil de leurs maisons. Lui indiqua-t-elle d'une petite voix chevrotante. - Tous morts... Abattus froidement...

Aussitôt, d'autres coups de feu éclatèrent, plus proches et davantage percutants.

Des voix d'hommes assourdies leur parvinrent ensuite puis le couinement d'une fenêtre que l'on ouvre avec empressement.

- Bande d'enflures ! Gueula un homme avant que ne retentissent simultanément deux puissantes déflagrations suivies d'un râle étouffé.

- Nom d'un chien ! Fit Guerlande, visiblement contrarié de ne pas pouvoir assister à la scène. - C'était quoi ça ?

- On dirait une riposte. Considéra Stéphanie.

« Il est là !... Tu le vois ?... Vas-y, descends-le !... Vas-y mon pote ! »

Un énième coup de feu retentit alors. « Waouh ! Touché, coulé ! » Puis deux autres détonations crépitèrent, coupant court à l'exultation de l'individu. Une plainte s'ensuivit, celle d'un individu éploré qui, très vite, se mit à hurler tout en déchargeant frénétiquement le contenu de son arme. Bien à couvert derrière le mur d'enceinte de l'église, à quelques pas de son

parvis, Guerlande et ses compagnons perçurent le sifflement des balles puis l'injonction d'un homme plus avisé :

« Calme-toi !... Cesse le feu et mets-toi plutôt hors d'atteinte ! »

- Ravel ! Reconnut le sexagénaire. - C'est bien sa voix, je la reconnaîtrais entre mille !

- Je m'en souviens aussi ! Souligna Stéphanie d'une voix troublée. - Même si nous avons les yeux bandés, Sylvie et moi, jusqu'à mon dernier souffle je me souviendrai de cette foutue voix !... Ce mec était bien là, dans ce cellier, en compagnie de nos deux ravisseurs... Oui, c'est bien lui...

- Pas étonnant, c'est leur chef.

- Ravel. Rumina Alistair. - Un des deux alphas... Lavergne et lui sont donc tous les deux ici... Marie, que voyez-vous à présent ?

Postée devant eux, l'adolescente s'avança un peu plus, afin de mieux apprécier les choses.

- D'autres fenêtres et d'autres portes s'ouvrent. Commenta-t-elle d'une voix fébrile. - Je vois des dizaines de gens sortir de chez eux avec des fusils...

- Apparemment, ils veulent en découdre. Réalisa l'enseignant.

- Ça risque de faire du bruit ! Ajouta Guerlande.

Effectivement, au bout de quelques minutes, plusieurs rafales claquantes tonnèrent, de façon alternée et chaotique. Des bruits de verre brisé s'entendirent au loin, des cris de colère résonnèrent en masse, une rumeur s'éleva doucement pour, très vite, s'amplifier. Des insultes fusèrent, se mêlant aux différentes détonations. Une confusion tumultueuse et désorganisée paraissait avoir envahi la place du village.

- Que fait-on ? Demanda Stéphanie.

- On attend que ça se calme. Proposa Kridge.

- Les gens convergent vers la mairie. Poursuivit Marie. - Ils sont décidés à y entrer... Je vois un corps par terre, près de la voiture...

- C'est parfait. Estima l'enseignant. - Une fois qu'ils seront tous entrés, nous, on fonce dare-dare vers la bagnole. On prend le matériel dans le coffre et... Stéphanie, vous avez le permis ?

- Oui. Répondit-elle de façon évasive. - Pourquoi ?

- Vous prendrez le volant. Vous et Marie, vous filez le plus loin possible...

- Et vous ?

- Ça, c'est mon affaire.

- Et la mienne. Intervint Guerlande. - Je vous accompagne, cow-boy !

- Vous êtes sérieux, là ? S'emporta la femme. - Vous pensez qu'à vous deux, vous êtes capables de vous confronter à tous ces gens ? Nous sommes aussi aveugles que des taupes ! Comment ferez-vous pour vous diriger dans l'obscurité, face à des individus dotés d'une parfaite nyctalopie ?

- Aucun souci. Rétorqua Alistair. - En plus des armes, il y a d'autres lampes-torches dans le coffre.

- Je refuse ! S'écria-t-elle. - Je vous l'ai dit : je veux venger la mort de mon amie ! Hors de question que vous m'excluez de cette opportunité !

- Et que faites-vous de Marie ? Répliqua-t-il en élevant à son tour la voix. - Pas question de mettre inutilement sa vie en danger !

- Je suis assez grande pour prendre mes propres décisions. Objecta calmement l'adolescente. A ces mots, elle se tourna vers eux et les gratifia de son regard phosphorescent, telles deux petites lunes. - Malgré les apparences, souvenez-vous que je suis de loin une adulte et, en tant que telle, je suis mon propre maître.

- Voilà ! Fit Stéphanie, heureuse de ce soutien.

Devant une telle opposition et de tels arguments, Kridge ne put que se résoudre à capituler.

- Très bien. Vous venez. Mais s'il vous arrive malheur, ne venez pas vous plaindre.

Il fallut attendre encore de longues minutes avant que les insurgés, agglutinés sur la petite place, ne se décident enfin à pénétrer dans l'enceinte du bâtiment municipal.

Profitant de cette aubaine, le quatuor accourut dans la pénombre en se fiant toujours à leur jeune éclaireuse. Même si leur vue commençait à trouver quelques arrangements avec l'obscurité, leur permettant ainsi de discerner les formes environnantes avec davantage de précision, leur liberté d'action, quant à elle, souffrait toujours d'importants handicaps.

Se dirigeant vers la Renault, au son chahuté des clameurs émanant de l'édifice, les quatre compagnons tombèrent en cours de route sur le cadavre d'un homme d'un certain âge, allongé sur le dos, une moitié du visage réduit en un ignoble steak façon tartare.

Stéphanie tressaillit d'effroi en réalisant l'étendue de la mutilation.

- Un des fidèles de Ravel. Leur signala Guerlande, en se penchant au dessus de la dépouille, comme pour mieux l'examiner. - Décidément, après les

frères Morlan, sa petite secte commence à se réduire en peau de chagrin !... Je crois me souvenir qu'il se prénomrait Federico ou peut-être bien Francesco... Enfin, un truc dans le genre... En tout cas, c'était une sacré fripouille !... Personne ne le regrettera...

- Je ne l'ai jamais vu. Confia Marie.

Face à cette révélation, son frère et Stéphanie conservèrent un silence compatissant, incapables d'imaginer l'épouvantable calvaire que la malheureuse avait pu endurer durant toutes ces années, dans le plus infâme des isolements.

Pendant ce temps, sans se soucier du macchabée, Alistair s'affairait sur le coffre arrière de sa voiture. Après plus d'une minute à farfouiller dans ses poches pour en extraire un trousseau de clés, il introduisit celle qui correspondait dans la serrure. Après maints tâtonnements, il parvint enfin à l'ouvrir. Il souleva ensuite un volumineux barda, couleur kaki, qu'il déposa à ses pieds. Il s'accroupit, fit glisser la fermeture éclair et accéda au pesant contenu. Sans mot dire, il mit la main sur deux lampes-torches en alluma une et tendit l'autre à Guerlande. Puis, il s'empara d'une arme de poing, un *Beretta* noir modèle 92, d'un chargeur compatible qu'il inséra aussitôt dans la poignée avant d'actionner la glissière.

- René a raison, commenta Stéphanie, vous savez y faire avec ce genre d'engin !

Kridge feignit d'ignorer la remarque lorsque, soudain, une lumière jaillit à travers la porte endommagée de la mairie, projetant ainsi une aura jaunâtre et diffuse sur la maigre esplanade ainsi que sur le parking.

- Baissez-vous ! Enjoignit Guerlande.

Les deux femmes obtempérèrent aussitôt et tous s'accroupirent derrière le véhicule, espérant ainsi ne pas être repérés depuis l'intérieur du bâtiment. Ils percevaient encore la clameur calfeutrée des villageois, regroupés à présent dans le hall d'entrée. Celle-ci finit par s'étouffer à mesure que la masse houleuse progressait au sein des locaux.

- Qu'avez-vous l'intention de faire, monsieur porte-flingue ? Demanda Stéphanie avec une pointe de sarcasme dans le ton de sa voix.

- Aucune idée précise, je vieux bien l'admettre. Lui avoua Alistair en vérifiant l'état effectif de son arme. - Mes deux cibles sont actuellement à l'intérieur de ce bâtiment. Malheureusement la place est déjà occupée par un paquet de gueulards survoltés qui ne souhaitent qu'une seule chose :

faire la peau à Ravel et aux siens...

- Pourquoi ne pas les laisser faire ? Suggéra Guerlande. - Pourquoi ne pas les laisser s'en prendre à ce salopard ? Ça vous faciliterait le travail !... Soudain, le visage du sexagénaire s'illumina. - Ah oui, bien sûr ! Suis-je bête !

- Quoi donc ? Demanda Stéphanie.

- Pour que la malédiction soit levée, il faut que l'alpha soit tué par un humain et non par un de ses congénères.

- A vrai dire, je l'ignorais. Admit Kridge. - Mais merci pour cette info, vieux. Cela me conforte dans le fait que je dois m'occuper seul de cette affaire.

- Pourquoi seul ? Rétorqua la jeune femme. - Si moi je le tue, ça reviendrait au même, non ?

Guerlande fit une moue dubitative.

- Mouais... C'est pas faux. Il n'y a rien de personnel dans ce principe. Il faut juste que ce soit un non contaminé qui le fasse !

- Bon, ok ! S'énerva l'enseignant en levant les mains. - Comment procède-t-on alors ?

- Bah moi je propose qu'on attende un peu avant de nous jeter dans la mêlée. Émit Stéphanie. - Le temps qu'ils écrèment un peu tout ça en s'entretenant. Un peu de ménage ne nous ferait pas de mal ! De toute façon, René nous a dit que l'alpha, quel qu'il soit, n'est pas aisé à abattre !... Que pour ça, il fallait respecter une sorte de procédure dont on ignore tout...

- Au moins une qui retient mes leçons ! S'enorgueillit le sexagénaire, un large sourire jauni lui barrant le visage. - Elle a raison, la p'tite dame ! Attendons sagement qu'ils se trucident entre eux.

Brusquement, ils perçurent un léger frémissement ainsi qu'une présence surgir juste derrière eux. Ils tournèrent la tête et virent un adolescent boutonneux se tenir debout devant eux, un fusil de chasse bien en main. Vêtu d'un pull-over bouloché, de couleur sombre, et d'un pantalon en velours marron, ce grand dadais au front masqué par une frange mal égalisée, leur adressa un regard ahuri.

- Émile ? Fit la jeune Marie en se relevant avec douceur.

L'adolescent la jaugea avec insistance jusqu'à ce que l'expression de son visage se modifie légèrement.

- Marie ? Dit-il d'un air subjugué. - C'est toi, Marie ?... Mais... On m'avait dit que... Je te croyais...

- Émile, l'aborda doucement Guerlande, que fais-tu ici ? Où sont tes

parents ?

Le garçon lui adressa un regard humide.

- Ils les ont tués, monsieur Guerlande. Déclara-t-il d'une voix chevrotante. - Mon père avait flairé la présence de rôdeurs. Il est sorti dehors pour s'en assurer... C'est là qu'ils lui ont tiré dessus, sans la moindre sommation... Affolée, ma mère est sortie à son tour, pour s'enquérir de son état... Elle aussi a été lâchement abattue...

- Désolé, petit. Fit le sexagénaire, ne sachant trop quoi dire. - C'est moche... Très moche...

Soudain, provenant de la mairie, leur parvinrent les signes d'une très forte agitation. Des éclairs sporadiques éclairèrent la pénombre des hautes fenêtres situées au premier étage, accompagnés de détonations assourdies, de grognements bestiaux et de cris déchirants.

- A nous d'entrer en scène ! Décida Kridge. - J'ai la nette impression que votre écrémage est en train d'avoir lieu !...

Sous les regards interdits de ses compagnons, l'arme au poing, l'homme courut vers les portes vitrées en adoptant un rythme particulièrement souple et bondissant.

- Je vois que Monsieur ne nous laisse pas le choix ! Souligna Stéphanie. - Dans la précipitation, les trois amis se ruèrent sur le contenu du sac, laissé ouvert sur le bitume. A leur convenance, chacun prit une arme ainsi qu'un chargeur approprié. Puis, on remit à la hâte le barda dans le coffre avant de refermer celui-ci.

- Je viens avec vous. Leur déclara le jeune Émile, son fusil de chasse tenu fermement entre ses mains. Devant une telle insistance, le trio s'échangea des regards perplexes. - Vous ne pouvez pas m'y empêcher. Répéta le garçon d'un air résolu.

XXV.

Étoffée d'un nouveau membre, la petite équipée rejoignit Alistair, déjà positionné au sein du dangereux sanctuaire, redevenu brusquement silencieux.

Saupoudrés de mitons, deux luminaires éclairaient son hall d'entrée d'une lumière crue et sans nuance.

Évoluant sur un sol damé, noir et blanc, couvert de bris de verre et de poussière de craie, le cœur battant la chamade et les sens aiguisés, les cinq compagnons, armes au poing, avançaient mètre après mètre jusqu'à atteindre la double porte donnant sur l'accueil.

Soudain, des voix éclatèrent en résonances, des cris de terreur mais aussi des bruits étouffés provenant des niveaux supérieurs. Tendait un peu plus l'oreille, Kridge et ses amis purent distinguer précisément le bruit de cavalcades à travers des couloirs mais aussi, plusieurs mais brèves déflagrations dont les échos se répercutaient à travers la vastité des lieux.

- Nous devrions nous scinder en deux groupes. Conseilla Guerlande en virevoltant sur place, son UZI fermement empoigné.

- Non. Fit Stéphanie, le trouillomètre proche de zéro. - Restons groupés. C'est plus sûr...

Alistair sourit en remarquant son air hagard.

- En effet. Dit-il. - Je crois que c'est plus sage.

Au bout d'une minute, à l'extrémité Est du hall, passant devant les portes menant à l'accueil, ils arrivèrent au bas d'un court escalier en béton, entièrement carrelé d'une mosaïque aux couleurs chamarrées.

- Ils sont là-haut. Leur précisa la jeune Marie d'une voix étrangement posée, le regard concentré sur le premier palier et sa double porte grande ouverte.

- Elle dit juste. Confirma Émile. - Je les sens.

- Heureux d'avoir des détecteurs tels que vous, les jeunes ! Plaisanta Guerlande.

Mais nul n'avait envie de rire, trop attentif au moindres détails ou bien trop effrayé par la situation.

Bientôt, Alistair en tête, ils s'engagèrent dans l'escalier lorsque un

autre bruit les figea. Kridge mit un doigt devant sa bouche à l'intention de ses suiveurs et leva la tête pour espérer apercevoir quelque chose dans la cage d'escalier qui les surplombait, celle qui filait droit vers le deuxième niveau. Sous la lumière jaunâtre d'un simple luminaire accroché au mur couleur pastel, il ne distingua rien de suspect.

Mais à ce moment précis, une silhouette apparut sur le premier palier, surgissant de l'issue à double battant et du couloir attenant. Le pas chancelant, les habits déchirés et maculés de sang, l'individu se dirigea vers eux, les bras tendus vers l'avant. L'homme, d'une quarantaine d'années, grand, le visage anguleux et le crâne dégarni, le teint blafard, tout barbouillé de rouge, leur bredouilla des borborygmes incompréhensibles avant d'échoir brutalement sur le sol en émettant un dernier râle.

Muselés dans leur silence, les cinq amis conservèrent un temps un état de stupeur avant de grimper les quelques marches restantes qui les séparaient du palier et du moribond.

- C'est Bernard Louvain. Indiqua Émile, visiblement ému par cette pénible constatation... Un voisin de mes parents...

- Deux balles en pleine poitrine. Précisa Kridge en examinant le corps qui, imperceptiblement, amorçait un curieux changement. Peu à peu, son aspect physique se desséchait jusqu'à adopter les traits fanés d'un octogénaire aux cheveux argentés. Il releva aussi le remarquable collier qui lui enserrait le cou et le détacha en tirant d'un coup sec sur la chaînette. - Ça peut nous être utile. Ajouta-t-il en fourrant le bijou dans sa poche de veste.

- Vous auriez pu la lui laisser. Lui fit remarquer Stéphanie. - Par respect pour lui.

- Pourquoi ? Rétorqua-t-il froidement. - De toute façon, là où il va, il n'en aura plus besoin.

Cette réflexion laissa les autres pantois. A leurs yeux, l'homme qui se disait enseignant avait définitivement troqué son costume professoral pour celui d'un authentique margoulin.

Sans rien dire, la frêle escouade poursuivit son avancée en bifurquant dans l'étroit et long couloir du premier étage, sous l'éclairage souffreteux de deux appliques murales toujours en fonction.

Sur une moquette aiguilletée de couleur grise, foncièrement défraîchie, les uns derrière les autres, ils progressaient par à coups, les sens en éveil, la peur vissée au ventre mais la hardiesse toujours intacte. Parfois, des bruits

sourds leur parvenaient depuis le dernier niveau, juste au dessus de leurs têtes, provoquant quelques menues secousses au niveau du plafonnier. Puis, d'autres pétarades éclatèrent de façon diffuses, bientôt suivies de cris inhumains. Ce vacarme semblait provenir du bout du couloir, derrière l'une des portes closes situées des deux côtés.

Alistair accéléra le pas, distançant ses équipiers de plusieurs mètres. A ce moment, non loin de nos compagnons d'infortune, un grognement animal les alerta. Émanant d'une pièce, située juste sur la gauche, dont la porte était restée entrouverte, ce râle continu, pour le moins rauque et peu fluctuant, suffit à stopper leur lente progression.

Des regards inquiets s'échangèrent. Les visages devinrent blêmes et les gestes fébriles.

Posté juste à un mètre de l'entrouverture, Kridge pointa son arme dans sa direction, le doigt caressant la détente. La sueur gouttait sur son front et s'écoulait le long de ses tempes. Il fit un effort surhumain pour maîtriser une respiration bien trop emballée.

« *Respire, Roy !* » Lui conseillait Archie avant que le canon du char ne pivote jusqu'à se figer dans leur axe. « *N'aie pas peur, frérot... Concentre-toi et respire... Pense à la mer, Roy... Tu te souviens de la mer ?... La plage de Downhill où maman, Michael, Brian et Kate et nous, allions si souvent pour nous promener ?... Tu te souviens du bruit incessant des vagues ?... Pense à elles, Roy... Pense au rythme des vagues... Concentre-toi sur ce rythme. Laisse-toi guider, Roy... laisse-le t'envahir... Voilà, Roy, c'est bien... »...*

Un boucan de tous les diables le fit subitement revenir de son passé. Il venait de la pièce dont la porte était toujours entrebâillée. A cet instant, il perçut nettement le grésillements et les cliquetis métalliques des luminaires qui peinaient à éclairer les lieux. D'un mouvement savamment calculé, il s'approcha de la porte et prudemment, de sa main gauche, la poussa avec maîtrise. Celle-ci couina légèrement sur ses gonds. Ce bruit, même discret, éveilla l'attention de la chose qui demeurait au sein de cette petite pièce plongée de la plus épaisse des pénombres. L'inquiétant grognement s'éteignit...

Kridge se savait en danger. D'une main tremblante, il se mit à tâtonner à l'aveugle le mur adjacent, à la recherche d'un possible interrupteur. Au bout d'une minute, ses doigts rencontrèrent les contours lisses et froids d'un petit socle arrondi puis en son milieu, les arêtes d'une bascule qu'il

s'empressa d'abaisser. A ce moment, il perçut un autre grésillement puis les lueurs hoquetantes d'un vieux luminaire qui, bientôt, irisa l'endroit d'une clarté blanche et passablement oscillante.

A cet instant, ses quatre suiveurs se tinrent en retrait sur le seuil de la porte, ne voulant pas mettre en péril sa délicate progression mais prêts à intervenir à la moindre menace...

Ainsi, grâce à l'éclairage quelque peu fatigué mais suffisamment performant, ils virent l'enseignant, arme au poing, évoluer pesamment vers le fond de cette salle, longeant une grande table ovoïde en acajou, agrémentée d'une dizaine de chaises.

- Montrez-vous ! S'écria-t-il, après avoir détecté une forme indistincte. - Montrez-vous ou je tire !

Face à ces injonctions, Guerlande et les autres purent discerner une silhouette se relever lentement de sous la table. Vêtu d'une moulante combinaison intégrale noire, l'individu affichait un surprenant faciès. Coiffé d'une sombre crinière hirsute, arborant d'opulents favoris aux reflets argentés, son visage sévèrement cuivré, accusait des caractéristiques morphologiques semblables à celles d'un grand félin dont les oreilles en pointes s'érigeaient de chaque côté du crâne. Sous de saillantes arcades sourcilières, la créature humanoïde possédait des yeux tombants en forme d'amandes d'un jaune doré, dont les iris se résumaient à deux stries verticales de couleur noire. Son nez n'était qu'un museau froncé. Ses babines retroussées, constellées de longues vibrisses, laissaient entrapercevoir d'ostensibles canines acérées. Ses mains velues se terminaient en des doigts effilés sertis d'impressionnantes griffes courbées.

Curieusement, malgré ses grognements redoublés, la bête ne semblait montrer aucun signe d'agressivité mais plutôt de la crainte à l'égard de celui qui le mettait ainsi en joue. Ce dernier, décelant ce troublant manque d'antagonisme, finit par adoucir sa position :

- Tout doux, mon gros. Lui dit-il d'une voix prudente. - Mes amis et moi, ne te voulons aucun mal... Tu comprends ?...

A cette question, l'être hybride jappa en reculant, les bras en opposition, comme pour se protéger d'une éventuelle agression.

Assistant à ce curieux manège, la jeune Marie prit l'initiative de pénétrer plus en avant dans la pièce, sans que son frère puisse tenter quoique ce soit pour l'en dissuader. D'un pas feutré, elle se dirigea vers

l'inconnu apeuré en passant de l'autre côté de la table. Curieusement, la voyant venir ainsi droit vers elle, la créature parut s'apaiser et se détendre. Ses jappements se turent bientôt lorsque l'adolescente s'approcha un peu plus de lui.

- N'aie pas peur. Lui dit-elle d'une petite voix à peine perceptible. - Je me nomme Marie. Je suis comme toi. Nous ne te voulons aucun mal... A ce moment, la jeune femme se tourna vers Alistair, la créature toujours dans son viseur. Elle le gratifia d'un sourire serein et d'un regard bienveillant. Puis, elle tendit sa main vers lui.

- Ce collier, monsieur Kridge. Dit-elle d'une voix toujours pondérée. - Pourrais-je l'avoir, s'il vous plaît.

Décontenancé par cette attitude magnanime, l'homme hésita puis, finalement, consentit à extraire l'objet de sa poche de veste. D'un geste vif, il le fit glisser sur la surface de la table jusqu'à s'arrêter à l'autre extrémité. Aussitôt, la jeune femme s'en empara puis tourna à nouveau la tête vers celui qui se tenait devant elle, en effectuant quelques pas supplémentaires.

- Marie ! S'inquiéta Guerlande en la voyant ainsi prendre autant de risques.

- Chut ! Lui fit une Stéphanie confiante. - Laissez-la faire !...

Avec application et douceur, dépliant ses bras, l'adolescente dessina dans les airs un geste ample et mesuré, la chaînette du collier entre ses doigts fins. La créature eut un bref mouvement de recul, émit un faible grognement mais finit par saisir l'aspect louable de ses intentions. Se hissant un peu sur la pointe des pieds, Marie enroula ses bras autour de son cou puis passa ses mains derrière afin de fixer correctement l'attache du collier qui, à présent ornait son poitrail. La chose ainsi faite, elle amorça un léger retrait, prenant ses distances pour mieux apprécier le déclenchement attendu d'une nouvelle mutation. Bien vite, le pendentif en forme de croix produisit l'effet ainsi escompté.

Les regards attentifs des cinq témoins, présents dans cette salle de réunion, se focalisèrent sur la créature et ses prochaines réactions. Celles-ci ne tardèrent pas à se manifester. La bête geignit en se tenant le ventre avant de se laisser tomber sur le sol moqueté. Agenouillée, elle fut prise d'atroces élancements qui lui traversèrent le corps, de spasmes et autres convulsions.

- Même si ce n'est pas la première fois que j'assiste à ça, confia discrètement Guerlande à la jeune Stéphanie, je n'arriverai jamais à m'y faire...

Pendant quelques minutes qui paraissaient être des heures, la créature

vit toutes ses aberrantes caractéristiques morphologiques se résorber avant de disparaître complètement. Avachie sur la moquette, reprenant son souffle et ses esprits, elle recouvrit bientôt l'entièreté de son apparence humaine, celle d'un jeune homme de couleur noire.

N'osant interrompre sa convalescence, Marie posa un genou devant lui et lui prêta sa main afin de l'aider à se remettre debout. Ce qu'il fit, d'un air abasourdi.

- Comment t'appelles-tu ? Lui demanda Alistair, en baissant son arme.

Encore remué par l'expérience qu'il venait de vivre, l'inconnu étudia l'endroit dans lequel il se trouvait puis se mit à dévisager tous ceux qui l'entouraient.

- Victor. Finit-il par lâcher.

- Victor ? Releva Guerlande. - Oui, je crois t'avoir déjà aperçu. On peut même dire que tu n'es pas le plus expressif de toute la bande !

- La bande ? Nota Kridge.

- Celle de Ravel. Intervint le jeune Émile avec, sur le visage, une grimace haineuse. - Il est l'un des leurs... Il doit crever !

- Oh, oh ! L'arrêta Stéphanie en se plaçant devant lui, comme pour faire barrage. - Il n'est pas question de tuer ce garçon. C'est entendu, jeune homme ?

- Que fais-tu ici, Victor ? Continua Alistair, l'air un brin soupçonneux. - ... Seul dans cette pièce ?

Le jeune malien baissa le regard.

- Je voulais me cacher. Confia-t-il d'un air coupable. - Des gens me couraient après avec des fusils... Ils voulaient ma peau... Je l'ai vu dans leurs regards... Ils en voulaient à ma vie... J'ai voulu riposter mais mon arme s'est enrayée... Alors je les ai semés et suis venu me réfugier ici...

Soudain, quelque part dans l'enceinte du bâtiment, retentit de nouveaux coups de feu, d'autres hurlements diffus et plusieurs grognements bestiaux.

- Ils sont tous au dernier niveau. Estima Guerlande, les yeux levés vers le plafond.

- Alors allons-y. Décida Kridge. - Toi, mon cher Victor, tu ouvres la marche. Ajouta-t-il en le menaçant une nouvelle fois de son *Beretta*.

XXVI.

Au niveau ultime du bâtiment, dans un couloir jumeau du premier, les hostilités venaient de cesser, laissant derrières elles, un parterre jonché de cadavres, baignant dans la lumière diffuse et spectrale de quelques luminaires encore d'attaque.

Sur plusieurs mètres, d'amples salissures brunâtres beurrèrent une moquette grise et boulochée.

Les geignements de quelques mourants punctuaient encore le silence mortifère qui régnait depuis peu en ce funeste lieu.

Ce fut dans ce macabre théâtre que le jeune Victor, suivi de près par Kridge et ses amis, fit le premier son entrée...

Évitant de piétiner les dépouilles, la petite bande considéra un instant l'hécatombe qui se présentait à eux. Quelque chose de plus fort et de plus agressif venait de mettre en pièces toute une escouade de villageois en colère.

En divers endroits, leurs corps présentaient de larges et profondes entailles sanguinolentes ainsi que les marques reconnaissables de puissantes morsures. Certains d'entre eux, ayant rendu leur dernier souffle et remis leur âme entre les mains d'une entité incertaine, avaient changé d'apparence, présentant désormais tous les stigmates d'un âge canonique. D'autres, encore de ce monde mais mal en point, luttèrent de toutes leurs forces, s'agrippant à la vie avec une étonnante et touchante ténacité...

Évoluant avec précaution au cœur de ce charnier, les six individus progressaient avec, sur le visage, cette expression de profonde déférence que l'on relève chez tous ceux qui visitent un cimetière ou encore une morgue.

Soudain, provenant du bout du couloir, leur parvinrent deux détonations, assourdies par une porte fermée qui leur faisait face. Brusquement, celle-ci finit par s'ouvrir et, un fusil encore fumant à la main, apparut sur son seuil la dénommée Myriam, la figure enduite de sang.

Bientôt, le jeune type, à la veste en jean délavée, la rejoignit pour se tenir à ses côtés. Lui aussi présentait un visage généreusement confituré de rouge.

- On en a eu un. Leur déclara modestement la femme au teint halé et aux cheveux crépus. A ce moment, le dénommé Jeannot et elle tractèrent derrière eux un corps sans vie qu'ils traînèrent sur quelques mètres, laissant derrière lui un long et brun sillon sur le sol moqueté.

Arrivés à bonne distance des six compagnons, ils se délestèrent de leur fardeau puis s'écartèrent afin que ces derniers puissent tous profiter du spectacle.

- Qui est-ce ? S'inquiéta le jeune Victor, éprouvant quelques difficultés à identifier le cadavre.

- Un putain de rouquin ! Exulta Jeannot, pas peu fier du résultat. - Ses deux copains ont réussi à prendre la tangente ! Ce sont eux qui ont dessoudé tous ces malheureux... Lui, par contre, dit-il en désignant le mort étendu à ses pieds, il a pas eu cette chance !

- Prendre la tangente ? Releva Alistair en faisant un pas vers eux. - Comment ça ?

- Ils ont brisé la fenêtre et sauté dans le vide, ces lâches. Précisa Myriam. - Mais je crois en avoir touché un avec ça. Précisa-t-elle en brandissant son arme. - Le saligot a quand même eu la force de se faire la belle avec son pote ! Soudain, la femme releva le canon de son fusil pour l'orienter vers eux. - Sinon, les cocos, je vois que vous avez finalement réussi à vous échapper de l'église ainsi que des griffes de ce bon vieux curé... Ça n'arrange pas vraiment nos affaires ça ! Je dirai même que ça ne les arrange pas du tout... Jetez vos armes, les amis ou je vous troue la peau.

- Ouais. Fit le jeune blanc-bec à la tignasse ébouriffée, en les menaçant à son tour d'un vieux modèle de pistolet. - On va vous reconduire là où vous n'auriez jamais dû vous en aller...

- Laissez-moi deviner, fit Stéphanie, l'église, c'est ça ?

- Elle est futée, la miss ! Ricana bêtement le garçon, révélant ainsi sa dentition pourrie. - Allez, on jette gentiment son arme et on lève gentiment ses mimines ! Et que ça saute, sinon...

- Mais dis-moi, tête de nœud, intervint Guerlande en fixant l'énergumène d'une étrange expression. - Cette grosse chevalière autour de ton doigt... Comment l'as-tu eu en ta possession ?

Troublé par cette déconcertante question, ce dernier jeta un œil à son annulaire pour examiner le volumineux bijou argenté, en forme de tête de mort, qui l'enserrait.

- Bah... En quoi ça te regarde, vieux con ?

- Pourquoi ce soudain intérêt pour cette breloque, René ? Lui demanda Myriam, brusquement interpellée par ce détail.

- Parce que j'avais autrefois un ami. Répondit le sexagénaire. - Un très bon ami. Il se nommait Paul Letto. Un brave gars un peu désœuvré... Un jour, alors qu'il se promenait tranquillement dans la sapinière, une de ces créatures à poils drus l'a agressé sans raison et l'a infecté... Ce qui est étrange c'est que ce bon ami à moi portait une bague en tout point semblable à celle-ci.

A cette révélation, Myriam interrogea son complice d'un regard circonspect. Celui-ci éclata d'un rire embarrassé.

- M'enfin, tu vas pas croire ce vieux toqué ? Se défendit-il. - Il a plus toute sa tête, le vioc ! Il dit ça uniquement pour faire diversion !... Tu vois pas qu'il est en train de t'embobiner !

- Où as-tu déniché cette bague ? Lui demanda posément la femme.

- Quoi ?... Non mais c'est pas vrai !... J'y crois pas !...

- Répond simplement à la question, Jeannot.

- Un cadeau ! S'écria le jeune homme en s'écartant d'elle de quelques pas. - Mon paternel me l'a filée peu de temps avant qu'il ne claque !...

- Ah oui ? Fit Guerlande. - Myriam, demande à ton roquet de la retirer de son doigt. Tu pourras y voir un prénom gravé sur le revers de l'anneau. Le sien : Paul.

- Pourquoi je ferais ça, d'abord ? S'agita le jeune effronté. - Pis de toute façon, vous n'avez rien à faire ici ! On va vous remettre à la niche et vous attacher solidement jusqu'à ce qu'on se débarrasse de vous une bonne fois pour toute !

- Retire cette bague, gamin. Lui commanda la femme d'âge mûr après un temps d'hésitation.

Prenant conscience de sa détermination, le jeune accusé pâlit d'un coup.

- Pourquoi tu les écoutes, mam ? Dit-il d'une voix brusquement plaintive.

- Alors c'est vrai... Comment as-tu pu faire ça, Jeannot ? Le gronda-t-elle. - Comment as-tu pu te laisser aller à ce genre de chose ? Tu sais parfaitement que la mutation nous est interdite ! Tu as enfreint nos règles pour voler et condamner un innocent !

Ainsi montré du doigt, se sentant acculé, le jeune homme pressa la

détente de son pistolet et le coup parti. La détonation claqua brièvement, emplissant le couloir d'une puissante onde sonore. Myriam lâcha son arme puis, d'un geste instinctif, serra sa poitrine d'une main crispée. Les yeux et la bouche grands ouverts, la mine hallucinée, elle poussa un long râle, hoqueta avant de s'écrouler sur le sol, juste aux pieds de son assassin.

Sans attendre, dans ce qui ressemblait à une fuite en avant, ce dernier retourna rapidement le canon en direction de ceux qui venaient d'assister à l'incroyable tragédie. Mais avant qu'il ne puisse à nouveau faire usage de son six-coups, venant d'un autre point du couloir, une nouvelle déflagration, aussi inattendue que soudaine, tonna bruyamment.

L'impact heurta Jeannot de plein fouet, lui perforant le thorax dans une effusion de sang. L'homme, ainsi atteint, partit à la renverse en poussant un geignement puis s'effondra sur la moquette tel un pantin désarticulé. Après quelques tressaillements, Jeannot finit par ne plus bouger.

Effarés, les compagnons repèrent bien vite la source de ce tir mortel. Bien campé sur ses appuis, posté juste derrière le jeune Victor, Alistair Kridge tenait encore l'arme qui venait de tous les tirer d'un mauvais pas...

- Décidément, l'Irlandais, fit Guerlande, vous êtes un rapide !

- Désolé. Répondit ce dernier en abaissant le canon de son *Beretta*. - C'était lui ou nous. Je n'ai pas eu le choix.

- Mais nous ne vous faisons aucun reproche, Al. Souligna Stéphanie. - C'était de la légitime défense. Cet hurluberlu allait tous nous descendre.

Encore sous le choc, sans plus prononcer le moindre mot ni émettre le plus insignifiant des commentaires, le petit groupe s'avança pour mieux estimer la situation.

- Augustin ! S'écria Victor en s'agenouillant près de la dépouille du jeune trentenaire à la chevelure cuivrée, l'air profondément accablé. Le macchabée, allongé sur le dos, paraissait sommeiller tant son visage était paisible et cela, malgré la blessure sanguinolente qui trouait sa combinaison noire, au niveau de sa poitrine, et la teinte cendrée de sa peau...

- Un autre membre de votre foutue secte ? Lui demanda Guerlande avec, dans le son de sa voix, une pointe de morgue.

Le garçon hochait imperceptiblement la tête.

- Il... Il n'était pas méchant... Il avait juste peur de notre chef... Mais je sais qu'il n'était pas toujours d'accord avec certaines de ses décisions... Surtout celles qu'il prenait ces derniers temps... Je crois que monsieur Ravel a perdu

l'esprit...

- Ah oui ? Sans blague ! Ironisa le jeune Émile, toujours aussi vindicatif.

Juste à proximité, Myriam avait changé une fois morte. La femme au teint passablement mat, aux cheveux si denses et si crépus, avait perdu une part non négligeable de sa masse corporelle. A sa place, se tenait une vieille femme toute ratatinée, au visage amaigri et fané, à la chevelure fatiguée et grisée.

Le même phénomène venait insidieusement de se reproduire sur le corps du jeune déluré à la veste en jean. Les tissus de sa peau s'étaient considérablement relâchés, au point que ce vingtenaire se rapprochait davantage d'un quinquagénaire.

Pendant que, silencieux, ses compagnons observaient de près ces singuliers bouleversements physiques, Kridge osa pénétrer dans la pièce du bout du couloir, celle d'où avaient émergé Myriam et son binôme. Trouvant assez aisément l'interrupteur, il l'actionna aussitôt. Plusieurs lampes à néon cliquetèrent en envoyant des phases alternées de flashes lumineux puis se stabilisèrent enfin au bout d'une poignée de secondes, inondant l'endroit d'une lumière blanche, et révélant, de ce fait, un odieux carnage. Là, au centre de cette modeste pièce, s'empilaient les uns sur les autres, tel un tas de vieilles guenilles, une bonne dizaine d'individus dont les corps présentaient d'impressionnantes meurtrissures. Mais son regard s'attarda surtout sur les deux fenêtres qui lui faisaient face et dont les vitres semblaient avoir été soufflées sous l'effet d'une puissante explosion.

A présent, un vent glacial s'engouffrait par vagues successives et tourbillonnait dans cet espace réduit. Ses assauts alternés et répétés venaient parfois le pincer fortement au visage, le forçant ainsi à grelotter et à lui imposer l'inhalation d'effluves aux accents métalliques.

Rebroussant aussitôt chemin, la démarche résolue, il prit la direction de la cage d'escalier sans se soucier du reste de l'équipe qui le regardait ainsi passer juste devant eux pour ensuite s'éloigner.

- Al ? Héla Guerlande. - Où allez-vous ?

- En bas ! Répondit promptement l'homme, déterminé à poursuivre son périple...

Quatre à quatre, Kridge dévala les escaliers.

Soudain, il s'arrêta dans sa lancée lorsqu'une image tenace, surgissant à nouveau de son passé tumultueux, vrilla brusquement dans sa tête,

s'imposant douloureusement jusqu'à l'oppresser et ainsi, le freiner dans ses mouvements. L'image d'un œil noir, celui de l'extrémité d'un long et fin canon qui jaugeait la carcasse abandonnée d'une Jaguar noire, échouée sur le bas-côté d'un pont meurtri. Dans l'opacité fluctuante d'un voile de fumée grise, cet orifice, dénué de sentiment, aussi froid que la mort, patienta longuement, comme le prédateur à l'affût, se préparant à infliger le coup de grâce à sa proie...

Le char resta attentif durant de longues minutes, soupçonnant cette épave de receler deux terroristes. Quant aux frères Keegan, ils s'étaient recroquevillés juste derrière cet abri de fortune, priant que le gros œil ne les localise. Puis, au bout d'un moment, n'y tenant plus, le jeune Archie commanda à son frère d'utiliser l'arme qu'il serrait encore tout contre lui et dont le barillet était encore fourni. Après maintes hésitations et maints refus, Roy finit par céder, face à l'insistance et aux encouragements de son aîné. Aussi, il se leva et pointa le pistolet en direction du monstre en acier qui les menaçait...

« Roy, il faut réagir !... Tu peux le faire !... Sers-toi de ton arme !... Tire ! C'est notre seule chance... Tire !... C'est pour la cause, frangin ! »...

Mais l'œil noir fut le plus prompt à réagir. En une fraction de seconde, il cracha son obus. Celui-ci vint percuter l'épave et son réservoir. Le souffle de la déflagration propulsa le gamin sur plusieurs mètres. Son corps franchit le parapet du pont et chuta en contrebas jusqu'à se perdre dans les remous d'une eau glacée, ceux du fleuve Foyle... Son corps dériva durant des heures, emporté par le courant, avant d'être accroché par quelques embâcles, non loin d'un rivage plus sauvage et plus déserté. Ce fut ici qu'il fut secouru par des locaux et ramené à la vie... « Un miraculé ! » Avaient-ils dit de lui lorsque, plusieurs jours plus tard, il put enfin rouvrir un œil et refaire surface...

« Un miraculé... » Se répétait-il au beau milieu de cette cage d'escalier, le regard perdu dans les limbes de son âme déchirée.

- Al ? Fit une voix d'homme. - Al !

Par palier, l'enseignant reprenait doucement ses esprits puis considéra celui qui venait ainsi de l'aider à redescendre sur Terre.

- René ? Dit-il d'une voix apaisée.

- Encore un de ces foutus souvenirs, n'est-ce pas ?

- Oui... Une mémoire en lambeaux qui se reconstruit avec le temps. Lui

répondit-il. - Je n'aime pas beaucoup ce qu'elle me rappelle... C'est désagréable... Ces bribes de souvenirs sont particulièrement prégnantes et douloureuses... Archie...

- Votre frère ? Devina Guerlande.

- Oui. Il est mort dans cet attentat... Londonderry... Emporté par le souffle meurtrier d'un putain de canon anglais... Quelle drôle d'idée...

- Quoi donc ? Lui demanda son interlocuteur.

- De vouloir combattre un géant avec une simple fronde... Quelle folie !...

- Ça vous arrive souvent ces états de torpeur ?

- Ces derniers temps, ça a empiré... Je crois que la mort tragique d'Alicia les a réveillés...

Soudain, l'enseignant se frotta vigoureusement le visage comme pour s'extraire complètement du trouble dans lequel il s'était égaré, l'espace d'un court instant. - Où sont les autres ? Demanda-t-il plus basiquement. - Où sont-ils ?

- Ici. Lui lança Stéphanie qui, suivie de Victor, d'Émile et de Marie, descendait les dernières marches qui les séparaient des deux hommes. - Vous êtes parti en trombe avec le regard d'un pitbull... Ce n'est pas très prudent comme attitude, monsieur Kridge ! Pas prudent du tout. Vous avez forcé ce pauvre René à vous courir après. Il était très inquiet à votre sujet, vous savez ?

L'homme ainsi cité se mit à grommeler en haussant les épaules, comme si sa réaction était pour lui un aveu évident de faiblesse et d'attachement.

- Ils sont ici, prévint alors l'adolescente, humant l'air de façon frénétique, tout proches...

- Qui ça, sœurette ? Questionna Guerlande.

- Je les sens aussi. Ajouta Émile en inspectant les alentours d'un regard inquiet.

- Il sont revenus. Précisa le jeune Victor. - Je reconnais leur odeur...

- Mais qui, bon Dieu ? Fulmina le sexagénaire.

- Étienne et Fred.

XXVII.

Le quinquagénaire moustachu, au crâne dégarni et à l'épaisse monture de lunettes se fraya un chemin entre les différents tuyaux et autres canalisations oxydés. Suivant le tracé des gros conduits, se courbant et baissant la tête pour ne pas se cogner au bas plafond amianté, engluant sa veste d'épaisses toiles filandreuses et poussiéreuses, il parvint enfin à tomber sur l'énorme chaudière qu'il recherchait, machine vieillotte passablement rouillée qui ne cessait d'émettre un sourd et régulier ronronnement...

Son complet beige maculé de salissures diverses, à force d'avoir déambuler dans ces lieux peu entretenus, se fiant à la seule lueur jaunâtre d'une unique ampoule qui pendouillait au plafond au bout d'un câblage partiellement dénudé, l'homme retira ses lunettes embuées puis s'empara d'un ample mouchoir à carreaux pour enlever la sueur qui empoissait son visage rougi par l'effort...

Elle était bien là, devant ses yeux, cette valve rouge en forme de petit volant qu'il s'empressa de tourner en suivant le sens des aiguilles d'une montre. Au bout d'une minute, lui parvint un léger chuintement. Satisfait du résultat, il relâcha la molette puis jeta un rapide coup d'œil au cadran qui mesurait la pression afin de s'assurer du résultat de sa manœuvre. L'aiguille de ce dernier finit par s'ébranler puis bougea en s'élevant doucement pour, finalement, atteindre une zone d'alerte symbolisée par un triangle rouge.

Sans s'attarder davantage, l'homme rebroussa chemin et émergea enfin du sous-sol par une timide porte métallique qu'il referma aussitôt derrière lui. Là, il prit un temps nécessaire afin de s'épousseter de façon énergique, souffla un grand coup, rehaussa ses lunettes puis monta les six marches cimentées d'un escalier qui donnait sur une autre porte métallique, plus massive et de couleur brune...

Après avoir longé une maigre coursive aux courbes légèrement convexes, il déboula dans le hall d'entrée dont les luminaires ne cessaient d'osciller et se dirigea vers la double porte donnant sur le parvis lorsque, soudain, deux ombres gigantesques crûrent devant lui, l'enveloppant de leur noirceur. Le visage brusquement blême, l'homme leva les yeux et discerna le

fumet mais aussi les silhouettes grognantes de deux molosses à la fourrure conséquente.

- Où croyais-tu aller comme ça, cher Édouard ? Clama une voix que le quinquagénaire n'eut aucun mal à identifier. - Je te déconseille de nous fausser compagnie. Mes deux enfants seraient capables de mal le prendre. Et tu peux aisément imaginer de quelle manière ils peuvent se comporter lorsqu'ils sont de mauvais poil !...

- Que... Que veux-tu, Cléon ? Bredouilla Lavergne en se tournant vers celui qui venait subrepticement à sa rencontre, vêtu de son long trench-coat noir.

- Ce que j'attends de toi ? Dit-il d'un ton amusé. - Mais je n'attends plus rien de toi, mon pauvre vieux. Tu fais partie du passé, Édouard. Place aujourd'hui à la race des vainqueurs, celle qui, demain, dominera ce monde décadent. Les *Enfants d'Enkidu* seront les initiateurs de cette nouvelle ère. Et toi, Édouard, je suis navré mais tu en seras exclu.

Les molosses aux museaux allongés, aux oreilles étirées en pointes et aux crocs menaçants, avancèrent leurs gueules juteuses vers celui qu'ils menaçaient de croquer.

- Tu veux te débarrasser de moi, c'est ça ?

- Je te laisse le choix, Édouard. Lui répondit Ravel en effectuant des va-et-viens à quelques mètres de lui. - Soit mes mignons te bouffent tout cru, soit tu te décides à répliquer !

- Répliquer ? S'étonna le maire. - Mais comment pourrai-je... ? Soudain, son visage s'éclaira. - Tu veux m'inciter à me transformer, c'est bien ça ? Tu veux que je me parjure devant toi, histoire d'affirmer ta toute puissance !

- C'est exactement ça, mon pote ! Je veux que tu enlèves cette fichue camelote qui pend à ton cou et que tu te mettes à redevenir ce que tes ouailles et toi êtes vraiment !

- Jamais je ne céderai au démon ! S'emporta Lavergne. - Jamais je ne redeviendrai cette bête sauvage ! Elle me fait horreur... Elle me dégoûte !... Vous me dégoûtez, Ravel, tous autant que vous êtes ! Vous n'êtes qu'une bande d'assassins, des aberrations de la nature, mues uniquement par l'odeur du sang !

A ces propos, l'ancien majordome s'immobilisa face à lui puis planta son regard intense dans celui de son ancien maître avec, sur le visage, un air faussement désolé.

- Alors tu vas mourir, vieux cabot. D'un mouvement furtif de la tête, Ravel

envoya un signal à ses deux exécuteurs mais au moment où ces derniers s'apprêtaient à l'empoigner, plusieurs détonations éclatèrent, leur criblant ainsi la toison d'un flot d'impacts. Hurlant leur douleur puis gémissant, leurs corps secoués de tressaillements, les deux créatures de deux mètres de haut n'eurent pas d'autres choix que de reculer face à ce feu nourri. Le sang giclait à profusion depuis leurs multiples blessures, entachant leur toison brune d'un écoulement dense et sirupeux. Bientôt, elles chutèrent de toute leur masse, s'étalant sur le damier noir et blanc jusqu'à ce que, dans un dernier soupir, elles s'abandonnent définitivement à une mort certaine.

Stupéfait, Ravel resta en état de prostration, fixant ses deux malheureux protégés, balayés en quelques secondes. Puis il tourna la tête pour apercevoir, venant vers eux, six individus dont quatre, positionnés en première ligne, paraissaient être lourdement armés et parfaitement décidés. Le canon de leurs pistolets, encore chauds, étaient toujours pointés vers les deux dépouilles, comme pour s'assurer que celle-ci restent bien à terre. Mais très vite, ils s'orientèrent vers l'homme au long manteau noir.

- C'est vous, Ravel ? Lui demanda Alistair en le maintenant en joue.

- Et vous, le nouvel ami de notre bon vieux René, je présume ! Rétorqua ce dernier en levant les mains.

- Vous présumez bien.

- Je le reconnais. Fit Stéphanie avec, sur son visage, une réelle expression de haine. - C'est ce tortionnaire qui nous a séquestrés, Sylvie et moi.

- Erreur ma jolie. Répliqua l'homme ainsi désigné. - Vos ravisseurs étaient les frères Morlan. Ceux-là mêmes que vous avez tués. Œil pour œil...

- Oui mais vous étiez là ! Insista la jeune femme en haussant le ton. - A aucun moment, vous ne vous êtes opposé à eux et à ce qu'ils nous ont fait ! Je devrais vous abattre comme le chien galeux que vous êtes !...

- Holà, ma douce ! Tout doux... Ne vous emballez pas...

- Allez-y, mademoiselle ! L'encouragea Lavergne. - Tirez ! N'hésitez pas. Cette ordure ne mérite pas de vivre !

- Oui, mademoiselle, poursuivit le jeune Émile en grinçant des dents, collez-lui une balle entre les deux yeux ! C'est tout ce qu'il mérite, ce criminel !

- Victor, mon enfant ! Héla soudainement Ravel en rivant son attention vers son jeune disciple. - Dis-leur que je ne suis pas un sale type ! Victor, mon garçon ! Raconte-leur tout ce que j'ai fait pour vous, pour votre bien être ! Tout ce que j'ai sacrifié pour la communauté !... Et bien, parle, mon garçon !

- Par votre faute, Augustin est mort. Lâcha ce dernier, le visage rembruni.

L'ancien majordome perdit brusquement de sa superbe en réalisant qu'il venait de perdre son principal appui.

- Et vous, monsieur le maire ? Objecta Guerlande, en tournant son arme vers celui-ci. - Croyez-vous que vous mériteriez de vivre ? Vous qui nous avez attachés comme de vulgaires animaux dans cette église, en attendant notre exécution. Vous, encore, qui avait laissé ma sœur se faire martyriser durant des années par cette ordure de prêtre pédophile...

- Je l'ignorais. Se défendit l'accusé. - C'est vrai Marie, tu peux me croire ! Dit-il en implorant sa clémence. - J'ignorais que tu étais encore de ce monde ! J'ai été père, tu sais ? J'ai moi aussi eu une fille que je chérissais plus que tout au monde... En sachant ce que trafiquait ce fumier, tu crois que je l'aurais laissé faire sans réagir ?... Je suis sincèrement navré, Marie... Crois-moi...

Embarrassée au plus haut point par cette inattendue plaidoirie, la jeune fille préféra éviter la confrontation et se murer dans le silence.

- A ce propos. Kridge s'approcha du maire, son *Beretta* au poing. Ce dernier devint subitement livide à le voir ainsi s'avancer vers lui. D'un geste rapide de la main, l'enseignant écarta les pans de sa veste et s'empara de l'arme qu'il gardait, bien rangée dans le pli de son pantalon. Un *Webley & Scott* entièrement chromé qu'il agita ensuite devant ses yeux. - Ça, c'est à moi.

- Regardez ! Alerta alors le jeune Victor, ne pouvant décrocher son regard des deux cadavres velus. Ceux-ci subissaient déjà les affres de nouvelles modifications morphologiques, un phénomène complexe de multi rétractations. Marie détourna aussitôt le regard, ne pouvant supporter la vision de deux corps d'adultes entièrement dénudés et cela, même si ces derniers étaient trépassés. L'un d'eux adopta bientôt l'aspect décharné d'un vieillard au crépuscule de son existence alors que son alter-ego affichait, lui, un ostensible relâchement de ses chairs, une poitrine tombante, un ventre mou ainsi que toutes les autres caractéristiques d'un quinquagénaire endurci.

- Cette crapule de Rougeron ne nuira plus à personne. Commenta Guerlande en considérant sa dépouille défraîchie d'un air mauvais. - Qu'il aille brûler dans les flammes de l'Enfer...

Curieusement, seul Alistair paraissait ne pas s'intéresser à ce récurrent spectacle. Car son attention s'était focalisée sur le maire et sa nervosité qu'il jugea étrangement excessive. L'homme n'avait de cesse de jeter des coups

d'œil compulsifs derrière lui, transpirait à grosses gouttes, le visage livide et perclus de tics.

- Que vous arrive-t-il, Lavergne ? Lui demanda-t-il en aparté, en plantant son regard dans le sien. - Vous me semblez particulièrement agité... Un souci ?

L'homme, ainsi désigné, le gratifia d'un sourire qui n'en était pas vraiment un.

- Il faut partir. Lui confia-t-il d'une voix à peine audible, comme s'il le mettait en garde. - Ne pas rester ici...

- Pourquoi ? Vous avez peur de quelque chose en particulier ?...

- Silence ! S'écria brusquement Victor, détachant son regard des deux cadavres, le regard perdu dans le vide et la tête légèrement inclinée. - Vous entendez ?

- Quoi ? Fit Guerlande. - Qu'est qu'on est censé entendre ?...

- Chut ! Lui objecta Stéphanie, concentrée sur l'attitude du jeune malien.

- Oui, je l'entends aussi. Indiqua Émile, à son tour aux aguets.

- On dirait comme un sifflement. Précisa Marie. - Comme le bruit que ferait une bouilloire en ébullition...

- Bah moi, j'entends que tchi ! Maugréa le sexagénaire. - Nada !

- Normal, vieux hibou, lui lança Ravel, les humains sont dépourvus de ce don depuis qu'ils se sont coupés du monde réel. Ce qui vous rend si faibles et particulièrement vulnérables.

- La ferme ! Lui enjoignit vivement Kridge en pointant son arme vers lui avant de se tourner à nouveau vers un Lavergne au paroxysme de sa fièvre.

- Qu'avez-vous manigancé, salopard ? Parlez ou je vous fais sauter la cervelle !

- La chaudière à gaz, au sous-sol. Avoua-t-il d'un air effrayé. - Elle est sous une pression extrême... C'était pour moi la seule façon de me débarrasser de ces diables...

- Faire sauter tout le bâtiment ? Devina l'enseignant. - C'était ça votre échappatoire ? Alors qu'une partie de vos administrés se trouvaient encore à l'intérieur ?... Vous êtes vraiment une belle pourriture, monsieur le maire !...

A court d'arguments, l'homme se contenta de baisser la tête, tel un boxeur sonné.

- Je l'ai toujours dit. Commenta Ravel, un timide sourire aux lèvres. - Qui de nous deux est réellement le plus méprisable ?

- De toute façon, demain tout sera terminé. Ajouta Lavergne.

- Que voulez-vous dire ? S'inquiéta Stéphanie. - Qu'est-ce qui sera terminé ?

- Absolument tout ! Renchérit l'homme en élevant un peu plus la voix. - Et tout ça au cause de ce mécréant et tous ceux qui sont à sa botte ! Dit-il en jetant un regard glacial au jeune malien qui, de son côté, préféra se taire. - Oui, mademoiselle, ils se sont débarrassés de quatre gendarmes venus enquêter sur votre enlèvement !

- Des gendarmes sont venus ici ? S'étonna Alistair en allant se poster devant l'ancien majordome. - Il dit vrai ? Vous avez sciemment mis hors d'état de nuire des flics ?

Devant cette nouvelle accusation, Ravel le fixa de ses grands yeux globuleux en osant le gratifier d'un sourire de contentement.

- Cet homme délire ! Dit-il d'une voix faussement détendue. - Il ne sait plus quoi inventer pour se tirer du pétrin dans lequel il s'est embourbé... Il a peur, monsieur Kridge. Il se sait fautif... Voilà pourquoi il tente par tous les moyens d'effacer toutes traces de ses nombreuses exactions... Si vous saviez tout ce dont est capable ce vieux bandit !...

- Tu mens ! S'écria le maire en le montrant d'un doigt accusateur. - Sache que demain matin, d'autres gendarmes vont se pointer ici, en nombre, fouiller tout le village et ses alentours ainsi que ta repoussante tanière !... Je les ai eus récemment au téléphone ! Ils sont bien décidés à retrouver leurs collègues !

- Bon, on aura tout le temps pour en débattre, les amis ! Lança Guerlande en s'interposant entre les deux hommes. - Pour le moment, je propose que l'on se tienne d'ici en vitesse avant que ce bâtiment ne soit réduit en miettes !

Suivant ce judicieux conseil, tous se ruèrent à l'extérieur dans l'affolement général, traversèrent la petite esplanade puis bientôt le parking.

Soudain, à plusieurs mètres derrière eux, une assourdissante déflagration ébranla l'édifice tout entier, depuis ses fondations jusqu'à son point le plus élevé. Bientôt, toutes les fenêtres, situées aux différents étages, furent soufflées sous l'impulsion d'une violente décharge de feu et de verre. Tel un énorme dragon survolté, l'ensemble de la bâtisse se mit à cracher des bourrasques enflammées depuis ses nombreux orifices, léchant de leurs langues brûlantes ce qui restait de la façade...

Vautré sur le bitume du parking, parmi les débris projetés, les restes calcinés ainsi que les nombreux éclats de verre, Alistair s'efforça de jeter un rapide coup d'œil par-dessus son épaule pour assister à cette apothéose. Par-delà le rideau trouble, généré par un excès de chaleur, il devina au loin, la

silhouette d'un homme en complet beige se tenir, immobile, face à l'esplanade, debout au beau milieu d'un hall d'entrée dévoré par l'incendie peu avant qu'il ne soit emporté par la vague submersible.

Puis le silence retomba. Le brasier baissa d'intensité mais continuait malgré tout à tout dévorer. Une fois de plus, Kridge parvint à refaire doucement surface. Les sons qui l'entournaient résonnaient de façon assourdie. Ainsi, il put percevoir des toussotements et quelques geignements étouffés non loin de sa position. Bientôt, à quelques mètres devant lui, il entrevit indistinctement des corps bouger puis se relever péniblement.

Il devina ensuite des dizaines de jambes s'approcher puis des murmures incompréhensibles qui se mêlaient les uns aux autres de façon anarchique.

Brusquement, un énorme visage d'homme barbu s'imposa à lui.

- Tout va bien, monsieur ? Le son de sa voix était encore recouverte d'un voile épais.

« Mon Dieu !... C'est catastrophique !... Quelle horreur !... Que s'est-il passé ?... Ne restez pas là !... Attention !... Éloignez-vous !... Reculez !... » Les voix de toutes ces personnes se mélangeaient dans sa tête embrumée puis finirent par se préciser... Au bout de quelques minutes, Kridge accepta la main secourable qu'on lui tendait. Il se sentit tirer avec énergie et parvint ainsi à se remettre sur ses pieds. Une fois sur ces deux jambes, il manqua de chuter mais fut aussitôt rattrapé par les bras solides du même samaritain.

- Merci. Bredouilla-t-il, la tête encore douloureuse. - Merci à vous...

A cet instant, il se toucha le visage. Celui-ci était encore chaud et maculé de suie.

- Que s'est-il passé, m'sieur ? Lui demanda ce quinquagénaire à la barbe fournie. - Où est monsieur le maire ? Où sont passés les autres ?...

Dans la lumière ambrée de l'impressionnant foyer d'incendie, Alistair prit conscience qu'une grappe conséquente de locaux s'était massée sur la petite place, assistant, impuissants, à l'embrasement de leur mairie. Il dû jouer des coudes pour pouvoir se frayer un chemin parmi eux et ainsi s'extraire de la nasse. Il sentait de toute part, les regards incrédules se poser sur lui, les messes basses et les chuchotements sur son passage.

Étant parvenu à parcourir plusieurs mètres, se dirigeant vers sa voiture, toujours stationnée au même emplacement, il repéra Guerlande et sa jeune sœur, bras dessus, bras dessous, s'aidant mutuellement pour avancer, eux

aussi manifestement sonnés par l'accident. Puis, un peu plus loin, il reconnut Émile qui revenait lui aussi sur ses pas, se mêlant à la cohue trop curieuse. Une vieille femme se précipita sur lui, prit son visage entre ses mains ridées en exultant de joie.

- Mon garçon ! S'écria-t-elle. - Tu n'es pas blessé, au moins ?

Encore choqué par l'explosion, le garçon tenait malgré tout à la rassurer sur ses ressentis, physique et mental.

- Ça va mamie... Ça va... Tout va bien...

Inquiet, l'enseignant fouilla du regard cette assemblée disparate à la recherche d'un visage précis. Au hasard de ses investigations, il finit par tomber sur le jeune malien, se tenant un peu plus loin, à bonne distance de ce rassemblement, comme s'il redoutait un possible antagonisme à son encounter.

- Alors, beau brun, on traîne ? Prononça juste derrière lui un timbre de voix qui lui semblait si familier. Se retournant vivement, il découvrit le visage souriant de celle qu'il s'était évertué à chercher. - Holà, fit-elle en l'observant de près, peinture de guerre ou simple camouflage façon commando ?

- Quoi donc ?

- Toute cette suie sur votre visage. Lui fit-elle remarquer. - Vous ne vous êtes pas suffisamment éloigné, à ce que je vois !

- Pas suffisamment, non. Répondit-il en lui accordant un semblant de sourire. - Lavergne est mort dans l'incendie. Lâcha-t-il ensuite.

- Quoi ? S'étonna Stéphanie. - Mais... ?

- Je pense qu'il s'est volontairement donné la mort en s'immolant par le feu... Trop lâche pour rendre des comptes à ses administrés.

- Mais alors... ?

- Alors ce n'était pas lui, le véritable alpha... Visiblement, la chaîne ne s'est pas brisée.

- Ce serait donc... ?

Il hocha la tête puis inspecta du regard les alentours d'un air dépité.

- Et je crains qu'il ne nous ait faussé compagnie. Je dois partir à sa recherche, le débusquer avant l'arrivée des gendarmes...

- Très bien ? Fit-elle d'un ton entendu. - Je viens avec vous. Kridge s'appêtait à objecter lorsqu'elle posa un doigt sur sa bouche. - N'essayer surtout pas de m'en dissuader ! Je le fais en mémoire de Sylvie, rappelez-vous. Nul ne pourrait m'en empêcher. Nul ne pourrait me priver de ma vengeance. Je

pensais que vous seul pourriez le comprendre...

Face à une telle plaidoirie, Alistair finit par obtempérer.

- Mais je vous préviens, ça peut être extrêmement dangereux. Dit-il en gagnant sa voiture.

- Ne vous en faites pas pour moi, cow-boy ! J'ai été formée à bonne école ! Mon paternel était sergent dans l'infanterie. Il a su faire de moi une parfaite girl-scout ! C'est même lui qui m'a appris à me servir d'une arme à feu. En fait, il a toujours rêvé d'avoir un fils. Ma naissance a été pour lui une grosse déception... Il a dû se contenter de moi...

- Était ? Releva-t-il en ouvrant la portière côté conducteur.

- Quoi ?

- Vous parlez de lui au passé.

- Il est mort il y a trois ans... Cancer.

- Sorry.

- Pourquoi ? Vous n'y êtes pour rien !

Phares allumés, le véhicule roula prudemment parmi les gens massés sur la place. Ceux-ci s'écartèrent à son approche jusqu'à former un corridor. S'éloignant un peu plus du bâtiment enflammé, Alistair perçut dans son rétro deux silhouettes essayant de le rattraper. Au bout d'une minute, il les reconnut et s'immobilisa, le moteur toujours ronflant...

Les portières arrière s'ouvrirent et deux autres passagers s'engouffrèrent dans l'habitacle.

- Vous partiez sans nous, Al ? Lui lança Guerlande en prenant place sur la banquette arrière en même temps que le jeune Victor qui, visiblement, avait plus que hâte de quitter les lieux.

- Votre sœur ? Lui demanda Stéphanie. - Vous la laissez ici, avec ces gens ?

- A ce que j'ai pu constater, ils sont tous ravis de la retrouver saine et sauve après toutes ces années pendant lesquelles ils la pensaient morte. Ils sauront prendre soin d'elle ! Là où nous allons, elle sera plus en sécurité avec eux !

- Vous savez où nous allons ? S'étonna Kridge tout en pressant la pédale d'accélération.

- J'imagine que vous vous lancez à la poursuite du véritable alpha !

- Vous imaginez bien. A cet instant, il jeta à nouveau un œil à son rétroviseur interne, l'orienta légèrement pour pouvoir capter le visage du malien, visiblement travaillé par divers ressentiments. - Qu'en penses-tu,

Vic ?

Se sentant épié, celui-ci croisa le regard du conducteur se reflétant dans le miroir.

- J'en pense qu'il faut arrêter tout ça. Dit-il d'une voix déterminée. - Je pense que monsieur Ravel a déconné grave cette nuit et qu'à cause de lui, beaucoup de malheureux ont payé le prix fort... Et puis je suis inquiet pour Félicité et Gwendoline... J'ai peur qu'il ne leur fasse du mal...

XXVIII.

Retour à Sorne...

Ravel rentra précipitamment au manoir, sans prêter attention au véhicule stationné juste devant sa façade, une *Opel Corsa* couleur saumon.

Agité, se sachant traqué, l'homme arpenta la demeure à grands pas, cherchant désespérément quelque chose ou quelqu'un, passant de pièces en pièces, longeant les couloirs jusqu'à débouler tel un dément dans la salle de séjour où l'attendaient les deux jeunes femmes. Sagement assises dans leurs fauteuils respectifs, face à la cheminée encore flamboyante, elles se levèrent aussitôt, une expression coupable sur le visage.

- Vous êtes là ! Lâcha-t-il en reprenant son souffle. - Si vous avez des affaires à emporter, faites-le tout de suite... Nous partons...

- Partir ? S'étonna Félicité. - Pour aller où ?

- Que s'est-il passé ? Demanda la jeune Gwendoline en jetant des regards inquiets vers la porte laissée ouverte. - Où sont les autres ?

- Ils ne reviendront pas. Leur avoua leur chef d'une voix encore exténuée. - Ils ont été tués... Nous ne sommes plus que nous trois...

A cette annonce, la jeune Gwendoline ne put retenir ses larmes, aussitôt réconfortée par son amie qui s'empressa de lui masser doucement l'épaule.

- Je suis désolé. Leur dit simplement Ravel, impuissant à pouvoir les soulager davantage. - Mais le temps presse. Les autres, ceux du village, sont à mes trousses... Ils ne tarderont pas !... Il faut faire vite...

- Et Lavergne ? Pointa l'ancienne servante.

- Le pleutre a préféré mettre fin à ses jours en mettant le feu à sa mairie. A ses mots, l'homme au trench-coat noir fit quelques pas en direction du guéridon sur lequel étaient disposés une bouteille de calva aux trois quarts remplie et un verre à whisky. Il s'en versa une bonne rasade puis la but d'une seule traite, histoire de décompresser un peu.

- Vous êtes donc le seul et unique alpha ! Réalisa Félicité.

- Hélas, je crains que les villageois ne l'entendent pas de cette oreille... Et ils vont venir ici me le rappeler... Et si ce n'est pas eux, ce sera Guerlande et ses amis ou encore les gendarmes.

- Les gendarmes ? S'étonna-t-elle.

- Ils arriveront en renfort dès demain matin pour fouiller les environs à la recherche de leurs collègues disparus. C'est pour toutes ces raisons que nous devons partir et le plus vite sera le mieux...

- Qu'en est-il de madame Laine ? Demanda alors la jeune femme.

- Madame... ? Fit-il, déstabilisé par la question. - Malheureusement, poursuivit-il, nous ne pouvons l'emmener avec nous... C'est un poids mort... Elle ne ferait que nous ralentir... Il vaut mieux pour elle qu'elle conserve sa chambre.. J'imagine qu'on la trouvera peu après notre départ forcé et qu'on saura s'occuper d'elle comme il se doit...

Soudain, l'homme perçut des bruits sourds venant du premier étage ainsi que de légers craquements, semblables à ceux d'un déplacement au rythme mesuré. Il leva les yeux au plafond, l'air inquiet.

- Vous avez entendu ? Leur dit-il d'une voix murmurée.

- Ah oui, j'avais complètement oublié de vous avertir, Cléon. Lui confia l'ancienne soubrette, en changeant brusquement d'attitude, passant de la compassion sincère à l'enthousiasme débridé en l'espace d'une fraction de seconde. - Cela a été un choc pour moi lorsque Gwen et moi lui avons ouvert la porte ! Vous imaginez un peu ! Depuis tout ce temps, je la croyais morte !... Mais elle est ici, Cléon ! Bien vivante ! En chair et en os ! Elle est venue pour nous... Pour nous aider !...

- Qui ? S'inquiéta l'homme, le visage subitement changeant, défiguré sous le coup d'une extrême tension. - De qui parlez-vous ? Qui avez-vous laissé entrer ? Soudain, il se figea dans le silence et se mit à humer instinctivement l'air ambiant. - Ce parfum... Cela faisait des lustres que je ne l'avais pas senti... Non, cela ne se peut... Et pourtant... Elle est revenue...

Soudain, une porte se ferma, sa poignée couina brièvement, puis des claquements de talons se rapprochèrent, toquant bruyamment le couloir du premier étage puis descendant pesamment, une à une, les marches de l'escalier...

Le regard troublé de Ravel se dirigea alors vers la porte du salon et fixèrent fiévreusement son encadrement alors que les bruits de pas entamaient déjà les quelques mètres qui restaient à parcourir. Son cœur palpita jusqu'à ce qu'une silhouette ombragée, toute féminine, lui apparaisse, se découpant dans la lumière jaunâtre irisant le couloir.

- Bonsoir, Cléon. Siffla-t-elle d'une voix envoûtante. - Cela faisait longtemps.

- Très. Lâcha-t-il sous l'effet de l'émotion. - Pourquoi es-tu revenue ?

- Que veux-tu ! Le mal du pays, certainement... C'est bon de revenir chez soi et de revoir un visage familial. Et puis, je n'ai jamais eu l'occasion de te remercier, mon ami.

- C'est inutile de le faire. A cette époque, j'ai pris cette décision en mon âme et conscience et ne l'ai jamais regrettée. Jamais je n'aurais pu te tuer... Jamais.

- Je sais. Il t'a fallu beaucoup de bravoure pour désobéir ainsi à la main qui te nourrissait... C'est pour cela que je suis ici, Cléon... Pour vous sauver, tes amies et toi. Ma voiture est à l'extérieur... Une récente acquisition dont je ne suis pas peu fière et qui, sûrement, vous aidera à fuir le danger qui vous guette...

La Renault grise s'arrêta à la lisière de la forêt, non loin du trou de verdure au centre duquel s'élevait l'austère manoir de Sorne. Alistair prit soin d'éteindre les phares pour ne pas être repéré par un éventuel guetteur. Silencieux, les quatre individus descendirent du véhicule en prenant soin de refermer leurs portières avec délicatesse. Aussitôt sortis, ils s'accroupirent sur le sol terreux, le creusa assez profondément pour pouvoir atteindre ses couches les plus meubles et les plus humides. Chacun prit une motte assez consistante pour ensuite s'en frotter le torse avec ferveur, le cou ainsi que les épaules afin de limiter l'exhalation de leurs odeurs corporelles.

Enfin, armés de leurs automatiques, équipés de lampes-torches, ils s'éloignèrent de la voiture puis s'enfoncèrent parmi les herbes hautes, restant sur leurs gardes au moindre mouvement suspect. Au loin, ils devinaient les ténébreux et abrupts contours de l'antique demeure dont l'une des fenêtres, située au rez-de-chaussée, brillait d'une timide lueur dorée.

Sur leur droite, à quelques kilomètres de là, juste au-dessus de la cime des hauts conifères, ils remarquèrent ce magnifique et évanescent disque ambré se refléter, par un contraste saisissant, dans la masse cotonneuse qui encombrait le ciel.

Ils ne percevaient que les bruits de la nuit, les hululements d'oiseaux nocturnes et les craquements diffus provenant de l'insondable sapinière.

Sous un ciel sans nuance, uniformément noir et saturé d'épais nuages, ils avançaient à un mètre les uns des autres dans un foisonnement végétal qui leur arrivait jusqu'à la taille. De longs et fins brins d'herbe s'enroulaient quelque fois autour de leurs chevilles, ralentissant leur lente progression.

A mi-parcours, Guerlande repéra l'Opel à quelques mètres devant eux, stationnée non loin de l'entrée principale et s'empessa de le signaler à ses équipiers en la désignant du doigt. Depuis sa position, comme pour affirmer sa découverte, le sexagénaire braqua sa lampe-torche sur le véhicule. Son faible halo évasé et spectral, parcourait sa carrosserie rose orangée, renvoyant parfois des reflets scintillants lorsque celui-ci s'attardait sur ses poignées de portières.

Victor accéléra soudainement le pas, courant à en perdre haleine pour venir ensuite s'adosser contre l'arrondi de la tour centrale, contigu à la porte d'entrée. L'arme au poing, il tourna la tête vers celle-ci puis vers ses deux partenaires en leur adressant des signaux de la main. A leur tour, Guerlande, Stéphanie et Kridge vinrent se positionner des deux côtés de la fenêtre éclairée. Prudemment, le sexagénaire jeta un rapide coup d'œil à travers le carreau, devenu opaque par un trop plein de crasse. Malgré tout, il put discerner quatre silhouettes dont l'une d'entre elles retint son attention. « Non ! » Fit-il, stupéfait. « C'est incroyable ! ».

- Quoi donc ? S'inquiéta Kridge en le voyant si perturbé. - Qu'avez-vous vu ?

- Un fantôme. Répondit l'homme.

Intrigué par cette réponse énigmatique, Kridge décida à son tour de jeter un œil fugace. A cet instant, Guerlande remarqua son air décomposé.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Lui demanda Guerlande en voyant son expression aussi décontenancée.

Incapable de répondre, l'enseignant se contenta de soupirer à maintes reprises, comme saisi d'un mal étrange. Respiration saccadée, visage blême et regard absent, l'homme se détourna précipitamment de la fenêtre et de ce qu'il venait de constater, frappé de front par une virulente charge émotionnelle.

- C'est pas possible. Susurra-t-il à plusieurs reprises avant de se laisser glisser le long du mur, telle une baudruche qui se dégonfle.

- Al ? S'inquiéta Stéphanie. - Qu'avez-vous vu ?

- Psssit ! Fit alors Victor, esseulé de l'autre côté de la porte, attendant sagement les prochaines instructions.

Par des gestes fouillis, Guerlande tenta de lui signifier qu'il fallait attendre, que la situation était préoccupante et qu'un assaut serait prématuré, voire inenvisageable tant qu'Alistair n'avait pas retrouvé tous ses esprits. Malgré une communication pour le moins aléatoire et cafouilleuse,

le jeune malien parvint à saisir l'essentiel du message et, malgré sa déception et son impatience à vouloir en découdre, se résolut à en accepter les termes...

Dans le salon, la silhouette ombragée finit par se dévoiler à la lumière, se dégageant enfin de l'encadrement de la porte pour effectuer quelques pas vers eux. Quelle ne fut pas l'hébétude de Cléon en la découvrant ainsi, vêtue d'un simple chandail à col roulé, couleur crème, et d'un jean, le cheveu mi-long et doré et les joues rebondies, légèrement rosies. De sa bouche humectée de rouge, la jeune femme leur adressa un sourire malicieux. Dans le creux de ses bras, celle-ci tenait tout contre sa poitrine un petit corps tout emmailloté qu'elle berçait doucement, au gré de ses convenances.

- Oh, mais comme il est adorable, ce poupon ! Fit Gwendoline en s'approchant d'elle d'un air émerveillé. - Quel âge a-t-il, déjà ?

- Quelques mois. Répondit la jeune femme, sans jamais de départir de son sourire.

- Yolande, intervint Félicité d'un air préoccupé, qu'as-tu autour de la bouche ? C'est du sang, c'est ça ?... Que faisais-tu, au juste, là-haut ? Tu nous a dit vouloir visiter cette pauvre madame Laine. Tu as même insisté pour que nous te laissions seule dans cette chambre avec elle...

- Tu es très observatrice, ma chère Félicité. Répondit la femme en fixant son attention sur une Gwendoline qui, attendrie, fondait littéralement devant ce bambin qui venait juste de rouvrir ses petites mirettes rondes et bleues. - Je te reconnais bien là, la sainte-nitouche qui feint le détachement... Si tu veux tout savoir, chère Félicité, je me suis bel et bien rendue au chevet de cette pauvre femme... Elle m'a fait tellement pitié !... Il fallait absolument que je mette fin à son calvaire... Je l'ai donc soulagée de façon définitive. C'était mieux pour elle mais aussi pour nous... Pauvre madame Laine. Je l'aimais beaucoup... Je vais très certainement la regretter...

- Nous aurions pu en discuter ! S'offusqua Ravel, visiblement heurté par cette mort. - Tu n'avais pas à prendre une telle décision sans nous en parler !... Crois-tu qu'il te suffise de réapparaître ici, après quarante ans d'absence, pour édicter ta loi ?

- Mais n'est-ce pas le rôle d'un alpha, très cher ? Lui rétorqua calmement la femme aux allures d'adolescente.

- Rappelle-moi le prénom de ce bout de chou ! Demanda Gwendoline,

toujours sous le charme de l'enfant qui, depuis peu, se mit à gazouiller en laissant échapper de son adorable petite bouche quelques minuscules bulles de salive.

- Anthony. Lui indiqua celle qui le portait. - C'est un nouveau membre de notre belle famille. Je saurai l'élever et le protéger, telle une louve attentionnée...

- Il n'est pas à toi, n'est-ce pas ? Devina Ravel, d'un air acerbe. - Te connaissant comme je te connais, tu l'as sûrement ravi à de malheureux parents !

- Qu'importe ! S'énerva brusquement Yolande, le regard mauvais. - N'était-ce pas là ton objectif, Cléon ?... Tu sais, bien souvent je suis revenue par ici, dans les parages, pour vous guetter, en cachette, toi et ta petite bande d'éclopés ! Je t'ai si souvent entendu proférer des souhaits d'expansion que cela en devenait une obsession chez toi. Les *Enfants d'Enkidu* ! S'esclaffa-t-elle.

- Toi et tes foutues références mythologiques à deux francs six sous ! Et bien, sois heureux, Cléon ! Je suis revenue pour réaliser ce rêve qui te tient tant à cœur. Au fait, que deviens mon très cher papa ?

- Il est mort. Lui confia sèchement l'ancien majordome.

- Tu l'as tué ?

- Non... J'aurai pu. Mais il a décidé lui-même de mettre fin à ses jours, réalisant que tout était perdu pour lui et les siens.

- Dommage. Dit-elle en berçant le bébé à un rythme un peu plus soutenu. - J'aurais tant souhaité le faire moi-même.

- Que s'est-il passé ce soir là ? Lui demanda Félicité. - Tout le monde t'a cru morte !

- Je sais... Il est vrai que tu n'étais pas là, à cet instant précis du récit. Cela a eu lieu ici, en ce manoir familial... Cette fameuse nuit où je suis rentrée de promenade sous une pluie battante. Tu dois certainement te rappeler, Félicité ! Cette dernière hocha nerveusement la tête, impatiente de connaître la suite de l'histoire. - J'étais souffrante, alitée dans ma chambre... Je croyais naïvement que je vivais là mes derniers instants... Mon père était anxieux de me voir dans un tel dénuement. Madame Laine était là aussi. La pauvre se faisait un sang d'encre !... Cette maudite nonne m'avait mordue, juste avant que je ne lui fracasse son joli minois... Que je ne réduise son crâne en purée !... Elle m'avait contaminée, la roulure !... Je me souviens très bien avoir ensuite égorgé ce bon vieux docteur qui était venu m'ausculter,

cette nuit-là... Une nuit agitée... Une nuit d'orage... Et puis, j'ai commencé à muter, à me transformer en un animal féroce...

- C'était pour le salut de ton âme, Yolande ! Objecta Ravel. - Il ne voulait pas te voir ainsi, dans cet état ! C'était au-dessus de ses forces... Alors, il m'a demandé instamment de lui rendre ce service... Celui d'abréger tes souffrances et de te sauver de l'enfer... Je n'ai pu m'y résoudre... Mais sache une chose, une seule, Yolande : ton père n'a jamais cessé de t'aimer ! Malgré tout ce que tu as pu croire durant tout ce temps, sache qu'il t'aimait...

- Mensonge ! S'écria la femme. - Mon père était un égoïste qui ne pensait qu'à son bien-être personnel !

- C'est faux ! Intervint énergiquement Félicité. - Ton père te pardonnait tous tes excès, Yolande ! Tu étais une véritable peste, une enfant pourrie gâtée ! Une fillette sans aucune morale, ne sachant pas faire la différence entre ce qui est bien et mal ! Cet homme était aveuglé par l'amour paternel qu'il te portait... Il te passait tous tes caprices, pensant naïvement que tu agissais ainsi parce que, au fond de toi, tu souffrais horriblement... Que la mort prématurée de ta mère t'avait profondément perturbée... Mais tout ça est faux et tu le sais. Car tu es une sociopathe, Yolande ! Tu ne ressens rien pour personne. Tu n'as aucune sorte d'empathie. Pas la moindre émotion... Tu es morte, Yolande. Morte et desséchée à l'intérieur !

Pendant un temps assez long, alors que seuls, les crépitements du foyer parvenaient à rythmer le pesant silence qui venait de s'abattre dans la pièce, Yolande continuait à dorloter le nourrisson enfoui dans le creux de ses bras, à lui sourire avant de lui chantonner une douce berceuse aux paroles incertaines...

Soudain, elle s'arrêta.

- Cléon. Lâcha-t-elle d'une voix froide avant de babiller des propos inaudibles à l'enfant. - En tant que ton alpha, reprit-elle d'une voix emplie à nouveau de fermeté, je t'ordonne de faire taire à jamais cette petite pouffiasse. Elle s'est montrée insultante et irrespectueuse à mon égard. Je ne la considère plus comme l'une des nôtres... Tue-la.

- Comment ? S'étonna ce dernier. - Tu veux que... ?

- Obéis. Lui ordonna-t-elle d'une voix tranchante. - C'est un ordre. Celui d'un alpha à son subalterne.

- Bien. Fit l'homme en se tournant vers l'ancienne domestique qui, pour sa part, commençait à reculer en direction de l'âtre. - Navré, mon enfant, mais

c'est la règle de la meute. Je ne peux m'y soustraire...

A ce moment, Gwendoline s'interposa vivement d'un air suppliant :

- Monsieur Ravel, non ! Ne faites pas ça !

D'un geste violent, l'homme l'écarta de son chemin, la projetant à terre sans le moindre ménagement.

Soudain, un vacarme d'enfer, provenant du hall d'entrée, arrêta Ravel dans son élan meurtrier et figea la scène.

Déboulant dans la pièce, trois hommes et une femme, aux visages barbouillés de boue, les braquèrent aussitôt de leurs armes...

XXIX.

Face à cette entrée fracassante, Yolande Lavergne leur fit volte face tout en reculant, serrant plus intensément le nouveau-né tout contre elle.

- Victor ! Exulta Gwendoline en se relevant, s'apprêtant à se jeter à son cou mais très vite refrénée dans son élan par le bras autoritaire de Ravel.

- Je te l'ai dit, idiot ! La gronda-t-il. - Victor est mort !

- Bonsoir, monsieur Kridge. Siffla Yolande en lui adressant un sourire bravache.

- Bonsoir... Tiphaine. Lui répondit ce dernier en dirigeant son arme vers elle.

Juste à ses côtés, Guerlande eut une moue de stupeur.

- Tiphaine ? Dit-il à son équipier. - Ce n'est pas le prénom de... ?

- Si. L'interrompit l'enseignant. - C'est bien elle... La baby-sitter de mon fils. La douce Tiphaine... L'étudiante sérieuse et si attentionnée... Je dois bien avouer qu'elle m'a bien eu... Quel talent de comédienne !

- N'est-ce pas ? Exulta-t-elle. - Cette fois-ci, je dois bien l'admettre, je me suis surpassée !

- Alors ce nourrisson est le vôtre ? Intervint Félicité en considérant l'intrus en veste sombre, entièrement crotté de terre séchée.

- C'est ça. Cette pimbêche me l'a enlevé... Depuis combien de temps préparais-tu ton coup, vipère ? Demanda-t-il à la jeune femme ainsi incriminée.

- Oh... Elle fit mine de réfléchir avec un brin de contentement non dissimulé dans l'expression de son visage. - Voyons... Ça m'a pris environ toute une décennie d'enquêtes, de recherches fructueuses et de filatures ! Mais ça en valait le coup !...

- Comment savais-tu pour madame Kridge ? Lui demanda le sexagénaire, visiblement intrigué. - Comment as-tu su pour sa morsure ?

- Ne vous l'ai-je pas déjà précisé ? Dit-elle. - Vous me pensiez en cavale, loin d'ici, à me cacher quelque part, vivant telle une ermite dans une grotte, comme cette foldingue... Que nenni, messieurs ! Maintes fois, je suis revenue dans la région pour vous observer. En toute discrétion. J'étais présente lorsque Alicia et son benêt de compagnon parcouraient ces bois en

toute quiétude... J'étais encore là lorsque cette bête les a attaqués, non loin de l'ancien enclos... Un ami à toi, je crois ! Encore un de ces rebuts de l'humanité que tu as pris sous ton aile, vieux fossile !

- Paul. Rectifia Guerlande. - Il s'appelait Paul Letto.

- Qu'importe. Je l'ai vu agresser cette pauvre Alicia jusqu'à ce que tu décides d'intervenir en abattant froidement ton ami.

- Je n'ai pas eu le choix ! Se défendit le vieil homme, sortant brusquement de ses gonds.

- Ne l'écoutez pas, René. Lui conseilla Stéphanie. - Cette garce cherche à vous déstabiliser.

- ... Depuis ce jour mémorable, je me suis mise en tête de la suivre. Poursuivit Yolande. - Je l'ai donc observée durant des années. Je l'ai vue s'adapter à sa nouvelle condition, à mentir constamment, à changer d'identité, de métier, de lieu sans jamais se transformer... Jusqu'à ce qu'elle décide enfin de faire une pause pour se mettre en ménage avec un bel enseignant... Tout cela, malgré ses craintes et ses appréhensions... Et puis, un beau jour, j'ai eu la surprise d'apprendre qu'elle allait devenir maman ! Quelle ne fut pas ma déconvenue ! A partir de là, je n'avais plus qu'une motivation : attendre qu'elle accouche, me débarrasser d'elle puis ravir le fruit de ses entrailles... Je devais me rapprocher d'elle pour mieux la surveiller... Yolande est donc devenue Tiphaine, la gentille et crédule baby-sitter. Vous m'en avez offert l'opportunité, monsieur Kridge. Une vulgaire annonce à la Sorbonne à laquelle j'ai immédiatement souscrit... Ainsi, j'ai pu l'approcher avec plus d'aisance et de liberté, lui voler son satané collier dont elle ne se séparait pratiquement jamais...

- Le collier ! Releva aussitôt Alistair. - C'était donc toi !

- Pendant qu'elle avait le dos tourné. Se délecta-t-elle à lui avouer. - Juste une poignée de minutes, le temps qu'elle se pomponne dans la salle de bain, ce fameux soir... J'étais avec elle, dans l'intimité de cette petite pièce pendant qu'à côté, vous prépariez le repas... Nous papotions de choses et d'autres. Elle n'a rien vu. J'avoue avoir fait d'énormes progrès dans l'art de subtiliser des objets. Des années d'entraînement ! Vous ne pouvez pas vous imaginer tout ce que j'ai pu réaliser pendant plus de quarante années, tout ce que j'ai pu vivre et endurer ! C'était à la fois difficile et exaltant... J'ai dû me fondre dans la masse, au cœur des grandes villes comme Lyon, Marseille, Nantes mais surtout Paris... La nuit venue, je me nourrissais de pauvres hères, des

laissés pour compte, de misérables loqueteux, afin d'assouvir ma faim. Le jour, j'étais sur les bancs de l'Université à étudier. Je falsifiais des documents administratifs, je savais passer entre les gouttes avec talent, me fondre dans la masse sans éveiller la moindre suspicion. J'avais un objectif : fonder ma nouvelle meute et ensuite, m'imposer au monde en lui dévoilant enfin ma véritable nature. Ce bébé était pour moi une aubaine. Le signe d'une renaissance... En cela, Alicia m'a été d'une grande utilité... Oui, monsieur Kridge, ce soir là, j'avais envisagé de vous tuer tous les deux, Alicia et vous, pour pouvoir me retrouver seule avec votre enfant. Je n'avais pas prévu que vous auriez le dessus sur le monstre qu'elle était devenue. Alors j'ai dû improviser... Dans le domaine de l'improvisation, je suis ce qu'on pourrait appeler une experte. Donc, j'ai joué la comédie. J'ai feint la frayeur, l'empathie et la bienveillance à votre égard. Je vous ai aidé à cacher le corps de votre amie dans le sous-sol de votre maison... Ce soir, je suis revenue au manoir parce que je me doutais que vous vous y trouveriez. Juste après votre dernier coup de fil, j'ai su que la situation risquait d'évoluer de façon irréversible et radicale. Poussée par mon instinct, Je n'ai pas hésité à prendre aussitôt la route, de nuit, à parcourir plus de quatre-cent kilomètres en seulement quatre heures, pour venir directement ici... Désormais, maintenant que je suis là, je compte bien remettre de l'ordre dans tout ce foutoir. Une bonne fois pour toute et sans rien négliger...

- Et cette voiture ? Nota l'enseignant. - Où l'as-tu dénichée ?

- Un autre de mes nombreux mensonges, monsieur Kridge. Dit-elle en gloussant de plaisir. - Mes supposés trajets en métro faisaient partie intégrante du personnage que j'incarnais. Un détail que l'on peut considérer comme anodin mais qui, à vos yeux, renforçait un peu plus ma crédibilité. En somme, la petite touche finale pour parfaire mon déguisement !...

Durant ce long récit, Ravel entamait sa progressive mutation sans qu'Alistair et ses équipiers ne le remarquent. Pourtant, l'ancien majordome montrait ostensiblement les crocs. De sa bouche grande ouverte s'écoulait un filet de bave laiteuse à chacune de ses commissures. Ses pupilles étaient étonnamment dilatées et entièrement noircies. La peau cireuse de son visage accusait désormais une extrême tension jusqu'à se craqueler à plusieurs endroits. Bientôt, ses grognements finirent par alerter l'assistance qui, médusée, réalisa l'avancée de l'horrible métamorphose. Gwendoline cria en se réfugiant dans les bras d'une Félicité tout aussi épouvantée.

Toutes les armes se tournèrent instinctivement vers cette abomination naissante. Comme fascinés par l'incroyable phénomène, aucun des quatre tireurs n'eut la présence d'esprit d'y mettre fin. Ils étaient comme hypnotisés devant ce prodige, paraissant même attendre son prévisible dénouement.

Les coutures du trench-coat sautèrent les unes après les autres, jusqu'à se déchirer complètement, tout comme l'enveloppe cutanée de son visage. De ses doigts anormalement allongés et griffus, Ravel arracha les derniers lambeaux de chair qui persistaient à s'y accrocher, révélant ainsi un crâne osseux, aussi noir que visqueux. Le cartilage, devenu flasque, se mit alors à gonfler puis à se dissoudre, comme rongé par une forte corrosion avant de former à nouveau d'impressionnantes boursouflures et autres cloques sur toute sa surface.

- Tirez ! S'écriait Félicité. - Mais tirez donc !

- Que m'arrive-t-il ? S'étonna Stéphanie. - J'ai les mains tout engourdis !

- Même chose pour moi ! Signala Alistair. - Incapable de presser cette foutue détente !

- On est trois ! Indiqua Guerlande, grimaçant sous le poids des efforts fournis.

- C'est lui ! Leur confia Victor en désignant celui qui mutait devant leurs yeux. - Il a ce pouvoir étrange de s'insinuer dans nos têtes pour en altérer certaines fonctions !

- Comme la volonté, je présume ! Devina Stéphanie.

Le jeune malien acquiesça d'un mouvement de tête.

Brusquement, Kridge prit conscience qu'une personne manquait à l'appel. Bien vite, il l'identifia après avoir inspecter les lieux d'un regard affolé.

- Où est passée Tiphaine ? S'écria-t-il. - La garce en a profité pour filer en douce avec le bébé !... Bordel, elle risque de nous échapper ! Fort de ce constat, il quitta urgemment ses compagnons ainsi que le salon pour aussitôt se lancer à sa poursuite.

Pendant ce temps, Ravel finissait sa mue dans une apothéose de craquements divers, d'impensables élongations et d'impressionnantes excroissances. Une fois arrivé au terme de son imago, se tenait devant eux un être redoutablement bestial, d'apparence humanoïde, doté d'un corps brunâtre, passablement velu mais tout en muscles et affichant une taille atteignant facilement les deux mètres de haut. Pourvu d'une tête de molosse,

reposant sur un cou de taureau, de babines retroussées à l'extrême, d'une dentition carnassière saillante et d'un museau suintant, la créature, au yeux couleur feu et aux maigres oreilles, légèrement affûtées en pointes, les toisa en poussant de lancinants et faibles grognements.

Alors que la créature s'apprêtait à se jeter sur eux, ignorant la menace des armes pointées sur elle, un rude coup lui fut porté dans le dos. A l'aide d'un tisonnier, la jeune Félicité l'assénait sans relâche de coups redoublés en plantant le crochet de son instrument dans une chair désormais lacérée. Jappant de douleur, le monstre se tourna vivement vers elle, retroussant davantage ses babines sous l'effet d'une rage décuplée.

- Félicité ! La prévint Gwendoline, postée juste derrière elle. Mais avant que cette dernière ne puisse réagir, la main griffue de son assaillant se porta à sa gorge puis l'enserra puissamment avant de la soulever du sol. Agitant frénétiquement ses bras ainsi que ses pieds, se débattant avec ténacité, tel un petit passereau pris au piège, le visage de l'ancienne soubrette se mit à bleuir jusqu'à ce qu'un craquement sec, semblable à celui d'une brindille que l'on piétine allégrement, ne se répercute dans toute la pièce. Suspendue dans les airs, les yeux grands ouverts, la pauvre victime bascula sa tête sur le côté, aussi froide et inerte qu'une vulgaire poupée de chiffon.

Gwendoline éclata en sanglots en voyant son amie retomber lourdement sur le plancher après que le monstre l'ait libérée de son étreinte. Éplorée, la candide jeune femme se jeta sur sa dépouille, lui caressant désespérément le visage, implorant le ciel qu'elle revienne à la vie, bredouillant des paroles qui, mêlés aux trémolos, devinrent bien vite des borborygmes inintelligibles.

Pendant un temps plus ou moins long, la bête, massivement charpentée, observait son œuvre sans broncher en émettant de doux glapissements.

Victor venait de saisir l'objectif de cet acte sacrificiel : la diversion psychique.

Enfin libéré de l'entrave télépathique, ivre de haine, il n'hésita pas une seconde à presser le premier la détente puis réitéra aussitôt son action à maintes reprises, à un rythme effréné, bientôt imité par ses comparses. Dans un déluge de feu et de déflagrations assourdissantes, les chargeurs se délestèrent de leurs balles pour aller massivement se loger dans la peau de leur ennemi commun tandis que les douilles, éjectées, rebondissaient puis

roulaient sur le plancher.

Des arcs sanglants jaillirent de son corps ainsi criblé, souillant les murs environnants d'amples giclées rougeoyantes, badigeonnant généreusement le guéridon ainsi que les lattes du parquet de milliers de gouttelettes couleur rubis. Les hurlements montèrent en crescendo. Pris de convulsions, gémissant sa souffrance en levant la tête et en ouvrant grande sa gueule, le géant velu finit par flancher, perdant son équilibre jusqu'à l'effondrement, s'étalant de tout son long et de toute son poids sur le sol.

Le vacarme cessa brusquement pour ne laisser entendre que le cliquetis nerveux des chargeurs entièrement vidés.

Une conséquente écharpe de fumée blanchâtre planait dans la pièce pour, ensuite, s'effiloche lentement.

Ne pouvant réprimer sa rage, sous l'effet de la colère et du ressentiment, Gwendoline, toujours allongée auprès de son amie morte, subissait, à son tour, les affres d'une brusque transformation. De longues canines blanchâtres lui apparaissaient déjà aux commissures de ses lèvres charnues. Haletante, rampant sur le plancher barbouillé d'un sang pâteux, la jeune ingénue, en chemise de nuit immaculée, semblait lutter de toutes ses forces pour ne pas laisser la bête prendre le dessus sur son être. Grimaçante de douleur, le dos contracté, le corps traversé par de virulentes crampes, des craquements de jointures se firent bientôt entendre lorsque, immédiatement, Victor se précipita vers elle pour lui porter assistance. Ôtant fébrilement le collier de son cou, il s'empressa de l'attacher autour du sien.

Au bout d'une minute, celle-ci commençait à ressentir l'étendue de ses bienfaits. Un phénomène de rétractation s'enclencha sans tarder, depuis son échine jusqu'au sommet de son crâne, en passant par les extrémités de chacun de ses membres...

Pendant ce temps, Alistair s'était lancé sur les traces de Tiphaine. Bien vite, il comprit que la jeune femme tenterait de fuir au volant de son *Opel*, garée au dehors.

Tel un forcené, il accourut sur le perron de la demeure et, saisie par le halo blafard de sa lampe-torche, la vit s'éloigner, emportant avec elle son fils qui, entre temps, s'était mis à brailler.

- Tiphaine ! Cria-t-il en la poursuivant.

Celle-ci était à deux pas de son véhicule lorsqu'elle se ravisa pour se retourner et lui faire face, avec, sur son visage, une expression pleinement déterminée.

- N'avancez plus, monsieur Kridge ! Menaça-t-elle en tenant l'enfant à bout de bras. - N'avancez plus ou je le laisse tomber ! Imaginez un peu l'état de sa petite tête lorsque celle-ci heurtera violemment le sol !

Aussitôt, l'homme arrêta sa course, pointant son arme ainsi que sa lampe vers elle.

- C'est fini, Tiphaine ! Lui dit-il d'une voix essoufflée. - Sois un peu humaine pour une fois dans ta vie ! Rends-moi Anthony et je te laisse partir !...

La femme s'esclaffa d'un rire sardonique.

- Vous pensez que je vais gober ça ? Dit-elle. - Vous êtes venu ici pour mettre un terme à ce que vous appelez une malédiction... Et pour aller au bout de cette folle entreprise, vous n'avez pas d'autres choix que de me tuer, monsieur Kridge !... Je suis votre patiente zéro ! En m'éliminant, vous sauvez votre fils ! Vous le savez parfaitement ! Ce vieux taré de Guerlande a dû vous coacher à ce sujet !... Et oui, Alistair Kridge, c'est inéluctable. Vous n'avez pas d'autres échappatoires...

Face à cette situation inextricable, Alistair hésita longuement avant de prendre la moindre décision. Le moment était grave. L'enfant ainsi suspendu dans le vide, continuait à s'agiter tandis que Tiphaine affichait une fermeté à toute épreuve, résolue à aller jusqu'au bout de ses intentions.

- Si jamais tu le laisses tomber par terre, je t'abats. La menaçait-il en précisant la visée de son arme, pointée sur elle.

- Es-tu certain de vouloir sacrifier ton fils, papoune ? Lui demanda-t-elle, un sourire moqueur en coin. - A cet âge, le crâne d'un nouveau-né est aussi fragile qu'un vase en porcelaine... Que tu le veuilles ou non, j'emmène Anthony avec moi. Il sera le premier mâle de ma future meute. Je l'élèverai et lui enseignerai tout ce qui pourra l'aider à survivre dans le monde des hommes...

- Hors de question ! Objecta-t-il. - Moi vivant, tu n'emmèneras pas mon garçon !

Ignorant la menace, Tiphaine lui tourna le dos pour parcourir les derniers mètres qui la séparaient de la voiture, le bébé à nouveau pelotonné dans ses bras.

L'esprit écartelé entre plusieurs solutions, toutes aussi périlleuses,

Alistair resta là, désœuvré, le canon de son *Beretta* dirigé sur elle. Impuissant à se décider, il la voyait s'appêtant à ouvrir la portière côté conducteur.

Soudain, l'opportunité tant attendue se présenta. Une erreur grossière que la jeune femme commit sans en avoir conscience. Les bras chargés, indisposée, elle parvint à libérer une de ses mains afin de farfouiller maladroitement dans ses poches de jean à la recherche de sa clé. S'énervant, elle se délesta machinalement de l'enfant en le déposant à ses pieds, à même le sol.

« *Tire Roy !* » Lui murmura la voix de son frère Archie. Il le revit, coiffé de sa casquette, les joues rondes et le regard décidé. « *N'hésite pas frangin, c'est le moment... Tu ne peux pas rater ton coup !... Tire maintenant !... C'est maintenant ou jamais ! Tu n'auras pas d'autres occasions que celle-là !* »...

« *Paw !* »

La détonation éclata, sèche et implacable. Sa résonance impacta le silence à plusieurs kilomètres à la ronde.

Devant lui, à quelques mètres de distance, dans le disque spectral de sa lampe, il remarqua la tache rouge qui grossissait à vue d'œil au niveau de son dos, juste entre les deux omoplates, imbibant les fibres laineuses de son chandail couleur crème. Il vit ensuite la jeune femme ouvrir péniblement la portière en poussant un faible râle, s'effondrer un temps puis se relever, tituber légèrement puis s'engouffrer dans son habitacle en oubliant le nourrisson. Dans un dernier effort, installée sur son siège, elle referma la portière derrière elle. Celle-ci claqua sans force.

Aussitôt, Alistair se précipita vers l'enfant délaissé, le ramassa prestement puis le blottit contre son torse.

Dans le même temps, surgissant depuis la porte d'entrée du manoir, Stéphanie vint à sa rencontre, manquant de chuter tant sa course était sans retenue.

A ce moment précis, un bruit ronflant de moteur les alerta. Au volant de l'Opel, une Tiphaine au visage livide et décomposé appuya sur l'accélérateur puis, après quelques manœuvres hasardeuses, parvint à reprendre le chemin de terre menant droit à la route départementale.

Réalisant que la passagère du véhicule essayait par tous les moyens de quitter les lieux, Alistair se déchargea prestement du nourrisson braillard en le confiant aux bons soins de Stéphanie. Puis, dans un élan fulgurant, l'homme alla se positionner au beau milieu du sentier, à plusieurs mètres

derrière la voiture qui, doucement, se voyait avalée par les ténèbres. Mais avant qu'elle n'atteigne l'orée de la vaste et sombre sapinière, l'enseignant pointa à nouveau son arme droit devant lui, la lampe-torche fermement tenue par la main qui soutenait celle qui enserrait la crosse, ferma son œil gauche puis, la tête légèrement inclinée sur le côté, régula suffisamment sa respiration ainsi que sa visée avant de presser la détente à quatre reprises. On pouvait entendre nettement le bruit métallique des différents impacts de balles sur la carrosserie ainsi que les jurons proférés par le tireur. Soudain, au cinquième essai, un souffle enflammé s'éleva brusquement depuis l'habitacle de la voiture, illuminant de sa prodigieuse aura orangée la végétation environnante.

l'Opel s'immobilisa après avoir percuté un talus.

Soudain, contre toute attente, la portière côté conducteur s'ouvrit en grinçant de façon lugubre puis une fine silhouette embrasée parvint à s'en extirper, s'agitant avec frénésie, cherchant encore à échapper à un sort pourtant déjà scellé. Ce ne fut qu'après maintes et maintes tentatives avortées, que le corps roussi de Tiphaine/Yolande finit par s'échouer sur le chemin pour s'y consumer entièrement...

Alistair se retourna vers Stéphanie, d'un air épuisé mais soulagé.

- A présent, espérons que cette malédiction soit effectivement levée. Dit-il.

La jeune femme se contenta de lui rendre le sourire qu'il lui adressa.

EPILOGUE

Une année s'était écoulée depuis les troublants événements qui ponctuèrent et marquèrent profondément le village de Modeyrot et ses environs. Malgré les espoirs d'Alistair, la prédiction de Guerlande s'était avérée fausse.

Même si tous ceux qui se réclamaient alphas n'étaient plus de ce monde, étrangement et contre toute attente, la terrible malédiction ne s'était malheureusement pas brisée. Cela entraîna les espoirs déçus de toute une communauté et la remise en question de bon nombre de croyances et de certitudes concernant le mythe ancestral du lycanthrope.

Le matin qui avait suivi l'incendie prémédité de la mairie, les renforts de gendarmerie, dépêchés tout spécialement depuis Guéret, étaient arrivés en trombe dans un bourg entièrement évacué. Alors que les ruines du bâtiment calciné continuaient à fumer, les agents de la maréchaussée furent bien obligé de constater que les villageois s'étaient mystérieusement volatilisés, laissant derrière eux des maisons vacantes. Il en était de même pour les exploitations alentours ainsi que le manoir de Sorne. Ne restaient plus que les vestiges d'une nuit qui, au vue des différents indices relevés, semblait avoir été particulièrement agitée et riche en rebondissements dont la dramaturgie dépassait, et de loin, ce que les autorités pouvaient imaginer et redouter. Ainsi, plusieurs dépouilles ou ce qui restait d'elles, venaient d'être mises au grand jour, que ce soit dans l'enceinte même de la mairie dévastée ou dans l'enceinte même manoir de Sorne.

Face à une série de faits difficilement explicables, à des constatations effectuées sur le terrain qui divergeaient quelque peu, voire complètement, de celles menées par les experts légistes, les autorités s'orientèrent vers l'hypothèse d'une secte aux nébuleuses ramifications qui, de son propre fait, aurait décidé de réduire à néant tout ce qui pouvait, de près ou de loin, l'incriminer. On fit tout naturellement le rapprochement avec les deux premiers massacres perpétrés par le sulfureux *Ordre du Temple solaire*, ce suicide collectif agrémenté de quelques exécutions sommaires. Mais paradoxalement, au fur et à mesure que les preuves s'accumulaient, le

mystère n'avait de cesse de s'épaissir, de se complexifier et d'alimenter les théories les plus fumeuses parfois même les plus extravagantes.

La fourgonnette des quatre agents de la force publique fut enfin localisée puis extraite des eaux boueuses de l'étang de Sorne.

Trois corps, ceux d'un vieil homme et de deux femmes âgées dont l'une, dans un état de décomposition très avancée, furent découverts à l'intérieur même du manoir datant du XVI^e siècle.

Des restes humains, par la suite identifiés comme appartenant à ceux des gendarmes recherchés, furent retrouvés dans les sous-sols de l'édifice.

Comme si tout cela ne suffisait pas, une énième dépouille, celui d'une quinquagénaire, entièrement carbonisée, fut repérée à l'orée de la sapinière, gisant sur le chemin menant à la route départementale, non loin d'une carcasse de voiture ayant subi, elle-aussi, les outrages d'une intense combustion. Malgré les méthodes avancées d'analyse ADN, aucun laboratoire, digne de ce nom, ne fut capable d'établir formellement leurs identités.

Rien de toute cette affaire n'avait intérêt à fuiter. Les journalistes locaux mais aussi nationaux tentèrent bien de faire parler les enquêteurs, mais aucun d'entre eux ne céda à la pression médiatique, pourtant insistante et retorse. Pas par une volonté farouche de garder le secret, sous peine de sanctions disciplinaires mais par un besoin naturel et compréhensif de ne pas évoquer les faits troublants de cette affaire tant ils étaient pénibles à admettre.

L'affaire Modeyrot restait donc irrésolue car trop de zones d'ombre, de faits inexplicables et de doutes subsistaient et subsistent encore. A un point tel que la Justice préféra la mettre en suspens, sous réserve d'éléments plus probants.

Quant aux habitants qui avaient quitté ce théâtre macabre, étrangement, nul ne peut dire ce qu'il était advenu d'eux, malgré les importantes dispositions mises en place. Plus d'une cinquantaine de personnes, jeunes et vieux, hommes et femmes, s'étaient comme évaporées dans la nature, parvenant à passer sous les radars, chose que les gendarmes, en charge de l'enquête, ne parviennent toujours pas à expliquer.

Face aux enquêteurs du commissariat de Guéret, Stéphanie s'était montrée peu loquace. Maintes fois, elle leur avait décrit l'enlèvement et la séquestration, sans jamais apporter d'éléments susceptibles de les aider à y

voir plus clair. Sans pouvoir identifier ses supposés kidnappeurs, Stéphanie leur affirma qu'elle avait réussi à s'enfuir du manoir mais que la pauvre Sophie n'avait, quant à elle, pas eu cette chance. Apeurée, elle avait ensuite fui à travers bois jusqu'au moment où un inespéré touriste, de passage dans la région, accepte de la prendre en stop dans son véhicule pour ensuite la ramener chez elle.

Elle se garda bien d'évoquer les noms d'Alistair Kridge, de Guerlande, ainsi que ceux de Victor, Gwendoline et de la jeune Marie. Devant son traumatisme évident, les autorités, frustrées de ne pouvoir combler toutes les zones d'ombre liées à cette épineuse histoire, et Dieu sait qu'elles étaient nombreuses, décidèrent de ne pas insister en terme d'interrogatoire et se contentèrent de son histoire pour le moins troublante.

Quant à notre enseignant, il regagna sa banlieue Sud de Paris, retrouva sa chaire professorale, ainsi que son pavillon sans vie. Le cœur serré, il s'était empressé de procéder à l'extraction puis à l'inhumation de cette inconnue qu'il avait tant aimée et avec laquelle il avait partagé des années de bonheur. Discrètement, il alla perdre son corps dans une fosse profonde, creusée pendant la nuit, dans un recoin reculé de la campagne francilienne, dans le plus triste des anonymats, au pied d'un gros chêne centenaire aux branches tortueuses...

Il ignorait ce qu'étaient devenus Guerlande et tous les autres. Où étaient-ils tous à présent ? Que faisaient-ils ? Comment vivaient-ils ? Se demandait-il souvent lorsque, le soir venu, dans le confinement de son salon, il observait son fils avec tendresse mais aussi, avec à l'esprit, ce goût amer d'inachevé.

Comme une éprouvante piqûre de rappel, il lui arrivait d'observer attentivement ce collier constamment pendu à son petit cou avec ce coupable sentiment d'avoir failli à sa promesse, celle de n'avoir pu le préserver de la bête qui se tapissait en lui...

FIN